

LOUIS-CHARLES ROYER

VAUDOY

ROMAN DE MŒURS MARTINIQUAISES

LES ÉDITIONS DE PARIS



9/80 / 140

~~R. Z~~

R. CONFIANI

1875

CONTENTS

VAUDOU

DU MÊME AUTEUR

POÈMES

LA FERMÈRE NUE, dessins en couleur de Carlègle (Martin Kaelin, éditeur).

ROMANS

LA MAITRESSE NOIRE (*Les Editions de France*), 1 vol.

LE SÉRAIL (*Les Editions de France*), 1 vol.

LE CLUB DES DAMNÉS (*Les Editions de France*), 1 vol.

KHAM LA LAOTIENNE (*Les Editions de France*), 1 vol.

DOMNICA, FILLE DU DANUBE (*Les Editions de France*), 1 vol.

LE DÉSIR (*Les Editions de France*), 1 vol.

VAUDOU, illustrations en couleur d'Emile Baes (*Les Editions de France*), 1 vol.

CHOSSES VUES

AU PAYS DES HOMMES NUS [avec seize illustrations hors texte] (*Les Editions de France*), 1 vol.

L'AMOUR EN ALLEMAGNE (*Les Editions de France*), 1 vol.

FEMMES TAHITIENNES, illustrations de G. Pavis (*Les Editions de France*), 1 vol.

L'AMOUR A HONOLULU (*Les Editions de France*), 1 vol.

L'AMÉRIQUE TOUTE NUE, illustrations de G. Pavis (*Les Editions de France*), 1 vol.

LUMIÈRES DU NORD (*Les Editions de France*), 1 vol.

NOUVELLES

LA FEMME COUSUE (*Editions Raoul Saillard*), 1 vol.

LA DANSEUSE DE SINGAPOUR (*Les Editions de France*), 1 vol.

LE BAIN DES NYMPHES (*Les Editions de France*), 1 vol.

BELLES A LOUER (*Les Editions de France*), 1 vol.

AMOURS NORDIQUES ET TROPICALES (*Les Editions de France*), 1 vol.

LA REVENANTE (*Editions Colbert*), 1 vol.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

LOUIS-CHARLES ROYER

VAUDOÛ

ROMAN DE MŒURS MARTINIQUAISES

Il y a plus de choses au ciel et sur
la terre, Horatio, que votre philosophie
ne se l'imagine.

HAMLET.

PARIS

LES ÉDITIONS DE FRANCE

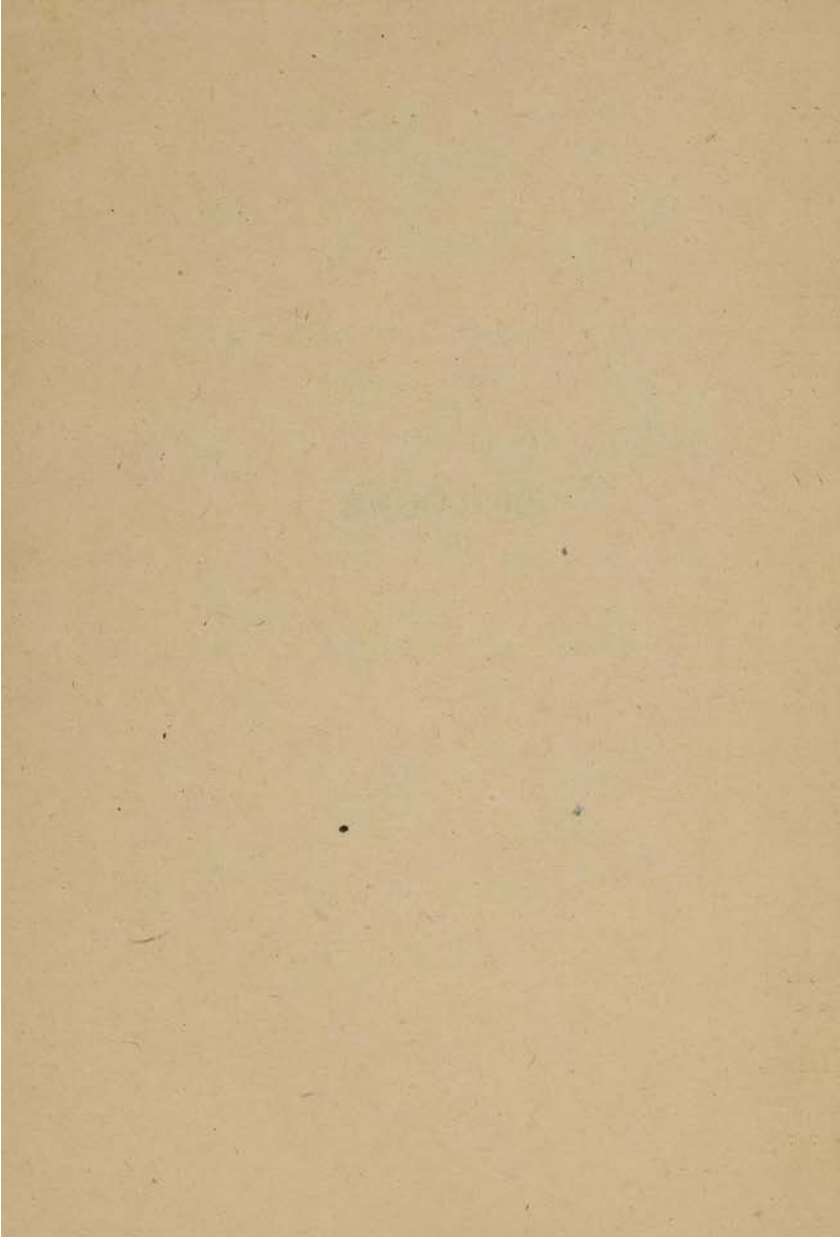
20, AVENUE RAPP, VII^e

Copyright, 1944, by LES ÉDITIONS DE FRANCE

*A une dame créole
dont je dois taire le nom.*

L.-C. R.

PROLOGUE



L'été dernier, au cours d'un reportage sur les ressources économiques de notre pays, je déjeunais dans l'une de ces auberges de campagne dont le patron a le nez fleuri, la servante le corsage rebondi et la cuisine un fumet délicieux. Le vin, à la fois clair et doré, vous caressait le palais et vous réjouissait le cœur.

— Fameux ! fis-je, en commandant une seconde bouteille.

La servante eut une moue admirative :

— Je pense bien ! C'est le vin des fous !

Cette accorte brunette paraissait avoir autant de malice que de poitrine. Cependant, elle ne se moquait pas de moi : car le patron me confirma qu'à moins d'une lieue du patelin se trouvait un vaste domaine, autrefois une abbaye, devenu, sous la troisième république, un asile d'aliénés et comprenant sept arpents de vignes. C'étaient des fous qui, après les moines, cultivaient celles où mûrissait ce nectar.

Les hôpitaux psychiâtriques — ainsi se nomment désormais pudiquement les maisons de fous — sont interdits aux journalistes. Du moins, en tant que reporters. Mais l'industrie viticole faisait partie de mon enquête. Peut-être le directeur de l'établissement me recevrait-il comme viticulteur, sinon comme psychiâtre ? Une heure plus tard, je sonnais à la porte de l'asile, verrouillé comme une prison. Le portier me fit conduire dans le salon d'attente où un garçon, vêtu d'un uniforme bleu, aimable et respectueux, me demanda qui je venais voir. Je lui remis ma carte où j'eus soin de spécifier que ma visite n'avait d'autre but que de me renseigner sur le vignoble.

Presque aussitôt, s'encadrait à la porte du bureau directorial une apparition qui me rajeunit de trente ans. Je revoyais un réveillon à Bicêtre, avec des internes et quelques jolies filles ; celles-ci seulement folles de leurs corps. C'était mon ami G..., que j'avais perdu de vue depuis le quartier Latin.

Il n'était pas question d'interdiction pour un aussi vieux camarade ; G... me fit donc les honneurs de son établissement. Je vis les mélancoliques et les déments séniles, les monomanes et les agités. J'étais tombé un bon jour. Chemi-

nant à pas lents à travers la cour, ces derniers me semblèrent beaucoup plus calmes que la plupart de mes contemporains au sortir d'une réunion électorale.

— Ce sont vraiment des agités? demandai-je.

Le docteur eut ce rire sonore qui mettait en joie les salles de garde :

— Tu connais l'apophtegme : « Les hommes ont enfermé quelques-uns d'entre eux dans des maisons de fous pour faire croire que les autres ne le sont pas. » La boutade est plus vraie qu'on ne pense. L'huissier qui t'a reçu se croit l'héritier de Charlemagne. A part ça, c'est un brave garçon, rangé, méticuleux ; je ne trouverais pas plus sérieux au bureau de placement.

Dans les immenses caves, le garçon de chais, qui nous servit un vin meilleur encore que celui de l'auberge, était persuadé qu'on l'avait arraché à la présidence du conseil des ministres pour faire de lui le sommelier de l'asile. Il n'était pas si fou que ça ; car il avait apporté un verre pour lui. G... le laissa boire :

— Ton pinard ne les excite pas?

— N'aie pas peur. D'ailleurs, il ne figure pas à l'ordinaire ; mais un petit coup de temps en temps... Le métier de vigneron que nous leur

faisons faire est excellent pour eux. J'en relâche, chaque année, une demi-douzaine.

Nous revenions par le jardin, clôturé de sauts de loup.

— Tu vois, me dit mon ami, mes malades ne peuvent pas se sauver; mais ils n'ont pas l'impression d'être emprisonnés. Ils jouissent du paysage comme moi. Et je leur fais entendre la T.S.F. Il n'y a pas de meilleur remède contre la folie: le travail, la musique, le grand air...

— Et la liberté?

— Pourquoi pas? dit G... Si on pouvait!

Autour de nous, des collines s'arrondissaient sur le ciel comme la cambrure d'une hanche un peu grasse. Le clocher de la vieille abbaye se dressait, drapé de lierre, égayé par un vol de corneilles braillardes. Au loin, la rivière déroulait son ruban d'argent.

Au moment où nous passions devant le pavillon réservé aux malades payants, en sortait un homme encore très jeune, mais qui paraissait précocement vieilli. Il salua le docteur en souriant et, comme nous le croisions de près, je remarquai la tristesse de son regard, de ce sourire...

— Tu vois là le fils d'un des plus riches propriétaires de la région, me dit mon ami. Il vient,

chaque semaine, passer l'après-midi auprès d'une de mes pensionnaires, une créole ravissante.

— Sa femme?

— Non.

— Une ancienne maîtresse?

G... allait répondre. Un infirmier arriva en courant.

— Va m'attendre dans mon bureau, dit G... Tu dînes avec moi, bien entendu.

En me dirigeant, sous le regard soupçonneux du gardien, vers le pavillon directorial, je songeais que le spectacle de la nature, la T.S.F. et la culture de la vigne ne suffisent pas toujours à calmer les fous.

*
**

Le soir, après un repas comme on n'en fait plus que chez les gens qui ont un poulailler, un potager et une cave séculaire, tandis que le valet de chambre — un autre fou, sans doute — nous versait un café qui parfumait toute la pièce, G... me dit :

— Ce café vient des Antilles. Tu les connais?

— J'y suis allé quatre fois

— Par exemple ! Nous aurions déjà dû nous

rencontrer! J'ai dirigé pendant trois ans le service de psychiatrie à l'hôpital de P... Mais tu n'as jamais rien écrit sur ces pays-là?

— Rien.

G... tira sur sa courte pipe, suivit du regard la fumée qui montait vers le plafond, fixa sur moi ses petits yeux d'écureuil :

— Si tu me promets d'être discret, reprit-il, après un silence, je veux dire de changer tous les noms...

— C'est facile, dis-je, déjà alléché.

— ... et certaines autres choses pour dépister les curieux, je pourrais te donner un sujet de roman qui, je crois, n'est pas banal.

Mon ami alla fouiller dans son secrétaire. D'une liasse de fiches, il en sortit une où était agrafés une vingtaine de feuillets couverts de cette écriture serrée, en pattes de mouches agglutinées, que je lui connais depuis le lycée.

— Mâtin ! observais-je, si tu consacres de pareils chapitres à chacun de tes pensionnaires...

— Celui-ci en vaut la peine, répondit G... avec un soupir; c'est la créole dont je t'ai parlé.

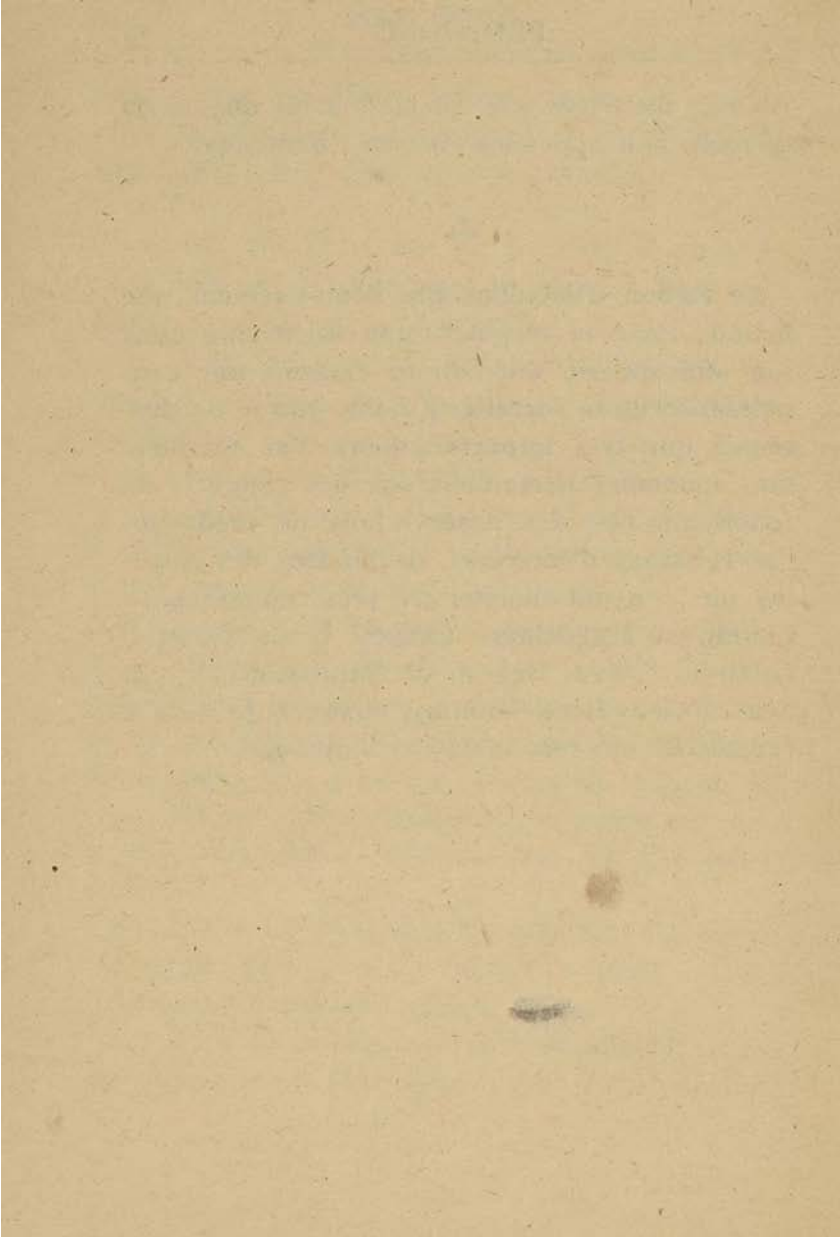
Et il me tendit les feuillets.

La fiche de la démente était établie au nom de Valentine de Myennes, épouse Esquibel. Le

visiteur au triste sourire était celui que, dans ce récit, l'on appellera Gérard Chantenay.

*
**

Ce roman n'est donc pas complètement une fiction; mais la reconstitution du drame dans son atmosphère, *son climat*, exigeait une connaissance de la sorcellerie noire que je ne possédais que très imparfaitement. J'ai complété mes souvenirs personnels par des rapports de fonctionnaires, des observations de médecins, des relations d'écrivains, originaires des Antilles ou y ayant longtemps vécu, notamment : Claude et Magdelaine Carbet, Louis Garaud, Lafcadio Hearn, Moreau de Saint-Méry, W. B. Seabroock et René Thimmy, auxquels je tiens à rendre, ici, un reconnaissant hommage.



PREMIÈRE PARTIE

—

IDYLLE

Vers les Iles d'Amour, en les lacs bleus écloses,
Mes Rêves sont partis sur des nacelles roses.

Au Jardin de l'Infante.

La plantation s'étendait devant eux, ondulant sous le vent comme des vagues aux reflets mordorés et dont le flot reculait, peu à peu, sous les efforts des moissonneurs.

— Vous ne connaissez pas notre travail? demanda Hortense de Myennes à l'élégant jeune homme qui l'accompagnait et paraissait plus occupé de la créole que des rangées de cannes à sucre. Venez, je vais vous montrer tout ça.

Elle lui tendait la main. Gérard Chantenay lui prit le bras, un bras mince que le corsage de mousseline laissait nu depuis l'épaulette; il sentit cette peau fraîche, malgré l'accablante chaleur, comme le flanc d'un alcarazas.

Au ras des cannes, un grand nègre aux cheveux grisonnants se tenait debout, armé d'un coutelas à lame courbe. Il salua la jeune fille avec un sourire qui retroussa ses lèvres épaisses sur une rangée de dents éblouissantes.

— Bonjour, Jioule, dit Mlle de Myennes.

— Il a une bonne tête, ce Jioule, observa Gérard Chantenay.

— Oui, répondit la jeune fille.

Elle eut, cependant, un léger frisson que Gérard perçut au bras menu serré contre le sien.

— Le machete est une arme terrible, ajouta-t-elle.

— Le machete?

— C'est son grand couteau. N'essayez pas de m'enlever, reprit-elle en riant, il vous tuerait!

— Pourquoi? Ce vieux nègre est votre amoureux? fit Gérard en riant, lui aussi.

— Il m'a connue au berceau, je crois qu'il m'aime beaucoup, répondit Hortense, redevenue sérieuse.

— Lorsque je vous enlèverai, répliqua Gérard, ce sera avec la protection du maire et du curé.

La jeune créole rougit.

— Venez, fit-elle, en l'entraînant.

Courbé, maintenant, le pied droit en avant comme un lanceur de disque, Jioule frappait chaque tige d'un coup sec de son outil. La canne tombait; ses longues feuilles, mêlées à celles des plantes voisines, faisaient, en s'en arrachant, un bruit de soie froissée.

En quelques taillades de machete, le nègre coupa la tige en tronçons et s'attaqua à une autre canne.

Une petite troupe de moissonneuses le suivait;

de grandes filles aux jambes maigres, à la croupe ronde et charnue.

— Comment ça va, Fédé ? appela Mlle de Myennes.

Fédé s'avança. C'était une négrillonne de quinze ans, au visage doux et rieur. Elle saisit la main d'Hortense et l'embrassa dévotement.

— Décidément, dit M. Chantenay, tous vos serviteurs ont l'air de vous adorer.

— Ce ne sont pas mes serviteurs, mais ceux de mon beau-frère.

Hortense soupira.

— La plantation ne m'appartient pas. Mais, depuis huit ans que je vis parmi eux... Quant à Jioule, il travaillait déjà chez papa. Je suis toujours pour lui sa petite maîtresse.

Un léger nuage assombrit le doux visage.

Fédé était retournée à son travail. Elle avait saisi une canne, la couchait au sol et, sur ses rameaux, empilait une douzaine de tiges. Il y eut, bientôt, une vingtaine de paquets semblables qu'une autre négresse rangeait par tas. Alors arriva un mulet attelé à un cabrouet, qui emmena les paquets à un wagonnet Decauville.

— Allons à l'usine, proposa la jeune fille.

Ils suivirent le petit train jusqu'aux bâtiments où, dans un enchevêtrement de machines, s'opérait la transformation de la plante en sucre.

Il régnait là un tumulte assourdissant. Les

cannes, déversées par wagons, tombaient sur un trottoir roulant qui les montait jusqu'au moulin. Elles s'engloutissaient alors dans un immense entonnoir, passaient de là sous d'énormes rouleaux qui commençaient à les écraser; puis, sous d'autres, plus serrés, qui les pulvérisaient.

— Voyez, dit Hortense, ce qui sort de ce côté, c'est la « bagasse », les résidus; de l'autre, c'est le bon jus.

Ce jus coulait, rapide comme un ruisseau de montagne, dans des rigoles de bois qui aboutissaient à des chaudières.

Le jeune homme regardait le travail des nègres sous ce soleil de feu, aggravé par la chaleur des machines. A peu près nus, le torse ruisselant de sueur, ces hommes noirs avaient l'air de damnés accomplissant une infernale besogne.

— Brr! fit le jeune homme; vous ne m'embaucherez pas! J'aime encore mieux mon bureau.

— C'est joli, Nantes? demande Mlle de Myennes.

— C'est une vieille ville; elle a son charme. Et puis, j'adore la Loire.

— La rivière où se mirent les châteaux des rois de France? fit Hortense.

— Vous les connaissez?

— Non, hélas! Mais je les ai vus sur tant de gravures dans le bureau de papa... Je crois que moi aussi, j'aimerais la Loire.

Elle avait les yeux au loin, comme si elle cher-

chait le fleuve bleu sur la mer immense des cannes.

— Nous revenons? ajouta-t-elle.

Gérard Chantenay la suivit dans un sentier pierreux qui longeait la voie ferrée. Ce chemin était si étroit qu'ils ne pouvaient passer de front. Mlle de Myennes marchait en tête et Gérard admirait, une fois de plus, cette grâce créole qui l'avait tout d'abord attiré vers la jeune fille.

Depuis plusieurs semaines son travail était terminé et il avait déjà manqué, volontairement, le bateau pour la France.

C'était son premier voyage aux Antilles et ce pays l'avait enthousiasmé ; mais la beauté de Mlle de Myennes le retenait bien plus encore, sur cette terre lointaine, que celle de la Martinique. Tout lui plaisait en Hortense ; ses yeux, immenses, aux longs cils bouclés ; ses cheveux fins et soyeux, qui ondulaient en bandeaux noirs autour de l'ovale allongé du visage au teint mat, mais rehaussé de chauds reflets qui faisaient ressortir la langueur du regard.

Elle était frêle, avec des mains d'enfant et de tout petits pieds dont elle se servait le moins possible. Pourtant, elle avait une manière de marcher, non pas seulement avec ses jambes, mais avec tout son corps, le buste, les hanches ondulant lentement, comme la barque sous une légère houle, qui enchantait le jeune Français.

— Comme je me plais dans votre île! mur-

mura-t-il, en détournant vers le paysage le compliment que, dans son cœur, il adressait à la jeune fille.

Celle-ci, de nouveau, eut un soupir.

— Et moi, j'aimerais voyager, comme vous.

— Mais votre pays est ravissant.

— Il me fait peur, murmura la créole.

— Peur? Vous y êtes née...

— Justement, fit-elle, je le connais trop bien.

Elle hésita, puis reprit, après un court silence :

— Vous ne savez pas ce qu'il cache, ce qu'il recèle de dessous mystérieux... Ce moissonneur, que vous avez vu avec son machete...

— Jioule?

— Il paraît que c'est un sorcier

— Ah! fit le jeune homme, je comprends. Le fameux Vaudou!

Hortense lui ferma la bouche de sa main. Un instant, Gérard eut sous ses lèvres cette peau fraîche et soyeuse comme du satin.

— Ne prononcez pas ce mot, dit-elle, vous ne savez pas ce dont vous parlez.

Ils revenaient, maintenant, à la villa de M. Esquibel, le beau-frère de Mlle de Myennes. La campagne cultivée avait fait place à la brousse. Le sentier caillouteux était devenu une allée ombragée. Les arbres, tapissés de parasites végétaux jusqu'à leur cime, laissaient pendre des milliers de fines tiges qui tissaient dans les airs

d'immenses toiles d'araignées et d'autres, plus espacées, qui ressemblaient à des faisceaux de serpents.

M. Chantenay poursuivit son idée.

— Mais, reprit-il, comme ils arrivaient en vue de la maison, qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait, les disciples de Vaudou?

Une rougeur subite empourpra les joues de la jeune fille

— Ne parlons plus jamais de cela, voulez-vous?

*
*
*

Gérard Chantenay était le fils d'un négociant de Nantes qui faisait d'importantes affaires avec les Antilles. La fortune des Chantenay datait de loin. Dans le salon du vieil hôtel de la place Graslin, résidence de la famille, on voyait le portrait de l'ancêtre, un marin qui, au XVIII^e siècle, s'était enrichi en faisant la traite des nègres.

Ainsi, du moins, l'assuraient les jaloux. De 1723 à 1740, sur les quelque deux cent mille noirs arrachés à leur terre natale, ce furent les négriers de Nantes qui en transportèrent la plus grande partie. Saint-Malo, le Havre, Bordeaux, Marseille elle-même, ne venaient que loin, dans le commerce du bois d'ébène, après la ville

d'Anne de Bretagne. L'ancêtre n'aurait-il pas été de ceux-là ? A qui eût paru le croire, M. Chantenay père, indigné, aurait victorieusement montré d'antiques paperasses qui témoignaient que les richesses de son parent venaient de ce qu'on appelait, jadis, la *pacotille* : étoffes, couteaux, ustensiles de cuisine, pipes, etc., vendue aux indigènes africains.

Négrier ou non, le marin breton avait fort bien mené sa barque et ses descendants avaient continué ; mais, des potins malveillants des Nantais, il restait que tout ce qui se rapportait à la race noire était sévèrement jugé dans la famille. On ne parlait pas plus de nègre, dans l'hôtel de la place Graslin, que de corde dans la maison d'un pendu. On y feignait même d'ignorer que ce sucre et ce rhum, qui arrivaient de la Martinique pour garnir les entrepôts de la maison Chantenay, étaient dus aux laborieux efforts des petits-fils des noirs transportés aux Antilles par des trafiquants sans scrupules.

De ces lointains pays, Gérard rêvait depuis son enfance. Tandis, qu'avec des camarades, il faisait sur le fleuve de petites croisières en canot, le jeune lycéen imaginait que les îles de la Loire où ils abordaient étaient baignées par la mer des Caraïbes. Les peupliers devenaient des palétuviers ; les collines, des « mornes » et les roitelets des colibris.

Et, plus tard, à l'ère des premières fredaines,

quand il emmenait une petite amie savourer le brochet beurre blanc et le muscadet dans les guinguettes des environs, l'adolescent, nourri de Baudelaire et de José-Maria de Heredia, imaginait des amours avec des « femmes dont l'œil par sa franchise étonne », qui faisaient ondoyer leur jupe d'indienne sur une terre brûlée de soleil. La cousette nantaise se parait de charmes exotiques et, au lieu de la gorge rose de la robuste Bretonne, il voyait « de noirs cheveux roulant sur un torse d'airain ». Alors, Nantes la Grise, comme l'appellent ses historiographes, paraissait plus encore mériter son nom au jeune Chantenay, qui attendait avec impatience le jour où il remplacerait son père dans ses voyages d'affaires aux Antilles.

Bien entendu, il cachait soigneusement ses sentiments à sa famille. Le négociant, d'ailleurs, ne s'était pas pressé de se faire remplacer par Gérard; mais, cette année-là, tenaillé par des crises de goutte qui se succédaient sans relâche, il s'était décidé. Et le jeune Chantenay réalisait son rêve...

Le voyage fut un enchantement. Il s'embarqua à Saint-Nazaire sur un paquebot qui mettait onze jours pour aller à Fort-de-France. Installé dans une confortable cabine, recommandé au maître d'hôtel, qui avait l'habitude de soigner particulièrement M. Chantenay senior, Gérard trouvait la vie à bord délicieuse.

Le troisième jour de traversée, le bateau passa en vue des Açores, mais sans s'y arrêter ; du pont, le jeune homme admirait de confiance l'île Graciosa, dont le commissaire du bord lui traçait un attrayant portrait. Tout ce que put en connaître M. Chantenay, ce fut une rue où s'avavançait lentement un tramway qui, de si loin, semblait un jouet d'enfant.

Après, on ne devait plus apercevoir la terre avant les Antilles. La traversée de la mer des Sargasses le déçut. Des navigateurs hyperboliques l'avaient représentée comme une immense prairie aquatique, où les navires avaient peine à se frayer leur chemin. Or, penché à la proue du paquebot, Gérard ne voyait, sur la vaste mer, que quelques algues velues, disséminées en longues et minces guirlandes que son canoé nantais n'aurait eu aucun mal à percer.

Mais les distractions du bord le consolait. Les officiers de marine, les garçons avaient quitté leurs vêtements de drap ; les passagers aussi. Tout le monde était en blanc ; les jeunes filles avec lesquelles, le matin, il faisait des parties de deck-tennis, étaient même en short. L'après-midi, après la voluptueuse sieste sur un transatlantique, c'étaient le bridge et l'apéritif-cocktail. Et, après le dîner, le bal en plein vent, sous une toile de tente, où il retrouvait ses joueuses de deck, en robe du soir, plus animées encore que le matin.

Gérard, qui pensait, avant son départ, que onze jours sans escale cela devait être long et monotone, fut surpris et presque désolé, lorsque le commissaire lui annonça :

— Dans quelques heures, nous serons ancrés à Pointe-à-Pitre.

Il était minuit à ce moment-là. Le ciel tropical, d'un bleu sombre, sans lune, mais constellé d'étoiles, étendait au-dessus de la mer, d'un bleu encore plus noir, sa coupole de velours où resplendissait la Croix du Sud.

Ils arrivèrent, effectivement, de bon matin, en vue de la Guadeloupe. Sur la passerelle, à côté d'une belle jeune femme qu'il avait poursuivie de ses assiduités pendant le voyage, le commissaire faisait le guide :

— Ces cocotiers que vous apercevez là-bas, madame, c'est l'île de la Désirade. Rien de curieux, à moins que vous ne vous intéressiez aux lépreux.

— Ah! mon Dieu! dit la dame. Nous ne faisons pas escale, au moins?

C'était la femme d'un fonctionnaire qui avait été nommé à la Martinique trois mois auparavant. Elle allait rejoindre son mari et faisait pour la première fois la ligne.

— Non, madame, répondit son obligeant compagnon, ne craignez rien. Ah! voici la pointe des châteaux. Oui, ces rocs couleur de charbon. Cette fois, c'est la Guadeloupe.

Le bateau avait légèrement ralenti sa course. Il passa devant des falaises que le commissaire désigna sous le nom de la Grande-Terre; de riants villages aux noms de saints : Saint-François, Sainte-Anne; puis, après une longue plage dont le sable d'un blanc cru étincelait sous le soleil, tout près d'un îlot, d'où se détacha la vedette du pilote qui devait guider le paquebot à travers les passes difficiles de la baie de Pointe-à-Pitre.

Une profusion d'îles en miniature, hérissées de hautes plantes, parsemaient la rade comme des massifs sur une pelouse. C'était ravissant et presque trop décor de théâtre.

Bientôt, le paquebot fut en face de la ville. Enfouie sous les arbres, elle semblait, avec ses toits rouges, un rubis serti d'émeraudes. Mais Gérard n'eut guère le temps de la contempler. Une bande d'indigènes, venus en barques, montaient à l'assaut du navire, comme des pirates. Ces braves nègres n'avaient d'autres intentions que d'être les premiers à vendre leurs fruits à ces clients venus d'outre-mer.

Enfin, M. Chantenay put descendre à terre. Si le paysage environnant paraissait charmant, la ville par elle-même n'avait rien de bien curieux. Ce qui l'amusa le plus, c'étaient les autobus, qui portaient des noms bizarres : « l'Amour de Dieu », « l'Espérance », et transportaient, entassés les uns sur les autres, gens et colis. Une en-

seigne de barbier le fit sourire : « Ici l'on rase sans rasoir ». Il entra dans un petit café, traversé dans toute sa longueur par une rigole où le trop-plein des lavabos répandait une odeur fétide. Les consommateurs : mulâtres orgueilleux, noirs pieds nus, le torse étriqué dans des tricots salis, leurs jambes maigres serrées dans des pantalons trop courts, mangeaient et buvaient sans paraître le moins du monde incommodés.

La promenade que fit Gérard au marché lui donna une meilleure idée des Guadeloupéennes. Derrière des monceaux de légumes et de fruits inconnus de lui, se tenaient de jeunes et sveltes négresses qui parlaient avec volubilité, accompagnant leurs paroles d'une gracieuse mimique, de rires puérils et sonores, de regards expressifs qui faisaient de cette criée maraîchère une véritable et charmante pantomime.

Le soir, un peu avant le dîner, le paquebot repartit pour la Martinique. C'était la dernière nuit à bord. Jamais elle n'avait été aussi chaude ; jamais, non plus, le bal n'avait été aussi gai, aussi effervescent.

Le hasard réunit à une même table Mme Flavinien — le flirt du commissaire — et Gérard. Quelques coupes de champagne, le contact d'un bras nu qui ne se retire pas trop vite lorsqu'on le presse..., il n'en faut pas plus pour allumer un amour éphémère.

— Quel dommage que nous ne nous soyons pas connus plus tôt! soupira l'ardente jeune femme, lorsqu'à cinq heures du matin un remue-ménage dans le navire les réveilla tous les deux. Mais nous nous reverrons à Fort-de-France. Combien de temps comptez-vous y rester?

— Je repars par le prochain paquebot, répondit Gérard.

Bien que très satisfait et plus fier encore de sa conquête, le jeune homme ne tenait pas à poursuivre à terre cette liaison. Il n'était pas venu aux Antilles pour y connaître des Françaises.

Après avoir fait une toilette hâtive, il se rendit sur le pont déjà garni de passagers remués par la fièvre de l'arrivée. Le navire passait, à ce moment-là, devant la ville de Saint-Pierre, à moitié en ruines depuis l'éruption. Le cratère de la montagne Pelée, auteur de la catastrophe, disparaissait sous les nuages.

Le commissaire du bord allait et venait, taciturne et muet. Il ne se doutait pas que la dame de ses pensées était en train de réparer, devant le petit miroir de sa cabine, les traces d'une nuit agitée.

La côte, à cet endroit, était infiniment moins séduisante que celle qui entoure Pointe-à-Pitre. Autant la végétation guadeloupéenne était prodigieuse, autant celle qu'on apercevait autour des

villages martiniquais : Case-Pilote, Case-Navire, paraissait pauvre et sans éclat.

Il fallut que le paquebot fût en rade de Fort-de-France pour que Gérard subit à nouveau ce charme des tropiques dont il rêvait depuis si longtemps.

— Vous aurez le loisir de connaître tout cela bien mieux que moi, disait en soupirant le commissaire à Mme Flavinien qui avait, enfin, gagné le pont; mais je veux tout de même être votre cicérone une dernière fois. Voilà le Petit-Ilet, le Gros-Ilet..

— Ils ne se sont pas fatigués, dans ce pays, pour leur trouver des noms, fit la jeune femme.

— Attendez! Il y en a d'autres. Voici l'Ilet-à-Lapins, l'Ilet-à-Singes, l'Ilet-à-Ramiers, l'Ilet-de-la-Vache...

Mme Flavinien l'interrompit de nouveau :

— Ce n'est pas une baie, c'est l'arche de Noé, dit-elle, en éclatant de rire.

Gérard s'était retourné; la jeune femme le regarda d'un œil alangui. Le commissaire, qui n'avait rien remarqué, continuait, imperturbable :

— Vous voyez là, à votre droite, sur cette petite presqu'île? C'est le fort Saint-Louis.

— Et cette grande tache verte? demanda madame Flavinien qui, les yeux toujours fixés sur Gérard, feignait de s'intéresser aux explications de l'officier.

— Laquelle?

Le commissaire pouvait hésiter. La ville tout entière était ceinte d'arbres qui dévalaient des collines jusqu'à ses toits écarlates. Mollement couchée sous ces verts parasols, entre deux bras de terre qui s'avancent dans la mer comme pour la protéger, Fort-de-France rappela encore au jeune Chantenay deux vers de son poète favori :

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.*

Ce dernier évoquait de récents souvenirs. Gérard sourit à Mme Flavinien, qui répondit d'un sourire plus tendre encore. Cette fois, le commissaire la surprit :

— Quelle tache? répéta-t-il, d'un ton rogue.

— Là, entre la ville et votre fort, dit la jeune femme, en pointant son petit doigt vers la base de la presqu'île.

— Les tamariniers de la savane, répliqua brièvement l'officier. Excusez-moi de vous quitter, madame; mais mon service m'appelle.

Laissant derrière elle un mince sillage d'écume, une vedette blanche venait d'accoster. Derrière le fonctionnaire du service de santé, deux hommes d'un certain âge montaient l'escalier de la coupée.

— Ah! Voilà mon mari, s'écria Mme Flavinien.

Elle était en train de présenter Gérard, assez gêné, lorsque le second personnage s'avança vers leur groupe.

— Excusez-moi, madame et messieurs, dit-il; je suis Jérôme Rousselot, commissionnaire en marchandises, l'agent et l'ami de M. Chantenay père, qui m'a chargé de recevoir son fils.

Autour d'eux, les passagers s'affairaient dans le tohu-bohu du débarquement prochain. Gérard prit rapidement congé.

— Venez vite nous voir, monsieur Chantenay, dit la jeune femme. Vous n'aurez qu'à vous faire indiquer la direction de l'enseignement primaire.

Ils se séparèrent; mais, sur la passerelle, un encombrement les réunit encore. Gérard entendit M. Flavinien qui demandait à sa femme comment s'était passé le voyage :

— Tu n'as pas trouvé le temps trop long?

-- Ma foi, non, répondit-elle, en lançant au jeune homme un regard complice.

— Tant mieux!

Gérard réprima l'hilarité qui le secouait intérieurement. Ce vieux mari, si confiant, lui faisait un peu pitié. Il ne se doutait pas que c'est à ce placide fonctionnaire qu'il devrait la première révélation de ce qui allait devenir, pour lui, le plus angoissant des mystères.



Jérôme Rousselot avait installé M. Chantenay dans un hôtel situé sur la promenade de la Savane. La chambre de Gérard, d'un luxe désuet, lui donna tout de suite une idée de l'indolence des clients habituels de l'établissement : une toute petite table, sur laquelle il eût été impossible d'écrire tant elle branlait sur ses pieds fluets; mais un grand lit d'acajou massif, incrusté de dorures empire, en forme de gondole et garni d'une moustiquaire; un sofa de même style et deux confortables fauteuils en rotin, dont les appui-bras se prolongeaient pour servir, au besoin, d'appui-jambes.

— A la bonne heure, dit le jeune homme, j'aurai de quoi me reposer.

Jérôme Rousselot s'était carré dans un fauteuil; les mains croisées sur le ventre, il fumait un cigare avec une judicieuse lenteur. A de légers mouvements des mollets du gros homme, on devinait que celui-ci réprimait, par déférence pour son hôte, son envie de s'allonger plus confortablement encore.

— Dans ce pays, répondit-il, la sagesse, je dirais même la prudence, consiste à ne pas se fatiguer. Surtout quand on y est nouveau venu.

Votre père faisait, à Fort-de-France, sa sieste chaque jour.

— Il ne la fait pas à Nantes, riposta Gérard en riant.

Il se souvenait des principes du négociant, toujours le premier à son bureau et qui exigeait de son fils la même assiduité.

— Mangez légèrement, poursuivait le commissionnaire en marchandises, buvez moins encore, surtout de l'alcool, et ne vous fiez pas au thermomètre. Une chaleur que vous supporteriez très facilement sur les bords de la Loire peut, ici, devenir très dangereuse.

» Excusez-moi de vous donner tous ces conseils, monsieur Chantenay; vous devez me prendre pour un vieillard pusillanime; mais je suis un vieil ami de votre père. Je ne voudrais pas qu'il vous arrivât quelque ennui pendant votre séjour. Je tâcherai de vous le rendre agréable. D'ailleurs, j'ai vu qu'avant même d'arriver à la Martinique, vous y aviez déjà des amis.

— Oh! fit Gérard d'un ton détaché, Mme Flavien est une simple relation de voyage. On se lie si vite sur le bateau...

— Evidemment, dit M. Rousselot, en soufflant délicatement la fumée de son cigare.

Les premiers jours de son séjour à la Martinique, le jeune Chantenay les passa presque exclusivement en compagnie de son agent, soit

dans le bureau du commissionnaire, soit en rations dans les plantations.

C'est au cours de l'une de celles-ci qu'il devait faire la connaissance de M. Esquibel. L'agent de la firme Chantenay était non seulement au courant de tout ce qui concernait le rhum et le sucre de la colonie, mais il connaissait toutes les histoires de famille des planteurs. C'est par lui que Gérard apprit le passé du beau-frère d'Hortense. Néron Esquibel était originaire de Saint-Domingue. Il s'était installé à la Martinique après avoir quitté son île natale pour, assurait-il, des raisons politiques. Il était propriétaire d'une plantation aux environs de Fort-de-France et d'une autre à Grande-Anse, dans le nord de l'île, plus importante encore.

— Très grosse fortune, assurait le commissionnaire en marchandises. Un homme actif, ce nègre, coriace et vaniteux, mais habile. Sa plus belle affaire a été de racheter les propriétés de M. de Myennes, un brave homme, celui-ci, trop bon, justement, trop honnête.

Lorsque Gérard commença à s'intéresser à Hortense, il se fit conter, aussi, l'histoire de M. de Myennes.

— Louis de Myennes, dit M. Rousselot, était le dernier rejeton de l'une des plus anciennes familles françaises de la Martinique. Son aïeul, je crois, avait émigré du Nivernais, pendant la Révolution. Mais lui n'avait aucun préjugé de

caste ou autre. C'était l'être le plus accueillant, le plus sensible... Je n'ai jamais connu de plus belle âme.

» C'était à lui la plantation de Grande-Anse. Grande-Anse est un petit bourg sur l'Atlantique. Je n'ose pas dire un port : car la mer y est si mauvaise que les bateaux n'y débarquent jamais. Si vous allez jusque-là, ce qui vous surprendra le plus, c'est sa plage de sable noir.

» C'est ce sable qui a été la cause de la ruine de M. de Myennes. Des chimistes en avaient fait l'analyse et découvert qu'il était composé pour les neuf dixièmes d'acier volcanique. Etant donné la grandeur de la plage, les apports incessants de l'Océan, il y avait là une fortune. C'était, du moins, l'avis de Louis de Myennes. Le malheur voulut qu'il se trouvât un inventeur qui fabriqua un appareil pour isoler l'acier du sable. Autant que je me souviens, il s'agissait d'une sorte d'aimant. M. de Myennes, donc, et quelques-uns de ses amis, fondèrent une société, il y a de cela une dizaine d'années, pour l'exploitation de l'appareil. Celui-ci fonctionna quelque temps et, paraît-il, l'acier de Grande-Anse était excellent. Mais il n'y a pas d'industrie mécanique à la Martinique. Il fallait expédier cet acier outre-mer. Le transport, très difficile, était aussi très onéreux, il dévorait, non seulement les bénéfices de l'entreprise, mais les apports des commanditaires.

» En l'espace de quelques mois, Louis de Myennes se trouva ruiné. Car ce brave type, non content de subir sa perte propre, voulut rembourser les amis qu'il avait entraînés dans l'entreprise. Il lui fallut donc vendre ses propriétés, son usine, tout. La plantation de Grande-Anse était superbe. Plusieurs acquéreurs se présentèrent. Celui qui fit l'offre la plus avantageuse fut Néron Esquibel. Vous avez vu la sœur d'Hortense : Valentine ? Comment la trouvez-vous ?

— Ravissante, fit Gérard avec chaleur.

— Alors, je n'ai pas besoin de vous dire la raison de la générosité de ce nègre.

— Mais, répliqua Gérard Chantenay, Mme Esquibel est très jeune. Vous disiez que la ruine des de Myennes remontait à environ dix années ?

— Hé oui ! Valentine avait tout juste quinze ans lorsque Néron l'a épousée. Les créoles sont formées de bonne heure ; nous avons, ici, nombre de mères de famille de seize ans.

— Mais, pourquoi Hortense, je veux dire Mlle de Myennes, reprit Gérard, habite-t-elle chez son beau-frère ?

— Parce que son papa et sa maman sont morts. Ni l'un ni l'autre n'ont survécu longtemps à leur malheur. M. de Myennes est décédé environ un an après le mariage de sa fille aînée ; Mme de Myennes quelques mois après. Néron a recueilli la petite orpheline. C'est l'une des ra-

res, peut-être la seule bonne action d'Esquibel.

» A ce propos, ajouta M. Rousselot, méfiez-vous du nègre. Il n'est pas satisfait des prix que j'obtiens pour vous. Il va essayer de vous apitoyer. Ne vous laissez pas faire. »

Et, désormais, au grand regret du jeune Chantenay, la conversation du commissionnaire ne porta plus que sur les conditions actuelles du marché du rhum, du sucre et sur celles du fret, qui devenait de plus en plus dispendieux.

Lorsqu'il quitta, ce soir-là, M. Rousselot, chez qui il venait de dîner, Gérard n'avait aucune envie de rentrer à l'hôtel. Contrairement aux conseils qu'il avait prodigués le premier jour de l'arrivée du jeune Français, le commissionnaire lui avait fait faire un repas plantureux, pour lui donner, disait-il, une idée de la cuisine créole.

Après d'énormes et excellentes écrevisses, il avait savouré une fricassée de tortue; des cicis, sorte de petits oiseaux gras et onctueux comme des cailles; une grosse taupe rôtie nommée manitou, et terminé par le matété, délicieux entremets de farine de manioc et de mélasse. Et les punchs au rhum blanc de l'apéritif; les vins de France — dons, d'ailleurs, de la maison Chantenay à son agent — avaient mis le jeune homme de belle humeur.

Il faisait vraiment trop chaud pour s'aller cou-

cher. La moustiquaire est une protectrice indispensable; mais on y est, là-dessous, comme dans un four. Mieux valait se promener au bord de la mer.

Le jeune Nantais se dirigea vers le port, où, dans la journée, le grouillement de la foule indigène l'avait amusé. A cette heure nocturne, le quartier était presque désert. Plus de femmes transportant, en équilibre, sur leurs têtes, de grands plateaux garnis de fruits et de pains; plus de blanchisseuses courbées sous des ballots de linge d'un blanc éblouissant qui tranchait sur leurs épaules noires; les cases étaient closes; un seul petit café restait ouvert, qui avait piètre apparence. Devant la porte du débit, deux négresses jacassaient et l'une regarda Gérard d'un œil si effronté, que M. Chantenay s'arrêta. La jeune femme ne demandait qu'à engager la conversation.

— On va chez toi? demanda-t-elle, après quelques phrases.

M. Chantenay ne tenait pas à amener cette fille aux pieds nus dans l'hôtel choisi par son agent.

— Alors, on va chez moi, dit-elle; mais, tu sais, c'est pas bien joli.

Il la suivit dans un quartier qui était plus sale encore que les environs du port. Ils marchaient le long d'obscures ruelles encombrées d'immondices, dont on traversait les caniveaux

sur des planches glissantes. Le jeune homme avait passé le bras autour de la taille de sa compagne et la devinait nue sous la chemise et la longue jupe qui devaient être ses seuls vêtements. Enfin, il allait connaître la Vénus noire, chantée par les poètes.

— Comment t'appelles-tu? demanda-t-il.

— Coraline.

Et elle eut un rire clair qui résonna dans la nuit.

Des chauves-souris tournaient au-dessus de leurs têtes; d'énormes rats galopaient sur la chaussée visqueuse. Gérard circulait à travers cette pourriture avec l'élan du néophyte qui monte au sanctuaire de l'idole.

La case de Coraline, une pauvre cabane de planches dont un grabat constituait à peu près tout le mobilier, ne réussit pas à le désenchanter. Il est vrai que la chambre semblait proprement tenue et les draps étaient impeccables.

— Je suis blanchisseuse, expliqua Coraline, en riant encore, comme il l'en félicitait.

La négresse, d'ailleurs, ne cessa pas de sourire, pendant toute leur étreinte. Elle subissait l'Européen comme une besogne moins pénible et plus rémunératrice que son dur métier, mais qui ne lui procurait aucun plaisir. L'air absent, les yeux fixés sur une niche où, devant une Vierge de plâtre colorié, brûlait un petit lampion huileux, elle ne paraissait pas gênée le

moins du monde de mêler sa foi à ses débordements.

La demi-heure qu'il passa auprès de cette négresse devait rester la plus grande désillusion du jeune admirateur de Baudelaire. Pourtant, Coraline était jolie et bien faite; mais, plus encore que l'odeur qui sourdait de la peau noire, sa froideur de reptile refoulait le désir de Gérard. Il sentait son épiderme se hérissier comme s'il eût trouvé un serpent dans son lit. A cet instant, il regrettait le corps rose et chaud de Thérèse Flavinien et leurs banales amours.

*
**

Le lendemain, la négrillonne délurée qui apportait, chaque matin, son café à M. Chantenay, lui remit une lettre. L'écriture de l'adresse lui était inconnue; ces pattes de mouche ne ressemblaient guère aux gros caractères de Roussetot. C'était une invitation à déjeuner, le jour même, chez les Flavinien.

« Venez de bonne heure, écrivait Thérèse, après s'être excusée de le prévenir si tardivement; nous échangerons nos impressions sur la colonie, en « espérant » mon mari. »

La négrillonne attendait, debout, au pied du grand lit.

— Il y a réponse? demanda-t-elle.

Après sa déconvenue de la nuit, M. Chantenay n'était pas fâché de revoir la passagère; il griffonna une acceptation.

Sa conversation avec Mme Flavinien ne roula pas longtemps sur la Martinique. La jeune femme voulait surtout savoir où et quand elle pourrait, de nouveau, s'entretenir seule à seul avec son aimable compagnon de voyage.

— Nous pourrions aller nous promener à la campagne, suggéra-t-elle; les environs de Fort-de-France paraissent ravissants. Mardi prochain, Calixte va en inspection à Saint-Pierre...

Tout en parlant, elle pressait d'une façon significative la main de Gérard; il accepta le rendez-vous.

Ravie, Thérèse bavardait, maintenant, sans relâche. Elle racontait son mariage, qui ne datait que de deux années, avec ce professeur beaucoup plus âgé qu'elle. Celui-ci avait obtenu d'un ministre qui était son camarade de collège la direction de l'enseignement primaire à la Martinique.

Cette nomination améliorerait pécuniairement la situation du professeur; elle allait permettre, en outre, à sa femme de voir des pays exotiques. Son rêve, à elle aussi. D'après ce que crut comprendre M. Chantenay, la beauté de madame Flavinien n'aurait pas été étrangère à la

nomination de son mari. Mais celui-ci avait dû rejoindre Fort-de-France d'urgence. L'administration était pressée de voir le poste occupé par son nouveau titulaire; sans doute, le ministre ne l'était-il pas moins de la liberté ainsi accordée à son épouse; car Thérèse avait été retenue à Paris pendant trois mois par d'impérieuses affaires de famille...

— C'est grâce à ça, cher ami, conclut-elle, que nous avons pris le même bateau.

La jeune femme se penchait déjà pour fêter tendrement ce souvenir, lorsque M Flavinien entra. Celui-ci, qui parut à Gérard encore plus fatigué que lors de leur première rencontre, se montra enchanté de revoir un compatriote. Au cours du repas, qui ne ressemblait pas au dîner de la veille, et, certes, ne le valait pas, le fonctionnaire confia au jeune Nantais qu'au début de son séjour, il avait regretté la capitale.

— Je m'ennuyais tant en l'absence de ma chère Thérèse! disait-il. Fort heureusement, j'ai trouvé un dérivatif dans mon métier. Il y a beaucoup à faire, ici, pour éduquer et instruire les indigènes. Ces malheureux sont encore imbus de croyances aussi absurdes que fantastiques. Je me suis attaché, pour les combattre, à l'étude de leurs superstitions et vous n' imaginez pas comme c'est curieux. J'ai trouvé notamment, à la bibliothèque municipale, un ouvrage qui m'a beaucoup intéressé.

— Figurez-vous, monsieur Chantenay, dit Thérèse, que mon mari ne me parle plus que de quimbois et de quimboisiers.

— Quimboiseurs, rectifia l'ancien professeur. La jeune femme haussa les épaules :

— Quimboiseurs, quimboisiers, c'est bonnet blanc et... Elle se mit à rire ; il faudrait dire bonnet noir et noir bonnet, puisqu'il s'agit de sorciers nègres. Oui, mon cher, c'est comme j'ai l'honneur de vous l'apprendre : mon mari qui, à Paris, se moquait des tireuses de cartes et des chiromanciennes, ne s'intéresse plus qu'à la « quimboiserie ». Voilà l'objet actuel des études du directeur de l'enseignement primaire de la Martinique!

M. Flavinien eut un sourire amer et résigné.

— Tu ne veux pas comprendre, ma pauvre amie. Tu ne sais donc pas que ces quimboiseurs — en langue créole, monsieur Chantenay, un quimbois, c'est un sortilège, un philtre — font beaucoup plus peur aux indigènes que nos juges ? D'ailleurs, vous allez voir ce qu'en dit quelqu'un qui était bien placé pour les connaître.

Et, tandis que sa femme servait le café, monsieur Flavinien alla chercher deux volumineux in-quarto reliés en vieux cuir havane et qui avaient subi les outrages du temps et du climat.

— Vous ne connaissez pas Moreau de Saint-

Méry, monsieur Chantenay? reprit le fonctionnaire; c'est pourtant une figure intéressante. C'est lui qui, le 14 juillet 1789, fut nommé président de l'assemblée électorale de Paris. Il était né à Fort-Royal — vous n'ignorez pas que tel fut le premier nom de Fort-de-France — et vécut longtemps en Haïti.

» C'est pendant son séjour dans cette île qu'il rédigea le copieux rapport que voici — M. Flavinien tapotait de sa main grasse les deux in-quarto — et qui s'intitule : *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'île de Saint-Domingue, avec des observations générales sur sa population, sur le caractère et les mœurs des divers habitants, sur son climat, sa culture, ses productions, son administration, à l'époque du 18 octobre 1798.*

— Ouf! dit Thérèse avec un soupir comique.

— Le titre est un peu long, en effet, acquiesça son mari; le rapport aussi, d'ailleurs; mais il contient des choses curieuses et qui se rapportent, précisément, à ce qui a le don d'horripiler ma femme.

» Vous me direz que les observations de Moreau de Saint-Méry ont été faites à Saint-Domingue, et que nous sommes à la Martinique; mais le culte du Vaudou — tel est le nom du dieu inventé par les sorciers — est célébré dans toutes les Antilles et, s'ils ne font pas tous partie

de la secte, les nègres ont tous foi en son enseignement...

— Plus qu'au tien, lança la jeune femme.

— Hélas! avoua M. Flavinien. C'est bien pour cela qu'il me faut connaître leurs croyances et démasquer leurs sorciers qui détruisent, au fur et à mesure, ce que nous avons tant de mal à construire et ne reculent même pas devant le crime.

— Oh! oh! fit Gérard, amusé par la conviction du fonctionnaire.

— Mais oui, monsieur Chantenay; et si vous voulez venir avec moi au greffe du tribunal, vous verrez une liste de forfaits dont les auteurs, restés souvent impunis, appartenaient au Vaudou et n'avaient fait qu'obéir aux suggestions, aux ordres du grand-prêtre de la secte.

» Vaudou, reprit M. Flavinien en feuilletant l'un des volumes, signifie un être tout-puissant et surnaturel, dont dépendent tous les événements qui se passent sur ce globe. Or, cet être, c'est une espèce de couleuvre, sous les auspices de laquelle se rassemblent tous ceux qui professent la même doctrine. Connaissance du passé, science du présent, prescience de l'avenir, tout appartient à cette couleuvre, qui ne consent néanmoins à communiquer son pouvoir et à prescrire ses volontés que par l'organe d'un grand-prêtre que les sectateurs choisissent et plus encore par la

négresse que l'amour de ce dernier a élevée au rang de grande-prêtresse. »

Mme Flavinien battit des mains :

— La négresse que l'amour du grand-prêtre a faite grande-prêtresse ! Qu'en pensez-vous, monsieur Chantenay ? Tu n'as rien à apprendre à ces nègres, Calixte ; ils sont plus féministes, plus avancés que toi.

Paisiblement, le fonctionnaire reprit sa lecture :

« Ces deux ministres, qui se disent inspirés par Dieu, portent les noms pompeux de roi et de reine ; ou celui, despotique, de maître et de maîtresse ; ou, enfin, le titre touchant de papa et de maman. Ils sont, durant toute leur vie, les chefs de la grande famille du Vaudou et ils ont droit au respect illimité de ceux qui la composent.

» Ce système de domination d'une part et de soumission aveugle de l'autre, bien établi, on forme, à des époques déterminées, des assemblées où président le roi et la reine Vaudou ; cette réunion n'a jamais lieu que secrètement, lorsque la nuit répand son ombre, dans un endroit écarté et à l'abri de tout œil profane... »

— D'après ce que tu m'as raconté, interrompit Mme Flavinien, ces réunions clandestines sont surtout des orgies dont les nègres et les négresses profitent pour se livrer, au hasard, aux jeux de l'amour.

Le directeur rougit :

— Excusez ma femme, dit-il, tout confus; elle voit l'univers entier uniquement attaché et soumis aux lois d'Eros.

— Dame! riposta-t-elle, la preuve, c'est que tu m'as épousée. Figurez-vous, monsieur Chantenay, que mon mari m'a fait sa déclaration le premier jour où nous nous sommes rencontrés. C'était à un cocktail dans l'atelier d'un peintre qui dessinait pour ma maison de couture et...

Ce fut au tour du fonctionnaire d'interrompre son épouse :

— Voyons, Thérèse, cela n'intéresse pas monsieur Chantenay. Voulez-vous que je continue? demanda-t-il à celui-ci.

— Certes, fit Gérard, de plus en plus amusé. M. Flavinié rouvrit son livre :

« Lorsque, reprit-il, on a vérifié que nul curieux n'a pénétré dans l'enceinte, on commence la cérémonie par l'adoration de la couleuvre; l'on renouvelle, entre les mains du roi et de la reine, le serment du secret qui est la base de l'association et qui est accompagné de tout ce que le délire a pu imaginer de plus horrible pour le rendre plus imposant.

» Alors, la foule s'écarte et chacun, selon l'ordre de son ancienneté dans la secte, vient implorer le Vaudou. L'un sollicite de l'argent; l'autre, le don de plaire à une insensible; celui-ci veut rappeler une maîtresse infidèle; celui-là

désire une prompte guérison ou une existence prolongée. Après eux, une vieille vient conjurer le Dieu de faire cesser le mépris de celui dont elle voudrait captiver l'heureuse adolescence ; une jeune sollicite d'éternelles amours ou elle répète des vœux que la haine lui dicte contre une rivale préférée. Il n'est pas une passion qui ne profère un vœu et le crime lui-même ne déguise pas toujours ceux qui ont son succès pour objet.»

M. Flavinién suspendit un instant sa lecture :

— Voilà bien ce que je vous disais tout à l'heure, monsieur Chantenay. Toujours le crime...

— Et toujours l'amour, répliqua sa femme.

Visiblement désireux de ne pas laisser la conversation revenir sur ce sujet épineux, le fonctionnaire reprit son livre :

« Après cela commence la danse du Vaudou. Le roi met la main sur la boîte où est la couleuvre et bientôt il est ému. Cette émotion, il la communique à la reine, qui paraît bientôt en proie aux plus violentes agitations; elle va, de temps en temps, chercher un nouveau charme auprès du serpent Vaudou; elle agite la boîte et les grelots dont celle-ci est garnie faisant l'effet de ceux de la marotte de la folie, le délire va croissant. Il est comme augmenté par l'usage des liqueurs spiritueuses que, dans l'ivresse de leur imagination, les adeptes n'épar-

gnent pas et qui l'entretient à son tour. Les défaillances, les pâmoisons se succèdent, chez les uns, et une espèce de fureur chez les autres ; mais, chez tous, il y a un tremblement nerveux qu'ils semblent ne pouvoir maîtriser. Ils tournent sans cesse sur eux-mêmes. Et, tandis qu'il en est qui, dans cette espèce de bacchanale, déchirent leurs vêtements et mordent même leur chair, d'autres, qui sont tombés sur place, sont transportés, toujours en dansant, dans une pièce voisine où une dégoûtante prostitution exerce, dans l'obscurité, le plus hideux empire. »

— Et voilà l'orgie annoncée, conclut triomphalement Mme Flavinien. Tu as assez lu, Calixte, laisse-nous tranquilles avec tes sorciers.

Lorsqu'il quitta, une heure plus tard, la direction de l'enseignement primaire, Gérard riait encore du divertissant spectacle que lui avait donné ce couple disparate.

Le mari lui apparaissait comme ce héros d'un film célèbre, un professeur, lui aussi, que l'on voit abandonner une vie studieuse pour suivre une chanteuse de cabaret. Thérèse n'était pas artiste, probablement une employée ou un « mannequin » ; mais cet ange blond à la cuisse aussi bien tournée — et aussi légère — que celle de l'*Ange bleu*, avait évidemment affolé l'austère universitaire.

Puis il pensa à la nouvelle marotte de celui-

ci; à tout ce qu'il lui avait dit et lu. Etait-il possible que l'une de ces porteuses du port, au regard bovin, ou, par exemple, la rieuse et insensible fille qu'il avait tenue, la veille, entre ses bras, pût devenir dans les cérémonies décrites par Moreau de Saint-Méry, une de ces bacchantes éperdues et prêtes au crime pour assouvir leur passion?

Intéressé malgré lui, il se promit de parler à Rousselot de ce curieux Vaudou.

*
**

La villa des Esquibel s'élevait à une dizaine de kilomètres de Fort-de-France, non loin de l'établissement thermal d'Absalon. La route de la Trace qui y mène est l'excursion classique des touristes. C'est, à coup sûr, le coin le plus pittoresque de la région. Néron, devenu riche, avait bien choisi.

Derrière une haie odorante de campêches, au fond d'un vaste jardin où se mêlaient la végétation tropicale et les cultures européennes, la maison dresse ses colonnades de bois — l'île en compte d'admirables essences — entourant une véranda circulaire.

Lorsque Gérard y arriva, cet après-midi-là, deux négresses occupées à l'on ne sait quelles

vagues besognes, chantaient, en se répondant l'une l'autre, de chaque extrémité du jardin. Leurs voix de cristal semblaient rafraîchir l'air torride comme une source. M. Chantenay s'arrêta pour les écouter; mais, l'apercevant, elles se turent et, avertie par ce silence soudain, Hortense apparut sur la véranda.

Le visage de la jeune fille s'éclaira :

— Mon beau-frère fait sa sieste, dit-elle; mais il n'en a plus pour longtemps. Je le réveillerais bien; mais cela le met de mauvaise humeur. Et si vous n'êtes pas trop pressé...

— Pas pressé du tout, répondit Gérard en souriant. Ce n'est pas spécialement votre beau-frère, d'ailleurs, que je venais voir. Nous avons déjà eu, tous les deux, une longue conversation, ce matin, dans le bureau de M. Rousselot. C'est M. Esquibel qui m'a dit que je ne vous dérangerais pas en venant cet après-midi.

Mlle de Myennes décrocha un chapeau de jardin :

— Eh bien! dit-elle, allons nous promener jusqu'à ce qu'ils se réveillent tous. Je vais vous faire les honneurs de notre campagne, en attendant que ma sœur vous fasse ceux de sa maison.

Ils traversèrent le potager, où la jeune fille lui nommait les arbustes au fur et à mesure qu'ils passaient devant chacun d'eux.

— Ça, c'est un prunier de Cythère; ce rose, là...

— Encore un prunier, dit Gérard.

— Oui, un prunier sauvage. Vous êtes plus calé en arboriculture que je ne le pensais. Et celui-ci, monsieur?

Elle montrait un arbuste aux fruits semblables à d'énormes poires, mais armées de piquants.

— Ah! dit-elle, comme Gérard gardait le silence; cette fois vous êtes pris. C'est un corrossolier, monsieur Chantenay. Le corrossol est le fruit préféré des Martiniquais. Goûtez.

Elle avait ouvert l'une des poires; il s'en échappa une pâte, crémeuse comme de la guimauve, que le jeune homme avala avec plus de politesse que de satisfaction.

— Maintenant, fit Hortense, vous pourrez dire que vous avez mangé du « doux-doux ».

Elle riait, le coude levé, en passant sa langue rose sur l'autre moitié du corrossol. Et le jeune Nantais admirait la grâce innée de tous les gestes de cette délicate créature.

Ils quittèrent le parc et prirent un sentier bordé de splendides fougères, gloires végétales de la région, qui descendait vers un ravin. En haut, à droite, une herse de balisiers flamboyait de toutes ses fleurs énormes d'un rouge agressif. Des papayers, droits et lisses comme des tuyaux, montraient, au sommet de leurs troncs, des couronnes feuillues et des grappes de gros fruits verts. Au-dessous d'eux, un torrent rou-

lait de cascade en cascade jusqu'à la dernière, haute de huit à dix mètres, qui la précipitait dans un bassin naturel, mais qu'on eût dit, avec ses parois en arcs-boutants, érigé par un syndicat d'initiative.

— Elle est gentille, n'est-ce pas? notre fontaine, fit Mlle de Myennes.

— Elle donne envie de se baigner, dit M. Chantenay dont le veston de chantoung commençait à coller aux épaules.

— Pas à moi, répondit la jeune fille.

— Vous n'aimez pas vous baigner?

— Il faut que l'eau soit très chaude. A Grande-Anse, Valentine m'emmenait à la rivière, parce que notre vieille nourrice disait que, les bains de mer, ça donne des boutons chauds. La rivière était glacée. Je détestais ça. La Loire, c'est chaud?

— En été, oui, assez chaud.

Gérard remarquait que la jeune fille s'intéressait beaucoup à son pays; il en était à la fois fier et ravi.

Il y avait près de deux heures que les jeunes gens avaient quitté la villa; mais ni l'un ni l'autre ne se rendaient compte de la fuite du temps. Ils arrivèrent ainsi à l'entrée d'un petit village. La rue, unique, était bordée de cases. Bien rudimentaire, ces logis : quatre bambous fichés en terre, retenant des caisses, des tonneaux qui servaient de murs. Le toit, c'étaient tantôt de

vieilles plaques de zinc ; tantôt des planches étiquetées de marques de fabrique ; ou, plus simplement encore, de feuilles de bananiers.

Par la porte, seule ouverture du réduit, on apercevait l'intérieur de la cabane. Les plus grandes, des bat-flanc où étaient placardées de naïves images d'Epinal, les séparaient en box qui devaient être les chambres de la famille. Dans la plupart, il n'y avait qu'une pièce, sans aucun meuble. Les lits, c'étaient de vieux habits, des sacs posés à même le sol... La plupart des habitants de ce triste hameau devaient être au travail dans les plantations ; ils rencontraient surtout des vieillards et des enfants.

L'un de ces derniers, une fillette squelettique, avait l'air égaré. Elle marchait les yeux fixes, butant contre les cailloux, sans s'occuper des obstacles du chemin. Elle faillit se jeter contre eux.

— Elle est folle ou aveugle ? demanda Gérard, en s'écartant.

— C'est une zombie, une morte-vivante, répliqua la jeune fille à voix basse.

Et elle expliqua que certains sorciers noirs peuvent ainsi ressusciter des cadavres qui, désormais, sont leurs esclaves, n'ont plus d'autre pensée, d'autre volonté que celle des magiciens qui les emploient à des choses affreuses.

— Tiens ! fit M. Chantenay, ces sorciers, ne seraient-ce pas les disciples du Vaudou ?

— Il vaut mieux ne pas prononcer ce mot, ré-

pliqua Mlle de Myennes, en regardant craintivement autour d'elle.

Le jeune Chantenay s'amusa beaucoup :

— Vous avez peur qu'il appelle les esprits ?

Il s'arrêta de rire en voyant Hortense toute pâle.

— Pardonnez-moi, dit-il, confus.

Il l'enlaçait, pour la soutenir, tellement elle paraissait soudain faible et lasse.

Le bras à la taille de la jeune fille, ils firent ainsi quelques pas.

— Cela va mieux, dit Hortense en se dégageant. C'est le pays qui veut ça, ajouta-t-elle avec un sourire forcé. Les nourrices vous racontent des histoires, quand on est enfant... On ne vous en a pas raconté depuis que vous êtes à Fort-de-France ?

— Je n'y ai pas eu de nourrice, dit Gérard.

— Ne plaisantez pas. Qui vous a parlé de cette secte ?

Elle fixait sur lui un regard interrogateur et de la détresse se lisait dans ses yeux limpides.

M. Chantenay regrettait son indiscretion ; il ne tenait pas à mettre la jeune fille au courant de ses rapports avec le ménage Flavinien ; mais il détestait mentir ; et puis, Fort-de-France est une petite ville ; les étrangers y sont remarqués, sinon épiés ; les Esquibel apprendraient certainement ses relations avec le fonctionnaire.

— C'est M. Flavinien, répondit-il.

— M. Flavinien?

Hortense ouvrait plus encore ses larges yeux sombres.

— Le directeur de l'enseignement primaire. Il n'est là que depuis quelques mois et se passionne pour les sciences occultes.

— Ah! fit Mlle de Myennes, nous ne le connaissons pas.

Elle paraissait plus rassurée. Elle prit la main du jeune homme et la garda dans la sienne pendant tout le chemin du retour. M. Chantenay songeait qu'il serait doux de conserver, ainsi, ces petits doigts confiants toute la vie; de chérir et de protéger cette enfant naïve et faible, si adorablement jolie.

— Voilà nos amoureux, s'écria Mme Esquibel lorsqu'ils arrivèrent, les mains encore jointes, devant la maison.

La sœur d'Hortense avait une robe de fine toile blanche qui moulait ses formes épanouies. Sous le col très échancré on apercevait la naissance des seins jumelés par le corsage. Valentine Esquibel surprit le regard du jeune homme. Sans rougir, elle pointa le doigt vers le buste, à peine renflé, de sa sœur :

— Et dire que j'étais ainsi, avant de me marier, fit-elle en riant. Elle n'a que cinq ans de moins que moi, cependant; mais les années de ménage comptent double.

— Je trouve votre décolleté ravissant, riposta galamment Gérard. D'ailleurs, les grands peintres, Rubens, entre autres, n'ont jamais pris comme modèles que des...

Il cherchait un mot pour ne pas désobliger Mme Esquibel, ni offusquer la pudeur d'Hortense.

— Des dames potelées, comme moi, acheva Valentine. Merci, complimenteur.

La jeune femme sentait M. Chantenay sincère et était flattée. Ce garçon, décidément, lui plaisait. Il ferait un beau-frère très agréable et qui déciderait peut-être son mari à la laisser aller faire un tour en France, son plus cher désir. Hélas! chaque hivernage, Néron promettait de partir et la saison sèche revenait sans qu'il eût tenu sa promesse...

Tout en songeant à ces voyages futurs, elle regardait Gérard, debout sous la véranda et qui, empressé, un peu avantageux, comme un pigeon qui fait la roue, se dépensait auprès d'Hortense. Un sourire ambigu retroussa les lèvres charnues de Valentine Esquibel.

*
**

La cour respectueuse, mais assidue, que Gérard faisait à Mlle de Myennes; le fait qu'il avait

lissé partir sans lui le bateau qui devait le ramener en France, tout concourait à ce que M. Chantenay fût considéré, par la famille Esquibel, comme le fiancé de la jeune fille.

Gérard était donc invité, plusieurs fois par semaine, à déjeuner ou à dîner à la villa et il ne se passait pas de jour sans que les jeunes gens se vissent.

De très bonne heure, ce matin-là, Ninotte, la petite négresse, femme de chambre de l'hôtel, vint réveiller M. Chantenay.

— Vite, vite..., on vous appelle au téléphone.

C'était la voix de Mlle de Myennes, une voix pure, grave, qui avait dans l'appareil des sonorités de violoncelle.

— Je vous ai réveillé? Il n'est pas six heures. Voilà : Valentine et moi partons pour Grande-Anse; vous savez, l'ancienne propriété de papa?

— ...

— Rassurez-vous, nous revenons ce soir-même. Cela vous ferait-il plaisir d'y aller passer la journée avec nous?

— ...

— Alors, soyez prêt dans une heure. Nous irons vous prendre à Fort-de-France.

Une heure plus tard, exactement — l'exactitude n'est pas une qualité créole, sinon quand l'intéressé attache beaucoup de prix au rendez-vous — une auto de grand sport, basse et longue, stoppait devant l'hôtel de la Savane.

Mme Esquibel, la jupe retroussée jusqu'au-dessus du genou, était au volant.

— La bagnole a l'air d'être faite pour nous trois, n'est-ce pas? dit-elle, en montrant les trois baquets en quinconce de la voiture.

Hortense ne disait rien; elle se contentait de poser sur le jeune homme la chaste caresse de son limpide regard.

Ils démarrèrent à toute vitesse. Mme Esquibel, dédaigneuse des règlements, laissait l'échappement libre et les pétarades du moteur ameutèrent tous les animaux : chiens, cabris, poulets et cochons noirs qui grouillaient jusque dans les faubourgs de la capitale.

Celui de la Folie traversé à vive allure, ils passèrent devant une caserne; puis l'auto remonta, sans ralentir, les hauteurs de la Redoute. Ce quartier bourgeois, aux coquettes maisons enfouies dans des jardins ombreux et fleuris, rappelait à Gérard l'époque où, étudiant à Paris, il demeurait chez sa tante d'Auteuil.

Soudain, il sentit sur sa main la douce menotte de Mlle de Myennes.

— Retournez-vous, dit la jeune fille; le temps est merveilleusement clair; profitez-en.

La baie de Fort-de-France s'étalait derrière eux, d'un bleu de faïence, où le soleil incrustait les paillettes d'or et de jade des îlots. Plus loin, par delà les marécages du Lamentin, d'un vert liquide, on apercevait l'extrémité sud de l'île;

la pointe des Salines, avec sa frise onduleuse de palmiers.

— C'est ravissant! s'écria le jeune homme.

— Arrête-toi, Valentine, demanda Hortense, que M. Chantenay ait le temps d'admirer.

La jeune femme se contenta d'appuyer un peu moins sur l'accélérateur.

— Il aura bien d'autres occasions de revoir tout ça, dit-elle en riant. Car vous n'êtes pas près de quitter la Martinique, n'est-ce pas, monsieur Gérard?

Après Saint-Joseph, un village assez bizarrement placé en dehors de la route, celle-ci jusque-là très belle, était crevassée d'ornières. L'auto franchit plusieurs ponts assez étroits et sous lesquels des torrents bouillonnaient autour de rochers en forme d'œufs gigantesques.

— La rivière Blanche, dit Hortense.

— Elle n'a pas volé son nom, répliqua Gérard en montrant l'écume qui recouvrait un bloc noirâtre comme une crème fouettée, un gâteau de chocolat.

Passé le Gros-Morne, qui est un bourg assez important et très apprécié des colons à cause de la salubrité de son climat, la route descendait vers la côte orientale de l'île.

— C'est *Brin-d'Amour*, un joli nom, pas vrai? fit Mme Esquibel, en pointant le menton vers un

splendide domaine que traversait une allée toute rose de ses pommiers en fleurs.

Cette fois, M. Chantenay n'avait plus besoin d'être averti pour contempler le paysage. Devant lui, l'Atlantique moutonnait de blanches vagues, très différentes de la mer unie des Antilles et un vent sec et frais venait siffler à leurs oreilles. Le coquet village de la Trinité tendait sur l'océan ses pointes serties de cocotiers. Le long de la presqu'île de la Caravelle, quelques goélettes, des pirogues aux voiles en ciseaux, évoluaient lentement sur l'onde, comme des mouettes paresseuses.

Gérard ne put retenir un cri d'admiration.

— Pas mal, hein? dit Mme Esquibel. Est-ce que cela vaut Nantes et la Loire?

Sans attendre la réponse, la jeune femme appuyait à fond sur le champignon et la voiture roulait, maintenant, à folle allure sur la route de Grande-Anse. Ils filaient entre des champs de cannes et d'ananas, toujours fouettés par le robuste vent de l'Océan, qui avait courbé les arbres du marigot comme le mistral les cyprès provençaux; à Grande-Anse, il soufflait si fort que Gérard n'entendait plus la voix de ses compagnes; mais la rude haleine de l'Océan tonifiait les nerfs du jeune Français, un peu amollis, déjà, par ses quelques semaines aux Antilles.

— C'est ici que nous sommes nées, Valentine

et moi, dit Hortense avec, dans la voix, un léger tremblement. Elle montrait une vieille maison, moins somptueuse, certes, que celle de Néron Esquibel, mais qui avait grand air, avec ses façades tannées par le soleil et l'air marin, sa cour ombragée d'arbustes fleuris, le jaillissement cristallin de son antique fontaine.

Ils furent salués par une indigène, que cinq enfants entouraient d'une mouvante guirlande. Tandis qu'Hortense embrassait la négresse et sa jacassante progéniture, Valentine prit le bras de M. Chantenay.

— Avez-vous remarqué, dit-elle, que ces gosses sont tous de nuances différentes? Il y en a un noir, un brun, un jaune et un presque rouge; un vrai câpre, celui-là. C'est que Zéline a choisi, pour chacun d'eux, un papa différent. Quand je dis qu'elle a choisi, hum! c'est plutôt les pères qui ont distingué Zéline chacun à leur tour.

» Elle a un tempérament excessif, ajouta en riant la jeune femme; mais c'est une excellente mère et la plus dévouée des servantes. Et puis, papa avait beaucoup d'affection pour elle. Voilà pourquoi nous l'avons conservée comme gardienne de notre maison. »

M. Chantenay observa que Mme Esquibel ne lui avait pas montré celle qui paraissait l'aînée des enfants, une fillette d'une douzaine d'années qui s'était jetée avec effusion dans les bras de Mlle de Myennes.

— Et celle-ci, dit-il, est presque aussi blanche qu'une Européenne.

— Oui, fit Mme Esquibel, avec un peu d'embarras.

Et elle entraîna Gérard dans la maison.

— Ne croyez pas que je pense aucun mal de la Loire, reprit la jeune femme, tandis qu'elle lui préparait une citronnade ; le berceau de notre famille est un petit village baigné par votre fleuve. Du côté de... attendez..., Cosne, C'est ça, Cosne-sur-Loire; vous connaissez ce patelin?

— Un peu. J'ai chassé dans l'île, qui est aux portes de la ville, chez les Vogüé.

— C'est loin de Nantes?

— Quatre ou cinq cents kilomètres.

— Alors, nous sommes presque compatriotes; Hortense est allée voir « sa chambre », reprit Mme Esquibel. Elle ne vient jamais ici sans faire ce pèlerinage. Vous ne devineriez pas ce qu'elle m'a dit un jour: qu'elle voudrait y passer sa nuit de nocces! Les vierges ont de ces raffinements...

La jeune femme riait de toutes ses dents en jouant de la prunelle avec une habileté consommée. Les jambes haut croisées sur son rocking-chair, elle montrait sans vergogne ses mollets bien tournés et un genou rond sur lequel jouait un rayon de soleil.

— Rousselot m'a raconté que vous l'aviez pré-

senté à une fort jolie dame, dit-elle, en le regardant fixement.

M. Chantenay comprit qu'avec cette partenaire, il ne fallait pas jouer au plus fin.

— Cela ne peut être que Mme Flavinien, répondit-il. Je l'ai connue sur le bateau.

— Et, bien entendu, vous avez flirté avec elle?

— Comme avec toutes les passagères, répliqua-t-il en souriant. Avec le bridge et le deck-tennis, c'est la plus grande distraction à bord.

Mme Esquibel soupira :

— Je vous envie. J'aimerais tant cette vie-là! Les réveils en pleine mer, le sport, les rêveries sur le pont, le soir...

— Le flirt.

— Pourquoi pas? fit-elle, en le regardant encore avec une feinte candeur.

Hortense revenait, les yeux rougis.

— Tu as pleuré, sensitive. A la pension, déjà, ma petite sœur ne cessait pas de verser des larmes. Elle regrettait Grande-Anse.

— Je la regrette encore, dit doucement la jeune fille.

— Mais pas le cotivent. Allons, Néron est pourtant gentil avec toi.

— Oui, dit Hortense, il est très généreux.

— Ça, tu peux le dire. Figurez-vous, Gérard — vous permettez que je vous appelle Gérard?

— Je vous en prie.

— C'est ici, dans cette cour, que Néron m'a

aimée, je crois, dès notre première rencontre. J'étais en train de me rafraîchir les mains au jet d'eau. M. Esquibel arriva avec papa. Tous les deux étaient couverts de poussière. Papa parlait tout le temps affaires et voulait entraîner son compagnon dans son bureau; mais Néron restait dans la cour à me regarder. Enfin, il suivit mon père. Je sus, par la suite, qu'il avait accepté sans marchander le prix que papa lui avait demandé de sa propriété. Deux mois après, j'étais mariée et, l'année suivante, notre père mourait. Je ne vous ennuie pas avec nos histoires de famille ? J'ai l'impression que vous en êtes déjà.

Hortense rougit et alla s'accouder au balcon de bois donnant sur l'Océan.

— Pauvre petite, reprit Mme Esquibel à voix basse. Elle était au couvent lorsque, quelques mois plus tard, un matin, notre vieille nourrice est venue la chercher. Cette brave femme n'osait pas lui dire la vérité. Hortense n'apprit notre nouveau malheur qu'en arrivant à Grande-Anse. Car ma mère avait voulu continuer à habiter là où elle avait vécu avec papa. Nous étions orphelines. Mais moi, j'avais un mari. Hortense n'avait plus personne. La mort de papa et celle de maman, plus encore, avaient beaucoup affecté ma petite cœur. Je demandai à Néron de la retirer de pension et de la prendre avec nous. Ainsi, à dix-sept ans, je me trouvais en quelque sorte la maman de ma sœur. Et il y a

huit ans de cela, conclut Mme Esquibel en soupirant.

Elle se leva, alla embrasser sa sœur, la ramena vers M. Chantenay.

— Tu te marieras, toi aussi, et j'aurai des neveux qui viendront passer leurs vacances ici. N'est-ce pas, Gérard ?

— Grande-Anse doit être un paradis pour les enfants, répondit prudemment le jeune Nantais.

Il venait de se rappeler l'horreur que son père avait des noirs et frémissait à la pensée qu'il aurait à avouer un nègre pour beau-frère.

— Allons faire un tour au paradis, dit madame Esquibel.

Ils descendirent au jardin. Moins soigné, plus sauvage, il était peut-être encore plus beau que celui de la villa d'Absalon. Les coléus, aux fleurs charnues; les ibiscus éclatants; les orchidées, qui ressemblaient à des papillons, émerveillaient le jeune Français. Et, lorsqu'ayant quitté le jardin, ils entrèrent dans la savane, marchant entre les herbes qui leur montaient jusqu'aux épaules, Gérard était comme enivré par la sève odorante de ces plantes grasses et drues. Il avait l'impression que, faite femme, cette nature plantureuse le serrait entre ses bras puissants.

— On étouffe là-dedans, fit Mme Esquibel, tandis que sa sœur, oppressée elle aussi, se rap-

prochait de Gérard, craintivement, jusqu'à le toucher.

M. Chantenay respirait l'odeur légère du corps échauffé de la jeune fille et sa griserie augmentait. A cet instant, l'appréhension qu'il avait du courroux paternel s'évanouissait; il était prêt à tout braver pour épouser Hortense.

Ils avaient abandonné la savane et arrivaient aux contreforts d'un morne où se voyaient des cahutes de pierre, très basses et sans fenêtres.

— Vous ne connaissez sûrement pas cela, Gérard, dit Mme Equibel. Ce sont des cases à vent. Il n'y en a pas du côté de Fort-de-France; mais ici, où les ouragans sont parfois terribles, il faut bien avoir un refuge. C'est là que papa m'a conduite pendant un cyclone; maman portait Hortense dans ses bras. C'est vieux, tout ça... je m'en souviens comme si c'était hier.

M. Chantenay l'écoutait avec ravissement. L'ennuyer, ces souvenirs? Ils lui faisaient partager, au contraire, dans le passé, la vie de celle qu'en son cœur, il nommait déjà sa fiancée.

Comme Valentine, en rentrant à la maison, les avait laissés seuls un instant, Gérard prit dans ses mains celles de Mlle de Myennes.

— Hortense, dit-il, d'une voix basse et tendre, que l'émotion faisait trembler, Hortense, voulez-vous être ma femme?

— C'est mon vœu le plus cher, Gérard, répon-

dit la jeune fille en le regardant dans les yeux.

Elle ne se déroba point lorsqu'il se pencha sur son visage. Leurs lèvres se joignirent en un long baiser, qu'accompagnait le chant cristallin du jet d'eau.

L'auto qui les ramenait à Absalon, traversant Fort-de-France, passait devant l'école primaire. Gérard se rappela, un peu tard, que ce mardi-là, il avait rendez-vous avec Mme Flavinien. Il se renfonça dans la voiture comme si l'ardente épouse du fonctionnaire fût encore à l'attendre à sa fenêtre, avec un insouciant haussement d'épaules.

La nuit était presque tombée quand ils arrivèrent en vue de la villa. En haut de la côte, posté au bord de la route, Jioule attendait, comme un chien fidèle, le retour de sa petite maîtresse. Lorsqu'il aperçut M. Chantenay, le nègre se rejeta dans un fourré.

DEUXIÈME PARTIE



TORNADE

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée
Phèdre.

« Sainte-Anne ¹ est surtout célèbre pour sa savane des Pétrifications, qui représente le phénomène géologique le plus curieux de la Martinique. On y ramasse des échantillons de bois pétrifié qui ont l'aspect du jaspe et de l'agate. Cette savane est un véritable désert de sable et de pierre. De loin en loin, on aperçoit quelques arbrisseaux rôtis de soleil, dont la couleur grisâtre ajoute à la nudité du lieu quelque chose de sauvage et de rébarbatif. Pas d'eau; quelques chênes dont le pelage rouge se confond avec la couleur dominante du paysage. Un sable brûlant, une atmosphère d'incendie. De gros oiseaux marins s'ébattent par milliers sur les récifs et sur les rocs calcinés. C'est une série de paysages mauves, bruns, roux, tous plus brûlés les uns que les autres. On est frappé par la

1. Il a déjà été question, incidemment, d'un village appelé Sainte-Anne, dans l'île de la Guadeloupe. Il s'agit, ici, d'un petit bourg du même nom, situé au sud de la Martinique.

maigreur osseuse de certains sites, par la rudesse de leur profil. De loin en loin, un manglier inattendu dresse son feuillage rond, d'un vert frais ; des taches violettes, çà et là, des touffes d'herbe roussie...

» La savane des Pétrifications est la neuvième merveille du monde. »

Tandis que le bateau dans lequel il s'était embarqué à Fort-de-France traversait la baie, M. Flavilien lisait studieusement son guide. L'universitaire n'était pas seulement le sensuel quinquagénaire que les charmes d'un ex-mannequin de la place Vendôme avaient réduit à l'esclavage ; c'était un homme intelligent, au cœur compatissant. Il ne voyait pas tous les noirs à travers leurs sorciers. Il tâchait de les comprendre et commençait à les aimer.

Dans la circonstance, il était ravi que sa tournée administrative dans le sud de l'île lui permit de connaître la « neuvième merveille du monde ».

Le bateau avait quitté la rade et s'engageait maintenant dans le canal de la Rivière-Salée.

Sur chaque rive, de maigres palétuviers réfléchissaient sur le noirâtre miroir de l'eau lourde leurs tristes silhouettes. Le passage de la vedette faisait s'envoler des oiseaux aquatiques qui, posés comme des factionnaires sur les racines noueuses des manguiers, avertissaient la troupe de leurs congénères. Ceux-ci s'élevèrent, sou-

dain, du marais, comme un nuage roux qui obscurcit un instant le ciel.

M. Flavinien abandonna le bateau à Rivière-Salée et gagna Sainte-Anne par la route. Celle-ci traversait des forêts enchevêtrées de lianes extraordinaires, ces « wawas » qui, d'arbre en arbre, finissent par emprisonner de leurs liens fleuris de blancs épis une forêt tout entière.

L'instituteur de Sainte-Anne était un noir pur sang, marié à une indigène qui lui avait donné quatre filles vigoureuses aux traits délicats, avec des lèvres beaucoup plus fines que celles des nègres africains, des nez moins écrasés, des yeux doux et rieurs.

Toute la famille parlait un français impeccable ; sauf la grand'mère, une matrone aux seins énormes, au regard malicieux, qui n'avait jamais abandonné sa langue originelle.

— Lorsque « Mam » Soune avait vingt ans, disait fièrement le maître d'école, c'était la plus belle fille de Saint-Pierre. Elle faisait chaque jour ses soixante kilomètres à pied — Basse-Pointe aller et retour — avec, sur la tête, un « tray » de cinquante kilos.

— Cinquante kilos ? fit M. Flavinien, stupéfié.

— Oui, monsieur le directeur. Les fardeaux des porteuses étaient si lourds qu'elles étaient incapables de les charger elles-mêmes.

— Mais il y avait de quoi se casser les reins !

— Cela arrivait, parfois. Qu'est-ce que vous voulez? Dans ce temps-là, on ne connaissait pas les autos, par ici. Il fallait bien transporter la pacotille.

— Il y avait des chevaux.

— Les chevaux? Ils auraient crevé à ce métier-là. On a essayé. Ils ne tenaient que deux ou trois ans.

— Mais, poursuivit le bon M. Flavinien, outré, les colons chez qui votre grand'mère allait porter sa marchandise n'auraient pas dû supporter...

La vieille négresse, qui comprenait le français si elle ne le parlait pas, répondit, en riant, par un proverbe que son fils traduisit ainsi: « Ceux qui mangent les œufs ne se demandent pas si la poule a eu mal au derrière. »

Après l'inspection de l'école, qui fut rapide, et une promenade un peu plus longue à travers la savane des Pétrifications, le directeur de l'enseignement primaire fut invité à la table de son subordonné. La noire maîtresse de maison avait bien fait les choses. Le repas plantureux achevé, l'instituteur alla chercher un phonographe et ses deux filles aînées — dix et douze ans — se mirent à danser la biguine.

Pour distraire leur hôte, elles s'étaient déguisées en bébé et M. Flavinien se divertissait beaucoup de ces petits membres noirs qui sortaient

de l'ample chemise blanche et des courts pantalons ajourés de dentelles.

La biguine n'est pas, en France du moins, une danse pour fillettes. Celles-ci ondulaient des hanches, secouaient leurs poitrines à peine formées et roulaient de la croupe avec une rare impudeur. La vieille négresse appréciait la danse en connaisseur, battant des mains, encourageant ses petites-filles de la voix et du geste.

« Ce sont des singes, pensait l'universitaire; elles répètent ce qu'elles ont vu et ne savent ce qu'elles font. »

Mais la mère, plus avertie, tendit le menton vers Mélise, la fille aînée :

— Bientôt, elle sera bonne à marier, dit-elle en accompagnant ce dernier mot d'un clin d'œil égrillard.

Dans ce pays, encore à demi primitif, où le climat, l'air qu'on respire sont de perpétuelles invites, l'amour n'est pas considéré comme un péché. C'est un fruit à cueillir comme les autres, plus savoureux que les autres, et le maître d'école lui-même, dûment breveté par la civilisation, voyait sans déplaisir ses filles s'exercer à leur futur rôle de séductrices.

Au fur et à mesure que se succédaient les disques, l'excitation croissait dans les deux corps enfantins. Les pommettes rouges, Mélise imprimait à son torse ce mouvement de flux et de reflux qui mime l'étreinte. Elle termina par une

succession de rapides saccades du ventre, de bas en haut.

Dans les vertèbres de M. Flavinien une chaleur montait qui gagnait son cerveau, embuait ses yeux, faisait battre ses tempes. Il se leva pour prendre congé.

Les enfants de son hôte, d'un geste spontané et touchant, vinrent tour à tour l'embrasser. L'universitaire eut quelque mérite à se retenir de serrer contre lui Mélisse, encore toute suante et pire que nue dans sa culotte de dentelle.

Calixte Flavinien reprit le bateau à Rivière-Pilote et, cette fois, il ne lut pas plus avant. Les quelques heures passées en compagnie de ces êtres simples et hospitaliers, dont les vices mêmes ont la candeur de l'instinct, refaisaient naître en lui l'homme de la jungle. Il dédaignait sa science et tout son passé de petit bourgeois studieux; il aurait voulu être un sauvage, trouvant sa nourriture par la pêche et la chasse, satisfaisant son appétit sexuel au gré des rencontres, sur des femelles pour qui l'amour n'est qu'une soif d'autres organes.

Le crépuscule commençait. Déjà, l'atmosphère était passée du bleu tendre à un jaune éclatant. En quelques minutes, la baie, ses rives, l'horizon même foncèrent comme une orange trop mûre.

Seule, la mer gardait encore son azur; mais, bientôt, elle s'assombrit à son tour; son indigo

tourna au violet; au-dessus de Fort-de-France, les pitons des montagnes parurent, un instant, illuminés par un incendie.

Ce spectacle, cette féerie furent très courts. Lorsque le bateau accosta, sur la ville, la mer, les forêts, les mornes, sur tout ce qui l'entourait, la nuit, déjà, avait jeté son lourd manteau de velours noir.

*
**

Gérard Chantenay était assis à la terrasse d'un café de la Savane, en compagnie de M. Rousselot, lorsque celui-ci lui dit tout à coup :

— Voilà votre belle amie du bateau qui vient par ici.

Le jeune homme allait se précipiter à l'intérieur — Rousselot penserait ce qu'il voudrait — déjà il se soulevait sur sa chaise, mais le commissionnaire prévint son geste :

— Trop tard! Elle vous a vu. Elle est accompagnée de son mari, d'ailleurs.

Le directeur de l'enseignement primaire et Thérèse, très sportivement vêtue, arrivaient à leur table.

— Comment, fit M. Flavinien, vous êtes encore à Fort-de-France? Lâcheur! Nous vous croyions voguant sur l'Océan.

— M. Chantenay a été certainement très occupé, mon ami, dit la jeune femme avec une ironie seulement perceptible pour l'intéressé. La meilleure preuve, c'est qu'il a dû retarder son départ. N'aviez-vous pas retenu une cabine pour le retour sur le bateau qui est parti la semaine dernière?

— En effet, répliqua Gérard, gêné ; mais un emploi du temps, dans les affaires, n'est pas aussi réglé que dans une école et...

Mme Flavinien n'attendit pas les excuses qui allaient suivre :

— Bien sûr, acquiesça-t-elle, plus railleusement, cette fois. Ah ! c'est que le sucre, le rhum...

— A propos de rhum, monsieur Chantenay, fit son mari, on m'a conté l'aventure d'un fabricant de tafia qui illustre de singulière façon le rapport que je vous ai lu l'autre jour. Vous savez, Moreau de Saint-Méry ? Philtre d'amour, philtre de mort, tout y est.

— Mon mari est toujours plongé dans son étude de la magie, dit Mme Flavinien. Il va connaître l'avenir, sinon le passé ; ajouta-t-elle en lançant à Gérard un regard ambigu.

Le fonctionnaire n'avait rien remarqué ; déjà, il commençait son histoire :

— Le fabricant en question, un vieillard de soixante-cinq ans, avait épousé une jeune et fort jolie personne...

Mme Flavinien toussa légèrement ; comme

gaffeur elle n'avait jamais rencontré mieux que son mari.

— ...veuve, continuait paisiblement celui-ci, et, de surcroît, mère d'une fillette d'une douzaine d'années. Trois ans après, la bambine était devenue une ravissante jeune fille et l'amour du fabricant de rhum changea d'objet. Ce n'était plus sa femme qu'il désirait, c'était sa belle-fille. Vous saisissez le drame?

— Mais, mon ami, observa Mme Flavinien, il n'a rien de particulièrement curieux, ni même de spécialement colonial, ton drame. Cette aventure arrive n'importe où. N'y a-t-il pas, monsieur Chantenay, un roman sur ce sujet?

— Oui, madame, ainsi qu'une pièce : *L'Autre Danger*.

— Attendez! s'écria M. Flavinien. C'est la suite qui va devenir martiniquaise et fantastique. Donc, j'en étais resté au moment où la demeure du fabricant de rhum était le théâtre de scènes quotidiennes autant qu'orageuses. Chaque jour, le bonhomme se montrait plus amoureux, plus pressant...

— A son âge! s'exclama le jeune Chantenay.

— Un vieux tison prend plus vite feu que le bois vert, lança M. Rousselot. C'est un proverbe du pays.

Mme Flavinien rougit légèrement et jeta un coup d'œil vers son mari; mais celui-ci ne prit

pas le moins du monde l'observation à son compte.

— La jeune fille, poursuivit-il, repoussait avec indignation les avances de son beau-père; mais rien ne rebutait celui-ci qui la poursuivait dans toute la villa, joignant le geste à la parole; ce qui intéressait vivement les domestiques. C'est par eux, bien entendu, que toute la ville fut bientôt au courant. Vous avez dû connaître cette histoire? demanda M. Flavinien au commissionnaire.

— Je me souviens, dit M. Rousselot, mais le mariage de ce fabricant remonte à plusieurs lustres...

— Peu importe la date, répliqua le fonctionnaire, l'essentiel est que le drame existe et vous le confirmez.

— Et l'épouse et mère, demanda Thérèse, qu'est-ce qu'elle faisait pendant ce temps-là?

— On m'a assuré, répondit M. Flavinien, que, lassée par ces perpétuels conflits et inquiète de ce qui était devenu pour son mari une dangereuse obsession, cette femme indulgente aurait conseillé à sa fille de ne pas se montrer aussi cruelle envers son beau-père.

Le fonctionnaire s'arrêta un instant, s'épongea le front :

— Continue, Calixte, dit Thérèse, dont les yeux brillaient : tu commences à devenir intéressant.

— J'ai une de ces soifs ! fit M. Flavinien. Quatre punchs, commanda-t-il à la négresse qui faisait office de barman. Vous en reprendrez bien un autre, messieurs ?

— N'abusez pas du punch, dit le commissionnaire. On s'aperçoit trop tard des dégâts.

Mme Flavinien trépignait d'impatience.

— Alors, Calixte, la petite ? Oui ? Non ?

— Oui, répondit le directeur. Et de son plein chef, le lendemain même du jour où le fabricant de rhum était allé rendre visite à un sorcier qui habitait le faubourg de la Folie.

— Bah ! fit Mme Flavinien. Tu vois partout la main des sorciers. Il y a de vicieuses petites filles que tentent les caresses des vieillards.

— Oui, ricana son mari. Et la mère qui meurt, subitement, quelques semaines plus tard, juste pour laisser le fabricant épouser sa fille ? Et le vieux mari qui succombe, à son tour, pour que la jeune veuve aille vivre avec le sorcier ? Car, cette fois, le quimboiseur s'était servi.

M. Flavinien prit encore à témoin le commissionnaire en marchandises.

— Le fabricant en question est décédé à la suite d'une attaque d'apoplexie, déclara monsieur Rousselot ; ce sont des choses qui arrivent quelquefois, aux hommes de mon âge, lorsqu'ils sont trop amoureux. La mort de sa femme est restée, en effet, assez mystérieuse. Toutefois, elle n'a pas donné lieu à une enquête judiciaire.

— Et la veuve de dix-huit printemps, ravissante et fortunée, fort courue, vous le devinez, guignée par les célibataires de Fort-de-France, n'a-t-elle pas rebuté tous les partis : jeunes officiers, riches planteurs, etc., pour aller s'acquiescer avec le vieux sorcier, qui était d'une laideur et d'une saleté repoussantes?

— On l'a dit, répliqua le commissionnaire.

— Et, continua M. Flavinien, enflammé par son sujet, ledit sorcier n'appartenait-il pas au Vaudou?

M. Chantenay remarqua qu'en entendant ce mot, son agent avait inspecté les environs comme l'avait fait Hortense dans le village.

— Parlez plus bas, monsieur, dit Rousselot au fonctionnaire. Les gens d'ici sont assez indiscrets; mieux vaut ne pas donner pâture à leur médisance.

M. Flavinien se leva; le punch et la discussion le congestionnaient.

— Quand venez-vous à la maison? demanda-t-il à Gérard. Nous sommes en train d'installer un petit bar. Voulez-vous samedi, à l'apéritif, pour l'inauguration?

— Et moi, monsieur Chantenay, ajouta l'épouse de l'universitaire, je vous raconterai quelque chose qui vous intéressera, peut-être, davantage que le bar de mon mari.

— Voilà un ménage qui paraît tenir à vous compter au nombre de ses familiers, observa

M. Rousselot, lorsque les Flaviniens les eurent quittés, après avoir arraché son acquiescement au jeune Nantais.

Gérard ne répondit pas. Il se demandait ce que Thérèse avait bien pu apprendre. Sans doute ses assiduités auprès de Mlle de Myennes. Pourtant, dans les yeux courroucés de la jeune femme, il avait cru voir autre chose que la rancune d'une maîtresse délaissée : comme un secret avertissement.

*
**

— Une partie avant la soupe, Gérard ? réclama Mme Esquibel. Vous avez assez flirté cet après-midi.

M. Chantenay avait déjeuné à la villa, passé toute la journée en tête à tête avec Hortense, qui venait de prier sa sœur de le garder à dîner.

Celle-ci, volontiers complice, avait accepté ; mais elle voulait profiter de la présence du jeune homme pour faire un tennis. Néron était toujours occupé et Hortense détestait ce jeu. Sans attendre la réponse de Gérard, elle l'avait pris par le bras et l'entraînait vers le court.

Le jeune homme comparait les deux sœurs ; c'étaient les mêmes traits, plus accusés, certes, chez l'aînée ; le même regard, mais combien plus tendre chez Hortense.

Les yeux de Valentine avaient un éclat voluptueux, presque lascif, qui le troublait. Mme Esquibel l'avait remarqué. Par jeu ou par caprice, elle multiplia, ce soir-là, ses œillades. Un instant, ils se trouvèrent tous les deux au filet. La balle retomba du côté de Valentine qui se courba vers le sol.

La gorge de la jeune femme se montra presque entière par l'échancrure du corsage. Valentine mit un certain temps à ramasser la balle. Lorsqu'elle se releva, elle aperçut le regard du jeune homme encore rivé sur sa chair nue.

En rentrant à la maison, ils trouvèrent Néron Esquibel, en smoking.

— Ne vous émotionnez pas, dit le planteur à M. Chantenay, nous n'avons pas un repas de grand gala et vous êtes tout à fait, avec votre pantalon blanc et vos souliers de toile, dans le costume qui convient. Mais il y a séance et vote ce soir à mon club.

— Et tu vas être élu président, ajouta madame Esquibel.

— Vice-président seulement, et encore, ce n'est pas sûr. Il faudra donc, et je m'en excuse, que je vous quitte après le dîner.

— Tiens ! C'est samedi, reprit la pétulante jeune femme. Il y a bal à Saint-Joseph. Vous n'avez jamais vu ça, Gérard, un bal dans nos campagnes, la danse du Congo ?

— Jamais, madame, hélas !

— C'est à voir, n'est-ce pas, Néron?

— C'est intéressant.

Mme Esquibel, très excitée, poursuivait :

— Nous pourrions partir avec toi, et, après t'avoir déposé au club, la voiture nous emmènerait au village. Vous voulez bien, Gérard?

— Mais je serai ravi.

Pendant le dîner, M. Chantenay remarqua la mine contrite de sa fiancée; il pensait que le divertissement populaire projeté ne la tentait guère. Il ne comprit la raison de cette maussaderie qu'au moment de se mettre en route.

— Mademoiselle Hortense ne nous accompagne pas ? demanda-t-il, surpris.

— Ah ! non, répondit Mme Esquibel en riant. Ce n'est pas un spectacle pour une jeune fille. Dites-vous au revoir, mes enfants, et à demain.

Ils avaient abandonné le planteur devant la porte de son cercle à Fort-de-France et la voiture, maintenant, après être ressortie de la ville, grimpait dans la montagne.

Au-dessus d'eux, les feuilles des palmiers s'étendaient, rigides et faiblement luisantes, comme de fines lames métalliques. Pas un souffle de vent; pas de clair de lune; aucune autre clarté que celle qui tombait d'immenses étoiles.

De temps en temps, cependant, sur le bord de la route, un lumignon éclairait le tronc d'un arbre, un nid sombre de feuillage. C'étaient les

lampes des sanctuaires que la piété des noirs élèvent, ainsi, à leurs dieux, et qu'ils saluent dévotement, dès que leurs pas pénètrent dans le cercle rouge dessiné sur le sol par le quinquet.

A une roide petite côte qui suivait un virage en épingle à cheveux, le moteur cala. Durant le court arrêt de la voiture, on entendit la respiration, le frémissement, les milliers de voix de la nuit tropicale. C'est pendant le jour que la nature, sous ces climats, est silencieuse. Dès le soleil couché, la forêt se réveille, les insectes bruissent, les oiseaux de proie font entendre leurs cris longs et doux.

M. Chantenay écoutait l'immense crissement de myriades de grillons que ponctuait, parfois, le rauque aboiement d'un crapaud.

— C'est son cri d'amour, assura la jeune femme en riant; cela ne vous inspire pas? Zut! mon soulier me fait mal.

La sportive Mme Esquibel ne portait pas de bas. Devant lui, Gérard vit resplendir le pied nu dans l'air nocturne. Pour se délasser, la jeune femme faisait jouer ses orteils qui s'abaissaient et se relevaient, avec les taches rougeâtres du vernis sur les ongles.

Gérard, gêné, ramena la conversation sur les crapauds.

— Je ne puis croire que ces immondes animaux soient capables d'aimer.

— Ils désirent bien leurs femelles?

— Le désir et l'amour..., murmura le jeune homme.

— C'est la même chose, riposta vivement la créole. Vous êtes sentimental, Gérard.

Elle eut, de nouveau, un petit rire persifleur qui vexa M. Chantenay.

— Ça dépend avec qui, répliqua-t-il, non sans insolence.

Valentine ne se fâcha point :

— A la bonne heure ! Je pensais : un aussi beau garçon doit avoir eu, déjà, bien des bonnes fortunes.

— Vous vous moquez, dit-il, de plus en plus mortifié.

— Mais non, répondit-elle, sérieuse, maintenant. Si je vous disais, poursuivit-elle à voix basse, que j'envie le sort d'Hortense. Nous étions pauvres ; je suis riche ; mais elle se mariera selon son cœur...

Ils arrivaient au village ; sans doute était-il aussi misérable que celui qu'il avait visité avec Hortense ; mais la nuit le poétisait. Quant aux habitants, les mêmes que ceux qui, l'autre après-midi, les regardaient passer, mornes, sous leurs haillons, ils semblaient, au bal, transfigurés. L'aigre musique de la clarinette, les roulements saccadés des tambours agissaient sur ces corps harassés comme un doping.

— Voilà la danse du Congo, dit la jeune femme.

Une négresse maigre, aux yeux de braise, une calebasse à chaque main, tournait autour de son cavalier, s'approchant et se reculant, ondulante des hanches, lovée, parfois, au corps de l'homme comme un serpent.

Toute l'assistance hurlait en chœur, au rythme des tambours, en patois martiniquais, une chanson que le Français ne comprenait pas, mais qu'il devinait obscène, aux rires égrillards qui l'accompagnaient. Ce « numéro » terminé, le public envahit la piste. Gérard remarqua que les danseuses se renversaient en arrière, la tête presque à la hauteur des reins.

— Elles sont souples, fit-il; on dirait qu'elles ont le corps cassé.

— Justement, répondit Mme Esquibel, cela s'appelle le « cassé-corps ».

Le danseur, penché sur sa partenaire et lui maintenant la croupe de ses mains crispées, se pressait contre elle de plus en plus. Soudain, les lumignons s'éteignirent. Les tambours s'étaient tus; on n'entendait plus que la plainte lancinante de la clarinette dont les sons allaient en s'amenuisant, le sourd moutonnement des pieds sur la terre battue, le bruit soyeux des jupes et les souffles des bouches haletantes. Gérard sentit sa compagne se rapprocher de lui. Il avait, sous son visage, de fins cheveux noirs, dont le parfum était celui d'Hortense, mais la gorge lourde qui frôlait son torse ne ressemblait pas

à la mince et dure poitrine de sa fiancée. Cependant, cette caresse ne lui était pas désagréable.

La lumière revint, brutalement, éclairant des visages extasiés aux lèvres encore jointes. Malgré les senteurs des bois environnants, l'air était chargé de relents de rhum, de sueurs grasses, de vieux habits mouillés.

— Ça sent le nègre, fit la jeune femme. Venez.

Ils sortirent du village, suivirent quelque temps une petite route forestière; ici, où ne pénétrait pas la lueur des étoiles, la nuit était totale. Pourtant, dans une clairière, comme une ronde de mouches phosphorescentes tournoyait au-dessus de leurs têtes, Gérard observa le visage de sa compagne et lui trouva tout à coup l'expression lubrique de la fille aux calebasses.

Valentine se pencha vers lui.

— Vous ne me méprisez pas, demanda-t-elle, d'avoir épousé un noir?

— Mais non, répondit-il, sincère; je n'ai aucun préjugé.

— Ah! merci. Vous me faites du bien. Il faut que je vous embrasse pour cette bonne parole.

L'audacieuse créole lui avait pris la tête à deux mains; elle amena le visage du jeune homme à la hauteur du sien et lui écrasa la bouche contre la sienne.

Au même instant, ils entendirent des pas. Valentine l'entraîna dans un fourré. Deux couples passèrent qui avaient, eux aussi, déserté le bal.

Ils n'allèrent pas loin; les rires énervés des négresses, leurs roucoulements voluptueux, arrivaient jusqu'à eux.

Le spectacle auquel il venait d'assister, le baiser de la créole, l'ambiance complice de cette luxure, tout conspirait pour entraîner le jeune Français dans sa trahison.

Au cours de cette étreinte furieuse et brève, tandis que sa main fouillait dans le corsage de la jeune femme, il sentit un petit morceau de drap que ses doigts crispés arrachèrent.



Le besoin que l'on a de se retourner vers le passé au moment où l'on arrive à un tournant décisif de son existence avait décidé Mlle de Myennes à revenir à Grande-Anse.

La jeune fille avait quitté la villa de son beau-frère avant le réveil de Mme Esquibel, rentrée fort tard du bal de Saint-Joseph. Indépendamment de son désir de recueillement, Hortense n'était pas fâchée de témoigner ainsi à sa sœur son mécontentement de la soirée de la veille, gâchée par sa faute. Plus encore, son absence qui — elle l'espérait du moins — désolerait Gérard, punirait celui-ci de l'avoir abandonnée pour aller voir danser des nègres.

Le chauffeur de Néron, qui allait précisément à Grande-Anse, chercher des outils, l'avait emmenée de bon matin. Lorsque Hortense arriva dans sa ville natale, le soleil dorait encore davantage la petite église et l'hôpital qu'un jovial architecte avait fait peindre en jaune vif. Les autres maisons restaient sombres. Construites sur des soubassements de pierres venues des volcans, leurs murs sont en lave; les rues elles-mêmes ont la couleur de la cendre. Mais la jeune fille aimait cette petite ville grise et la joie était dans son cœur; elle aimait.

Quelle est subtile et rapide l'éclosion de l'amour dans un cœur neuf! Celui qui attachait maintenant étroitement Mlle de Myennes à Gérard Chantenay, n'aurait pas, cependant, mérité le nom de coup de foudre. Cette passion subite et irrésistible, où les sens ont souvent la plus large part, ne frappe guère que des êtres qui ont déjà aimé. La première fois qu'elle avait vu le jeune Nantais, à la villa d'Absalon, où Néron avait convié Gérard à venir jouer au tennis avec sa femme, Hortense avait simplement remarqué qu'il était distingué; plus réservé et cependant plus courtois que les Antillais qu'elle avait jusqu'alors fréquentés et — la plus pure des jeunes filles fait toujours cette constatation avec plaisir — qu'elle semblait beaucoup l'intéresser.

Ravie d'avoir trouvé un partenaire pour son sport favori, Valentine demanda à M. Chante

nay de revenir le lendemain. Au cours de cette seconde journée où, pourtant, Gérard fut le plus souvent sur le court avec sa sœur, la jeune fille fut bien obligée de remarquer qu'il n'avait d'yeux que pour elle.

Ce ne fut pas sa vanité qui en était flattée, mais son cœur. Toute son attention, à elle aussi, allait à cet inconnu. Dans sa naïveté, elle s'accusait de paraître ainsi provoquer la curiosité de M. Chantenay. Lorsque celui-ci prit congé, en baisant cérémonieusement la main de sa sœur, elle se demanda avec confusion si elle allait, à son tour, sentir les lèvres de Gérard sur sa peau — elle ignorait que les jeunes filles sont exclues de ce rite du protocole mondain — mais le simple contact des doigts du vigoureux joueur de tennis la troubla intensément.

Assise à la fenêtre de sa chambre, d'où elle apercevait la mer, frangée d'écume, derrière l'immense plage de sable couleur de suie, Hortense se remémorait ainsi toutes les phases, si courtes, et, déjà, si chargées de tendres souvenirs, de leur amour.

Délicieuses journées, dont sa mémoire n'avait gardé que les moments vécus auprès de Gérard. Il y avait eu celle qu'ils avaient passée à la fabrique, où le jeune homme s'était ému de la dure besogne des noirs; celle de la promenade, ici même, à Grande-Anse; celle, enfin, où ils avaient rencontré la pauvre zombie et où Gé-

rard l'avait portée sur ses bras puissants. Car il était fort autant que compatissant, autant qu'il était beau.

Comment n'avait-elle pas été frappée, le premier jour, par sa beauté? Gérard lui avait dit que, depuis leur rencontre, il restait comme fasciné par son visage. Mais lui était encore plus beau avec ses yeux pâles, son teint clair et des cheveux d'un blond cendré qui encadraient sa figure si douce!

— Il est ravissant, avait déclaré Valentine, devant Néron. Et celui-ci, peu enclin, généralement, à trouver des qualités aux Européens, avait acquiescé.

Hortense était sûre que ce n'était pas seulement ce doux visage et ce corps d'athlète qui l'avaient séduite : Gérard était très intelligent, très cultivé, très sensible. Souvent, il lui récitait des vers qui décrivaient justement le pays où elle était née, ces tropiques qui attiraient son fiancé, qu'il aimait avant qu'il ne les connût, qu'il ne la connût elle-même.

Oui, un lien mystérieux les unissait, déjà, avant qu'ils se fussent rencontrés.

Mlle de Myennes était fière, aussi, que ce jeune homme, qui devait avoir fréquenté dans son pays — à Paris, où il avait été étudiant et où les femmes sont, paraît-il, si élégantes et si jolies — bien d'autres jeunes filles, l'eût aimée subitement, profondément, au point de la vouloir pour

épouse. Car les hommes, elle le savait, aiment souvent, sans penser pour cela à se marier...

Hortense, elle, ne séparait pas l'amour du mariage. Mal informée des raisons qui avaient décidé Valentine à devenir la femme de Néron, elle ne pardonnait pas à sa sœur de s'être donnée à un noir. Elle aurait préféré la misère.

Aux Antilles, on se marie de bonne heure. A dix-huit ans, elle se jugeait vieille fille et craignait de le rester toute sa vie. Les jeunes Antillais épousent rarement sans dot. Sa pauvreté faisait qu'ils la dédaignaient ; d'ailleurs, parmi ceux qu'elle avait approchés, aucun ne lui aurait plu. Les frères de ses camarades de pension, qui s'étaient permis avec elle quelques privautés, avaient été sévèrement rabroués. Ce n'était pas que pudeur outragée, le contact de leurs mains lui répugnait ; même leurs regards semblaient la salir. Elles les jugeait grossiers, légers, vaniteux, sans cœur et sans âme.

Avec Gérard, il en était tout autrement. Chacun de ses regards devenait une source d'émois délicieux. Depuis la venue du jeune Français, elle dormait mal. Dès qu'elle se mettait au lit, et commençait à rêver aux événements de la journée — à ceux où Gérard était mêlé — elle se sentait envahie par une fièvre légère qui s'aggravait chaque jour, dans l'attente du lendemain. Elle aurait voulu que déjà l'aube éclairât sa croisée, qu'il fût là...

Les caresses qu'ils avaient échangées, Hortense se les rappelait avec une honte voluptueuse ; les mains qui s'attardent l'une à l'autre ; les épaules qui se frôlent en marchant et finissent par ne plus se séparer ; et, surtout, le baiser, l'unique baiser sur la bouche, qui les avait unis lorsque Gérard lui avait demandé d'être sa femme.

Mlle de Myennes avait vu, souvent, des couples d'amoureux s'embrasser ainsi. Ils avaient l'air d'y prendre grand plaisir ; mais elle pensait que c'était seulement parce qu'ils s'aimaient. Elle ne se doutait pas que la sensation d'autres lèvres sur les siennes pût l'éblouir à ce point. Ce fut un éblouissement, une chaleur subite dans tout son être, une langueur qui lui ôtait toute force.

Elle restait là, pâmée, entre les bras de Gérard, qui prolongeait la caresse, étonné et ravi du peu de résistance qu'il rencontrait.

Enfin, le jeune homme s'était écarté ; ses yeux pâles étaient plus troubles encore ; Hortense, elle, avait la tête en feu ; elle devait être aussi rouge que les fleurs du flamboyant sous lequel ils passaient à cet instant.

A l'évocation de ce baiser, Hortense rougissait encore. Semblables délices étaient-elles permises à une jeune fille ? Il est vrai que leurs fiançailles ne sauraient tarder. Gérard devait avoir écrit à son père ; la réponse arriverait avant un mois.

Des fiançailles, Mlle de Myennes passait aux noces. Où se feraient-elles? Généralement, c'est à la paroisse de la mariée. Mais les parents de Gérard ne pourraient peut-être pas venir. Hortense n'avait que sa sœur comme famille. Ce serait amusant que Valentine réalisât son vœu de venir en France, justement pour lui servir de chaperon. Et quel merveilleux voyage, où chaque tour d'hélice rapprocherait les fiancés de l'apogée de leur bonheur!

— « Mamzé » Hortense !

Une voix très jeune et très douce montait du jardin. C'était celle de Souloune. La fille aînée de Zéline appelait sa grande amie. Hortense descendit.

Souloune l'attendait, des fleurs dans les mains qu'elle lui tendit en souriant. Qu'elle était mignonne, cette gamine! Jamais la jeune fille ne l'avait trouvée aussi jolie que ce matin-là. Jamais, non plus, Hortense n'avait remarqué qu'elle lui ressemblât à ce point. C'est à peine si les joues de la fillette étaient plus foncées que les siennes. Souloune et elle avaient les mêmes yeux tendres et rêveurs; ces yeux qui, disait Gérard, paraissaient regarder au delà de la vie...

Hortense embrassa la petite, la retint entre ses bras, et celle-ci, palpitante, lui dit à l'oreille:

— C'est vrai, que tu vas nous quitter?

— Te quitter, Souloune? mais pourquoi?
La petite s'écarta, la regarda bien en face :

— Pour te marier.

Les yeux tendres de l'enfant brillaient d'un éclat presque sensuel.

— Tu es folle, répondit la jeune fille en rougissant. Tu m'as fait un joli bouquet, ajouta-t-elle, en respirant les fleurs:

— Tu vas les mettre devant la Sainte-Vierge?
demanda Souloune.

Hortense songeait à en faire présent à son fiancé.

— Oui, fit-elle en hésitant.

— Alors, je t'en donnerai d'autres. Celles pour la Sainte-Vierge il ne faut pas jouir de leur parfum. C'est comme si on la volait.

Souloune avait retrouvé son pur visage d'enfant. Hortense l'embrassa à nouveau, l'entraîna et toutes deux se mirent à courir à travers les allées.

Le soir, tandis que la voiture la ramenait à Absalon, Hortense, d'abord toute à sa joie de revoir Gérard — sûrement il l'aurait attendue — songea à la question de Souloune. On connaissait donc, à Grande-Anse, le secret qui était, maintenant, son unique espoir? Et, soudain, un autre secret revint à sa mémoire. On le lui avait bien caché, celui-là; mais un jour, comme Zéline se querellait avec une servante, elle avait entendu :

— Tu commandes ici parce que tu as eu un enfant du maître, avait dit l'autre négresse.

Hortense se rappela le malicieux regard de Souloune lorsque celle-ci avait parlé de mariage. A cet instant, c'est à Valentine que la petite ressemblait. La mulâtresse était bien leur sœur; elle en était sûre, maintenant.

Un sentiment de honte l'envahit. Elle n'osait accuser son père; mais un instinct obscur lui faisait redouter, pour son propre avenir, que cette pénible histoire de famille fût révélée à Gérard. Elle ne le ramènerait pas à Grande-Anse.

La voiture stoppait devant la villa. M. Chantenay n'était pas là. On ne l'avait pas vu de la journée.

— Il m'a dit, hier soir, en me quittant, expliqua Valentine, qu'il aurait beaucoup de travail aujourd'hui.

Mais Fort-de-France n'était qu'à un quart d'heure d'auto d'Absalon. C'était la première fois, depuis trois semaines, qu'Hortense restait une journée sans voir son fiancé. Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille. Sa sœur essaya de la consoler.

— Il viendra demain, j'en suis sûre. Je te le promets.

Mme Esquibel avait parlé avec une assurance qui aurait frappé tout autre que l'innocente jeune fille. Mieux avertie de l'inconstance des hommes, dès ce soir-là, elle eût deviné. Mais,

meurtrie pour la première fois dans son amour, Hortense était tout à sa peine. Elle ne cherchait même pas la cause de l'absence de son fiancé ; pourtant, s'ajoutait à sa déception le pressentiment qui l'avait troublée à Grande-Anse.

— Valentine, murmura-t-elle, il ne faut pas que Gérard voie Souloune.

Mlle de Myennes ne se doutait pas qu'elle venait de réveiller le plus pénible des souvenirs de sa sœur aînée. Si celle-ci avait accepté de devenir la femme de Néron, on verra par la suite comment sa parenté avec la petite mulâtresse fut pour une large part dans sa décision.

Sur le moment, ce douloureux rappel amoindrit encore les remords que Mme Esquibel avait devant le chagrin d'Hortense. Mais la voluptueuse jeune femme était de celles pour qui un remords est préférable à un regret. Et, de regret, elle n'en avait aucun.

Lorsqu'elle avait promis à sa cadette de lui ramener Gérard, c'est à elle-même qu'elle pensait. Elle était persuadée que c'était elle, désormais, que désirait le jeune homme. Il n'avait pas osé se retrouver en face d'Hortense, en sortant, pour ainsi dire, de ses bras ; mais qu'il revînt, et très vite, à la villa d'Absalon, elle en était aussi convaincue que de son propre amour.

Car elle, maintenant, aimait Gérard. Elle

n'avait été portée vers lui que par ses sens, mais de cette étreinte rapide était née la tendresse. C'est une chose qui arrive fréquemment et plus encore chez les femmes que chez les hommes. Valentine n'y avait pas échappé. Il lui semblait qu'après avoir subi l'amour du nègre, celui qu'elle avait pour le jeune Français était une régénération.

Mais lui, Gérard, l'aimait-il? Qu'il la désirât passionnément, qu'il eût hâte de connaître à nouveau ses caresses, l'ardente jeune femme n'en doutait pas. Elle l'avait senti vibrer à l'unisson d'elle-même. Mais le fiancé d'Hortense partageait-il, désormais, son sentiment subit et profond?

Mme Esquibel se regarda dans la grande psyché qui ornait sa chambre. Avant de revêtir son vêtement de nuit, elle observa son corps tout entier. Il luisait dans la pénombre, puissant et rosi par l'abat-jour de la lampe. Valentine redressa orgueilleusement la tête. Gérard ignorait encore ses charmes. Ils avaient de quoi retenir les hommes.

La pensée de l'étreinte future chassait son dernier repentir; elle s'endormit d'un sommeil traversé de songes voluptueux.

A la même heure, éveillé sur sa couche, Gérard Chantenay s'abandonnait à des rêveries du même ordre, mais dont l'objet était tout autre.

Par un réflexe qui n'étonnera que ceux que n'ont jamais tourmentés les caprices des sens, sa possession de Valentine n'avait fait qu'augmenter son amour pour Hortense.

Jusque-là, celui-ci restait presque chaste. La jeune fille irradiait une atmosphère de pureté. Jamais Gérard n'avait imaginé ce que seraient, plus tard, les caresses d'Hortense. Celles de Valentine les lui faisaient maintenant pressentir. Elles les précisaient avec une acuité que la ressemblance physique des deux sœurs rendait particulièrement tangible.

Le jeune homme se complaisait dans cette évocation. Il imaginait Hortense devenue savante dans l'étreinte, comme Valentine, et, comme elle, déchaînée par la passion. Il ne pensait plus à la femme adultère que pour mieux se souvenir de la vierge innocente.

D'un caprice, la possession avait précipité Valentine à l'amour, elle accroissait celui de Gérard pour Hortense de la force impérieuse du désir.

*
**

Mme Esquibel n'avait pas fait à sa sœur une imprudente promesse; le lendemain Gérard déjeunait à la villa d'Absalon.

Elle l'avait convié, le matin même, par téléphone, ainsi que M. Rousselot.

Pour rendre plus naturelle cette invitation impromptue aux yeux de son mari, l'astucieuse jeune femme avait convaincu celui-ci de l'intérêt qu'il y aurait à gagner la sympathie de l'agent de la maison Chantenay.

Le repas était terminé. Les convives prenaient le café sous la tonnelle. Douillettement assis dans un large fauteuil d'osier, Jérôme Rousselot faisait, pour le jeune Français, le récit de la catastrophe de Saint-Pierre.

— Ce jour-là...

— Le 8 mai 1902, précisa Néron Esquibel. C'est l'année de ma naissance.

— Moi, j'avais vingt ans, dit le commissionnaire. J'étais comptable chez un négociant de Fort-de-France. Le patron avait une maison de campagne au sommet d'un morne qui domine Saint-Pierre. Nous étions à cette villa pour en déménager les meubles et objets de valeur ; car, depuis plusieurs jours, le volcan menaçait.

» Ce matin-là, vers huit heures, tandis que j'étais en train de dévisser les montants d'un lit, j'entendis une détonation. Je me précipitai dehors. A la porte, une seconde détonation retentit, plus violente encore et qui me cloua sur le sol.

» La villa dominait toute la contrée. Je voyais la montagne Pelée comme si j'y étais. De l'Etang

sec, j'aperçus, tout à coup, surgir un flot de fumée très noire, très dense, qui coulait, comme une rivière, en direction de Saint-Pierre.

» Chose bizarre, cette fumée, en se déroulant, faisait un bruit abasourdissant.

» Je sortis de la maison, j'allai jusqu'au bord de la terrasse. C'était une espèce de vertige qui m'attirait malgré moi. Je voulais voir.

— L'appel du danger, dit Néron; le déclin qui va se jouer à pile ou face. Vous n'êtes pas joueur, monsieur Chantenay?

— Pas très. Oh ! J'ai risqué quelques louis, parfois, à la Baule...

M. Esquibel eut un sourire :

— C'est ce que j'appelle ne pas être joueur. Moi, je le suis.

— Il a tous les vices, lança Valentine.

Le nègre se redressa. Il avait fait honneur au repas, à ses vins surtout. Légèrement gris, il resplendissait d'orgueil satisfait.

— Et pourquoi pas ? avoua-t-il avec impudence. C'est ce qui donne du goût à l'existence. Je n'ai pas toujours été riche, monsieur Chantenay. J'ai souvent risqué tout mon avoir sur un coup de baccara. Vous ne pouvez pas savoir la volupté qu'il y a à jeter son dernier louis sur le tapis. Ça chauffe le sang, on vit double. Pourtant, là, on ne risque que son argent ; M. Rouselot risquait, peut-être, son existence. J'aurais fait comme lui.

— C'est que vous êtes courageux, Néron, fit Mlle de Myennes.

— Je le crois, riposta Esquibel, qui n'avait pas senti la légère pointe d'ironie de la jeune fille...

— Je disais donc, poursuivit le commissionnaire, qui tenait à son récit, que cette trombe de fumée faisait un bruit de torrent furieux. On devinait qu'elle arrachait, qu'elle anéantissait tout ce qui se trouvait sur sa route.

» Pendant qu'elle roulait sur le sol, une seconde colonne de fumée, légère celle-là, sortait du cratère et montait vers le ciel. Cela fit bientôt un amoncellement de nuages pourpres et noirs. Ma patronne se signait sans relâche. Elle disait que le Seigneur voulait nous punir de nos péchés en faisant sortir l'enfer du fond de la terre. C'est vrai que le spectacle était infernal.

— Grand Dieu! fit Hortense, frissonnante.

— N'écoute pas ça, lui dit sa sœur. Tu as déjà entendu dix fois cette histoire et elle te met toujours dans un état!... Ma petite sœur est très impressionnable, ajouta Mme Esquibel en riant, lorsque la jeune fille, obéissante, se fut éloignée.

Néron ne cessait de se verser des verres de cognac.

— C'est curieux, dit-il, avec dans le regard une lueur sadique, l'effet de la peur sur les femmes. Il y en a que cela abat, d'autres, au contraire, que ça excite. Un de mes amis, qui avait vingt ans, lui aussi, à l'époque, et était comme

vous, mon cher Rousselot, employé de commerce à Fort-de-France, m'a raconté l'aventure qui lui advint au cours de la panique. La femme de son patron, une créole mariée à un Européen, méprisait totalement les nègres. Elle prenait sa douche, parfois, devant mon ami — vous ai-je dit que celui-ci était nègre? — tant elle le considérait comme sans importance. Pas plus, en somme, que son chien. Mais le chien en question n'avait pas les mêmes sentiments. Vous devinez le supplice de Tantale que lui faisait subir le spectacle de tant de charmes. Car elle était jolie, la mâtine !

» Mon ami passait, l'un de ces soirs de terreur, sur la Savane, lorsqu'il rencontra, parmi les fuyards, sa patronne qui courait, affolée. Elle lui prit le bras.

» — Emmenez-moi ! dit-elle.

» — Où donc ?

» — Où vous voudrez. Mon mari est parti avec les sauveteurs. Je ne veux pas rester seule.

» On entendait au loin de sourds grondements. Il la conduisit dans un café prendre un cordial. Elle ne voulait pas le quitter. Il la ramena dans sa chambre. Et, là, cette vertueuse personne prit elle-même l'initiative des opérations. La peur avait exacerbé ses sens.

— Oui, dit Mme Esquibel, dont l'œil brillait ; il doit y avoir une jouissance dans le danger.

— Comme quoi, ajouta Néron, les noirs ont

parfois plus de courage que les blancs. La nuit, d'ailleurs, poursuivit-il en riant, tous les chats sont gris. Les dames ne savent plus si celui qui les embrasse est blanc ou noir.

— Ça se sent, riposta Valentine avec insolence.

De plus en plus ivre, M. Esquibel éclata d'un rire épais.

— Bah! fit-il. C'est une odeur qui peut ne pas déplaire. Un capitaine de cargo, qui avait fait les mers arctiques, me disait bien qu'il avait pris goût à celle des Esquimaudes. Elles sont sales pourtant; et elles sentent l'huile!

» A propos d'Esquimaux, continua-t-il, égrillard, en voilà qui ne sont pas jaloux! Ils offrent gentiment leurs femmes à leurs hôtes. Il est vrai qu'en France, ceux-ci n'ont pas de cesse que la maîtresse de maison ne soit devenue la leur.

— Néron, fit Valentine, toute rouge, tu oublies que tu as, ici, des invités.

— Voyons! répliqua M. Esquibel, un peu confus, ces messieurs savent bien... D'ailleurs, ajouta-t-il en ricanant, je ne suis pas jaloux, moi non plus; sur ce point, je serais un peu Esquimau.

Gérard Chantenay regrettait, maintenant, l'absence d'Hortense. Devant la jeune fille, M. Esquibel se fût, sans doute, abstenu de ses confidences.

— Continuez, mon cher Rousselot, dit-il, pour

faire dévier la conversation du tour dangereux qu'elle venait de prendre. Je n'ai connu qu'assez mal la catastrophe. Et vous m'en faisiez un si saisissant tableau...

— Après, reprit le commissionnaire, après, ce fut le désastre. La trombe suivait la vallée de la rivière des Pères, la vallée de la Roxelane; elle alla jusqu'au Carbet, recouvrant tout d'un lin- ceul de suie. L'avalanche mit moins de temps à faire son œuvre que moi à vous la raconter, puis- que, d'après les rapports officiels, il ne lui fallut qu'une minute pour rouler du haut du volcan jusqu'au Carbet.

» Dans un fracas de tonnerre, elle s'abattit, en- fin, sur Saint-Pierre. En soixante secondes, la ville fut anéantie. A cinq kilomètres à la ronde, plus un arbre, plus une habitation n'étaient de- bout. Douze bateaux brûlaient en rade de Saint- Pierre. Quarante mille morts...

» En plein jour, ajouta M. Rousselot d'une voix encore altérée par ses lointains souvenirs, nous étions plongés dans la plus profonde obs- curité. A la villa, nous fûmes obligés d'allumer les lampes. Lorsque le jour revint — une lu- mière de sépulcre, sans éclat, sans ombre — le paysage avait changé d'aspect. Je ne reconnais- sais même pas le morne Rouge! Tout, autour de nous, était comme recouvert d'une neige d'un gris sale. Nous étions au milieu d'un désert de cendres. »

Au fond du jardin, on apercevait Hortense en train de cueillir des fleurs.

M. Chantenay ne pouvait arriver à croire que ce merveilleux pays, où la nature exubérante a prodigué ses dons, dont les plantes, toutes les créatures éclataient d'une vie si intense, ait pu être, un jour, un désert.

Rousselot s'était tu. Personne ne parlait plus. Non seulement le jeune Français, mais Mme Esquibel, Néron lui-même, paraissaient impressionnés par l'évocation de la pénible scène.

Mlle de Myennes devina ce silence.

— Je peux revenir? cria-t-elle.

— Mais oui, répondit Néron. C'est fini, sensitive.

Hortense arriva en courant; elle s'assit auprès de Gérard.

Rousselot et Esquibel passaient maintenant de leurs souvenirs à l'avenir de la Martinique, de ses rhums et de ses sucres. Gérard ne les écoutait plus. Il n'avait d'yeux que pour Hortense.

Vêtue d'une robe d'organdi qui laissait nus ses bras plus haut que le coude, la jeune fille était particulièrement en beauté. Son bonheur la rendait encore plus jolie.

Valentine, elle aussi, était très belle. Persuadée que son amant cachait son jeu, elle ne s'inquiétait pas des regards énamourés qu'échangeaient les fiancés. Son heure viendrait; cette nuit même, peut-être, si Néron allait au club.

Il suffirait de retenir Gérard à la villa. Echapper à la vigilance de la candide Hortense ne serait, ensuite, que jeu d'enfant pour les deux complices. Le feu du désir, dans ce visage passionné, lui donnait un incomparable éclat.

L'animation de Valentine n'étonnait pas M. Chantenay. Il en devinait la cause avec une fatuité exempte de remords. D'ailleurs, le jeune homme ne se doutait pas de la profondeur du sentiment de Valentine. Un caprice les avait jetés dans les bras l'un de l'autre. Pour lui, c'était sans lendemain. Que Mme Esquibel ne partageât pas son opinion à ce sujet, c'était possible. Tant pis ! L'amour ne laisse pas place à la pitié pour ceux dont il barre le chemin.

Plongé dans ses rêves, Gérard comparait les deux sœurs. Il se représentait ce que deviendrait Hortense lorsque le mariage — la maternité aussi — auraient fait de cette fleur délicate le plus savoureux des fruits.

Si Valentine avait pu se douter de la pensée de son amant, tandis que l'œil de celui-ci s'attardait à la rondeur de sa gorge et de ses hanches, le contentement intérieur qui émanait de sa chair triomphante se fût subitement transformé en la plus amère douleur. Mais la jeune femme ne devinait rien. Elle était tout à son amour.

Le soir, M. Rousselot et Néron — qui se ren-

dait effectivement à son cercle — partirent pour Fort-de-France. Gérard se joignit à eux. Les instances de Valentine, celles d'Hortense, plus timides, mais aussi pressantes, ne réussirent pas à retenir le jeune homme

La voiture avait à peine quitté le perron de la villa, que Mlle de Myennes, en pleurs, s'abat-tait dans les bras de sa sœur. Celle-ci contenait difficilement sa rage et sa peine. Autour d'elles, la nuit, déjà, étendait ses voiles. Le bruit sourd des eaux mugissantes qui montait d'un abîme invisible, le strident concert des insectes, s'ajou-taient aux sanglots d'Hortense. Valentine avait peine à refréner les siens.

L'épouse adultère et la fiancée trahie commu-niaient dans la même douleur.

(*)
**

Si le jour où il devait enfin se rendre à leurs invitations réitérées, Gérard arriva aussi nette-ment en retard chez les Flavinien, ce ne fut pas pour obéir à un détestable usage mondain. Il espérait, ce faisant, trouver le mari de Thérèse déjà dans la place et échapper ainsi aux re-proches de la jeune femme.

Sa ruse réussit. Lorsqu'il pénétra dans le sa-lon, le fonctionnaire était déjà installé au bar

d'appartement dont il avait parlé à M. Chantenay, en compagnie du médecin-chef de l'hôpital de Fort-de-France. Les deux hommes trompaient leur attente en consommant. Madame Flavinié, assise devant un bonheur du jour en bois des îles — sa dernière emplette — se dérangea à peine à la venue de M. Chantenay.

— Voilà ce que c'est que de ne pas être exact ! dit M. Flavinié, l'établissement est inauguré.

Le fonctionnaire avait parlé sans méchanceté ; il tendit un gobelet au jeune homme.

— Cocktail ou punch ?

— Un cocktail, s'il vous plaît, répondit Gérard.

— A la bonne heure ! Cela nous changera ; ici, on ne boit que des punches. Et toi, Thérèse ?

La jeune femme était aussi nerveuse que son mari paraissait content de vivre. Elle fumait sa cigarette, visiblement furieuse, tandis que l'universitaire, narrant son voyage à Sainte-Anne, s'extasiait sur l'étrange beauté de la savane. M. Flavinié omit de parler de la biguine ; cependant, il raconta que les filles de l'instituteur, pour l'amuser, s'étaient déguisées en bébés.

— C'est le travesti favori du carnaval martiniquais, dit le docteur Lesparoux. Vous verrez cela, madame, c'est très curieux. Alors qu'en France ce genre de distraction a presque disparu, il a conservé, ici, toute sa saveur.

Et le médecin-chef faisait un tableau pitto-

resque de l'île entière en liesse depuis le début de janvier jusqu'au mercredi des cendres; les danses « Congo » sur les routes, en pleine campagne; les rues de Fort-de-France grouillantes, les habitants penchés aux fenêtres; les cortèges bigarrés, chantant et dansant au son des tam-tams; les masques harcelant les promeneurs et ne se gênant pas, à l'occasion, pour lutiner les femmes blanches.

— Eh bien! c'est charmant! fit Mme Flavien; moi aussi je contemplerai ce spectacle de ma fenêtre. Je ne tiens pas du tout à être embrassée par un nègre.

— Hé! hé! dit son mari; toutes les dames ne sont pas de ton avis. N'est-ce pas, docteur?

— Secret professionnel, répliqua en souriant le médecin-chef.

— On ne vous demande pas de noms; mais vous pouvez bien nous avouer qu'à la maternité, il y a des créoles qui ont accouché de bébés noirs?

Le médecin leva le doigt :

— Attention! Vous appelez créoles des femmes qui ne sont pas, parfois, de pure race blanche. A moins d'être un ethnologue, il est difficile de remarquer l'origine nègre de certains « sangs mêlés » après des croisements qui remontent à plusieurs générations.

— Tiens! dit Thérèse, c'est intéressant ce que vous dites là.

— Mais, observa M. Chantenay, ces femmes qui étaient à la maternité et que vous prétendez avoir un peu de sang noir dans les veines, elles devraient avoir eu un enfant, fût-il d'un nègre, beaucoup moins noir que les bébés indigènes?

— Je vais bien vous étonner, monsieur, répliqua le médecin. On a constaté des cas de « sang mêlé » mariées à un blanc, vous entendez : à un Européen pur sang et accouchant d'un enfant possédant toutes les caractéristiques de la race noire; non seulement la couleur de la peau, mais les cheveux crépus, le front et le menton fuyants, le nez écrasé, etc.

— Ce sont celles dont parlait mon mari, qui ont eu un caprice pour un nègre, fit Mme Flavinien.

Le docteur secoua la tête :

— Non, madame, pas toujours. Et je dirai presque : malheureusement. Car, dans ce cas-là, n'est-ce pas? ces personnes savaient ce qu'elles risquaient. Le drame, c'est que de très honnêtes créoles — je veux dire que tout le monde croit créoles — donnent, parfois, à leur mari français, un pauvre petit innocent qui est le portrait frappant d'un arrière-grand-papa nègre et qui sera, toute sa vie, un paria pour ses frères.

— Qu'est-ce que vous pensez de ça? dit le fonctionnaire, en remplissant les verres pour la quatrième fois.

L'alcool aidant, Thérèse, maintenant, était de

meilleure humeur. Assise sur le haut tabouret du bar, elle avançait ses longues et fines jambes de mannequin à la hauteur du visage de monsieur Chantenay qui feignait de ne rien voir.

— Alors? répéta M. Flavinién.

— Délicieux. Vous êtes le roi des barmen, répondit le jeune homme.

— Mais je ne vous parle pas de mon gin! s'écria le directeur; je vous demande ce que vous pensez des histoires du docteur?

— Horrifiantes! Elles sont horrifiantes, répartit gaiement Gérard Chantenay, que cet « amphi » de carabin sur l'atavisme n'intéressait guère.

— Vous voyez d'ici le charmant cadeau pour les parents! lança Mme Flavinién, en ricanant.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille...

» Je doute qu'une famille blanche applaudisse à grands cris en voyant apparaître un rejeton noir. »

Perchée sur son tabouret, la jeune femme s'appuyait sur l'épaule de Gérard. Soudain, celui-ci sentit au bras une douleur aiguë. C'était Thérèse qui lui enfonçait ses ongles pointus dans la chair. Et, tout le temps que dura encore la conférence du médecin, qui de l'hérédité était passé à la télégonie et racontait que sa chienne épagneule avait eu un chiot à poil ras et à la

mâchoire proéminente parce que, deux ans auparavant, elle avait été couverte par un bouledogue, la jeune femme ne cessa plus sa cruelle et pénétrante caresse.

Après le dîner, comme M. Chantenay prenait congé de la maîtresse de maison, celle-ci lui glissa un billet dans la main. C'étaient, griffonnées rageusement, quelques lignes courtes et impérieuses :

« Tu es arrivé en retard exprès.

» Je t'attends demain, trois heures, devant la chapelle de Balata.

» Ne manque pas : c'est pour *ton futur bonheur*. »

Les trois derniers mots étaient soulignés.



La chapelle de Balata est une vieille et très modeste construction qui s'élève à deux lieues environ de Fort-de-France, près du camp militaire du même nom.

Détrônée dans la piété des fidèles depuis l'édification d'une grande basilique toute proche et qui a été copiée — à échelle réduite — sur le Sacré-Cœur de Montmartre, on ne risque guère de rencontrer à la pauvre chapelle qu'un tou-

riste original. Telle était, probablement, la raison pour laquelle Mme Flavinien l'avait choisie comme lieu de rendez-vous.

M. Chantenay y arriva le premier. Il se sentait coupable envers Thérèse, dont le plus grave tort, en somme, avait été de trouver une rivale encore plus jolie et, surtout, dont l'âme délicate était en harmonie avec le cœur sentimental de Gérard.

Posté à une centaine de mètres en avant de la chapelle, M. Chantenay faisait mine de contempler la rade de Fort-de-France qui s'offrait, tout entière, devant lui.

Nul endroit, peut-être, de la côte n'offre un aussi excellent point de vue sur la magnifique baie. Mais c'était là, maintenant, pour le jeune Nantais, un spectacle familier; il n'avait d'yeux que pour la route de Fort-de-France, par laquelle devait arriver Mme Flavinien.

Il regardait aussi, et non moins fréquemment, ladite route dans l'autre sens, car elle conduisait, précisément, aux thermes d'Absalon; c'est-à-dire à quelques centaines de mètres de la villa Esquibel. Gérard avait téléphoné, le matin, pour annoncer sa visite vers cinq heures et Hortense lui avait promis de l'attendre. Il était donc assuré de ne pas voir arriver la jeune fille; mais qu'auraient pensé Valentine ou Néron, s'ils avaient trouvé le fiancé d'Hortense faisant le pied de grue dans la campagne à une demi-

heure de chemin de chez eux? Ah! Thérèse avait vraiment bien choisi son endroit! Gérard revenait, pour la vingtième fois, à la chapelle, lorsqu'il entendit le ronflement d'un moteur. Un taxi grimpait la côte; bientôt Mme Flavinié en descendait, en costume de tennis, une raquette à la main.

— Je suis en retard, s'excusa-t-elle en souriant; c'est un défaut contagieux.

Thérèse paraissait avoir complètement oublié son ressentiment de la veille. Elle avait pris le bras de Gérard et bavardait de tout et de rien. Elle lui rappela, enfin, non sans émotion, le soir où ils s'étaient aimés.

— Tu te souviens, la mer phosphorescente?... Nous étions sur la plage arrière, accoudés à la rambarde; j'avais la tête penchée pour regarder le sillage lumineux que nous laissions...

Elle avait courbé le front, la nuque de nouveau offerte et espérant un pareil baiser; mais Gérard se contenta d'un aimable sourire.

— Je n'ai rien oublié. Cela restera le plus délicieux de mes souvenirs de voyage.

Mme Flavinié se mordit les lèvres et allongea le pas.

— Si nous allions jusqu'aux thermes d'Absalon? proposa-t-elle. Il paraît que la fontaine est très pittoresque.

Elle regardait Gérard avec une feinte candeur; celui-ci ne s'y trompa point.

— Non, Thérèse, je n'ai pas beaucoup de temps. Tu m'as écrit avoir quelque chose à m'apprendre...

Elle l'interrompt :

— Tu es pressé? A mon avis, on sait toujours les mauvaises nouvelles assez tôt. Mais où avais-je la tête, reprit-elle, de vouloir me promener, à ton bras, devant la maison de ta fiancée?

Gérard ne répondit pas.

— Hortense de Myennes! Quel joli nom! répéta la jeune femme avec un comique soupir d'admiration. Cela sent, tout de suite, son faubourg Saint-Germain.

M. Chantenay avait supporté jusqu'ici les attaques de Thérèse; ce persiflage lui devint insupportable.

— Je ne suppose pas, répliqua-t-il, que vous me croyez assez snob pour vouloir épouser cette jeune fille à cause de son nom. Cependant si vous vous intéressez à ses quartiers de noblesse, sachez que ses aïeux étaient marquis de Myennes, dans le Nivernais.

— Que tu es bien renseigné! riposta la jeune femme. Mais, du côté maternel? Parle-moi un peu de sa mère, de cette bonne Mme de Myennes, qui était peut-être marquise — je n'en sais rien — mais mulâtresse.

Thérèse lui aurait dit que la vierge de plâtre qui, dans une niche, élevait au-dessus d'eux ses mains jointes, était, elle aussi, une mulâtresse,

que Gérard Chantenay n'eût pas été plus offusqué, ni plus surpris.

— Qu'est-ce que tu vas inventer? Tu es folle, Thérèse!

Il lui avait pris les poignets, les serrait avec une force dont il ne se rendait pas compte.

La jeune femme se dégagea :

— Brute! cria-t-elle, en lui montrant sa chair meurtrie. Ah! Vous serez bien assortis, ta négresse et toi!

— Votre colère me flatte, répliqua Gérard, lui-même furieux; je ne me croyais pas aimé à ce point!

Thérèse eut un rire strident :

— Tu te figures que je t'aime? Mon pauvre petit... Nous avons passé une nuit, même pas : une fin de nuit ensemble, et c'est tout. Je me fiche pas mal des amours que tu peux avoir. Mais ce qui me vexé, c'est de voir un bon garçon comme toi, un pauvre « béké » comme on dit ici, tomber dans le panneau que t'a tendu cette poule demi-deuil.

La rage de la jeune femme lui mettait les larmes aux yeux; maintenant Gérard en avait presque pitié.

— Tu ne connais pas Hortense de Myennes, répondit-il doucement. Elle est aussi blanche que toi.

Thérèse haussa les épaules avec dédain :

— Mais si, je l'ai vue à Fort-de-France, deux

ou trois fois. Elle a le teint des femmes d'ici ; mat avec un reflet cuivré. Je ne t'ai pas dit que sa mère était noire. Il y a des degrés. Ta fiancée, c'est ce qu'on appelle une « sang mêlé ».

Ce fut au tour de M. Chantenay de hausser les épaules :

— Tu ne sais pas ce que tu dis, fit-il.

Mme Flaviniën comprit que sa révélation ne portait pas. Elle indiqua la source de ses renseignements.

— Tu ne me crois pas ? Bon. Alors, va à la mairie du Lorrain, où s'est marié Louis de Myennes, où est née Coraline Palma, qui devait devenir son épouse et dont le père a peut-être convoyé, à la nage, les barriques de rhum destinées à la maison Chantenay.

Gérard l'écoutait avec ahurissement. Qu'est-ce que cela pouvait être que cette histoire de barriques et de nageur nègre ? Thérèse croyait-elle qu'on abandonnait les fûts de rhum sur la mer, comme le berceau de Moïse sur le Nil ? Mais la précision des noms, des lieux commençait à l'inquiéter. Machination de maîtresse dépitée, sans aucun doute ; mais elle n'était pas mal montée.

Il allait répondre vertement lorsqu'il aperçut une voiture qui grimpait la côte. Il recula vivement et se cacha derrière la chapelle.

— N'aie pas peur, cria Mme Flaviniën. Ce n'est

pas l'auto des Esquibel; c'est mon taxi. Allons, nigaud, viens me dire au revoir.

Il se rapprocha, penaud, bien décidé à rompre toutes relations avec cette pécore.

— Veux-tu que je te ramène à Fort-de-France? demanda-t-elle.

— Non, merci.

— A ton aise. Ah! c'est vrai... Tu vas peut-être à Absalon; tu n'en es pas loin. Alors à bientôt.

— Adieu, dit-il, en appuyant sur ce mot.

— Ah! mais non! riposta la jeune femme; tu ne vas pas me laisser tomber comme ça. Mon mari n'est tout de même pas aussi bête qu'il en a l'air. Tu me dois une visite de... digestion.

Elle rit, monta dans le taxi et, se penchant à la portière, décocha la flèche du Parthe :

— Epouse-la, ta « sang mêlé ». Elle te donnera peut-être un bel enfant tout noir. Tu as entendu Lesparoux?

La voiture était déjà loin que le rire cruel de la jeune femme résonnait encore à l'oreille de Gérard Chantenay comme un défi.



Le Lorrain... Grande-Anse... Gérard Chantenay revoyait le petit port et ses distilleries, la

plage de sable noir de l'autre, où Hortense de Myennes avait vu le jour

— Coraline Palma, née au Lorrain, avait dit Thérèse. Coraline ! le prénom de la négresse qu'il avait suivie, à son arrivée à Fort-de-France...

Tous ces noms dansaient devant les yeux de M. Chantenay, assis à la terrasse de ce bar de la Savane où il avait coutume de retrouver son agent. Il aurait honte d'aller fouiller dans les vieux registres des mairies. Il faudrait questionner les secrétaires, qui s'étonneraient... Peut-être, auparavant, pourrait-il parler à Rousselot ?

Voilà, justement, le commissionnaire en marchandises qui s'amène, à pas lents, son éternel cigare à la bouche. Il s'installe et commente, le journal à la main, les nouvelles commerciales de l'île; le jeune homme hésite : il ne sait comment interroger Rousselot. Par bonheur, l'agent parle du prix de la barrique de tafia.

— Qu'est-ce qu'on m'a raconté, fit Gérard, à propos de ces barriques ? C'est vrai qu'il y a des nègres qui les transportent en nageant ? Je me demande comment, où et pourquoi ?

M. Rousselot sourit :

— Si je compte bien, voilà quatre questions. A la première, je répons : oui. Comment ? En poussant les fûts à la main, sur le flot. Où ? Au Lorrain et à Grande-Anse. Pourquoi ? Parce que les bateaux ne peuvent aborder à ces deux

petites plages; qu'il y a des usines dans les environs immédiats et qu'il est — qu'il était, surtout, jadis — plus facile et plus économique d'embarquer les barriques à proximité du lieu de production.

Le cœur du jeune homme se serra.

— Avez-vous connu, parmi ces singuliers portefaix, un indigène nommé Palma?

— Non. Vous savez, j'en ai vu deux ou trois fois, peut-être, dans ma vie... C'était amusant, d'ailleurs. Je vous parle de longtemps; j'étais encore enfant. En ce temps-là, les produits de la région du Lorrain étaient transportés à Saint-Pierre par des porteuses. Vous avez fait la route; vous savez comme elle grimpe à travers la montagne; les chevaux, les mulets eux-mêmes se tuaient, sous ce climat, à la besogne. Il n'y avait que les robustes négresses de Grande-Anse qui tenaient le coup. Ah! les belles filles! Il fallait les voir, leur « tray » sur la tête, marcher sur la route d'un pas souple et léger. Elles allaient ainsi pendant douze heures d'affilée, sans s'arrêter un instant, sauf à midi, pour un rapide et frugal déjeuner. Il y avait des trays qui contenaient jusqu'à soixante kilos de cacao. C'est inimaginable!

Et le commissionnaire décrivait les porteuses, seulement vêtues d'une robe de cotonnade, relevée pour laisser libre le jeu des genoux, les hanches serrées d'une écharpe dont le bout pendait,

comme un ornement, le long de la jambe. Un madras noué sur leurs longs cheveux, elles portaient le tray sur un coussin, et vogue la galère...

— Ma première bonne amie, disait Rousselot, ce fut, précisément, une porteuse. Elle était ravissante. De grands yeux mélancoliques, de fines petites oreilles d'où pendaient des boucles larges comme des bracelets ; un teint de fruit mûr, couleur banane, comme on n'en voit guère qu'au Lorrain. Je la revois encore avec une robe à fleurs imprimées — de petits bouquets bleus pâle sur un fond paille — et son foulard bleu serré sur sa chevelure frisée et douce comme de la laine. Et quelle démarche ! L'habitude de toujours se promener avec cent livres et plus sur la tête, les mains à la nuque, la poitrine tendue.

Tout à ses souvenirs, le gros homme, en dégustant son punch à petites gorgées, avait un sourire attendri.

— Mais, vous me parliez des convoyeurs, reprit-il. Pour le rhum on ne pouvait plus compter sur les porteuses, si fortes fussent-elles. Il fallait embarquer. C'était là la difficulté. Les cargos ne se hasardaient pas à Grande-Anse. Les pirogues, de longs bateaux à deux mâts, non pontés, jetaient l'ancre à plusieurs centaines de mètres de la côte ; hors des remous des brisants. L'équipage signalait son arrivée en soufflant dans un énorme coquillage. A cet appel, renouvelé de l'antique, les muletiers descendaient à

la côte en galopant à côté de leurs bêtes, chargées chacune de deux barils de tafia. Arrivés au rivage, ils enlevaient leurs vêtements, déchargeaient les fûts et, tout nus, se jetaient à la mer avec un baril. Ils le poussaient ainsi, devant eux, en nageant, traversant les brisants avec leur charge au risque d'avoir le crâne fracassé par le baril. Dix fois, vingt fois, ils passaient ainsi sous les vagues écumantes. De rudes hommes, monsieur Chantenay, et qui valaient les femmes, les porteuses... Ah! c'est une belle race que celle de nos Antillais!

Gérard ne l'écoutait guère, il pensait à ce qu'avait dit Thérèse; les révélations de la jeune femme, peu à peu, se confirmaient. Cependant, si Rousselot parlait d'abondance, M. Chantenay n'avait encore appris aucune des précisions qu'il voulait de lui.

— Et Coraline Palma, reprit le jeune homme, ce nom ne vous dit rien non plus?

Jérôme Rousselot plissa ses lourdes paupières sur ses petits yeux congestionnés.

— Je crois, répondit-il, après un silence, que c'était le nom de famille de Mme de Myennes.

— Quelle sorte de femme était-ce, Mme de Myennes? poursuivit Gérard.

— La plus sage des épouses, la meilleure des mères. Et aussi jolie que ses filles.

— C'était une créole, une blanche, naturellement?

Encore un silence, plus long, plus pesant que le premier.

— Ce que je vous demande-là, mon cher Rousselot, insista Gérard, ce n'est pas par indiscretion. J'ai horreur des cancons.

Le placide commissionnaire souffla la fumée de son cigare :

— Evidemment ! fit-il ; mais il se tut.

— Allons, reprit le jeune homme, je vois qu'il faut que je vous fasse une confidence que personne n'a encore eue. J'aime Mlle de Myennes et je veux l'épouser.

— Coraline, dit enfin M. Rousselot, Coraline Palma était quarteronne.

Le torse de Gérard se redressa légèrement :

— Quarteronne ? Qu'est-ce que c'est, au juste ? Je n'ai pas de préjugés, mais papa...

Le commissionnaire sourit :

— Lorsqu'un blanc épouse... épouse ou non, enfin, lorsqu'il a un enfant d'une négresse, celui-ci est un mulâtre, ou une mulâtresse. Lorsqu'un autre blanc épouse cette mulâtresse, leur fille est une mestive. Et quand un troisième blanc a une fille d'une mestive, c'est une quarteronne. M. de Myennes, lui non plus, n'avait aucun préjugé.

— En somme, dit Gérard, Hortense de Myennes n'a presque plus de sang noir ?

Le commissionnaire laissa tomber délicatement la cendre de son havane :

— Un seizième. C'est tout ce que vous désirez savoir?

— Je voudrais savoir tout ce qui, de près ou de loin, intéresse ma future femme, répliqua le jeune homme. Ainsi, tenez, à la plantation de Grande-Anse, la fille de la gardienne de la villa — presque blanche, d'ailleurs — cette gamine a un air de famille avec Mme Esquibel et sa sœur.

— C'est possible, murmura Jérôme Rousselot. Vous savez, le nombre des planteurs qui ont eu des enfants de leurs servantes... Et ça ne date pas d'hier. Vous avez entendu parler du « Code noir » de Louis XIII qui fixait, dans les colonies françaises, le statut des esclaves ? Les législateurs furent si effrayés du goût, de plus en plus vif, que témoignaient les propriétaires de plantations pour leurs belles esclaves, qu'ils élaborèrent certain article 9, lequel stipulait que le planteur qui se laisserait aller à de coupables égarements et dont la faute aurait pour conséquence la venue au monde de petits mulâtres, serait condamné à payer deux mille livres de sucre. Quant à l'esclave noire, elle passait, avec son enfant, de la propriété de son séducteur et maître à celle de l'hôpital de la colonie et se voyait interdire à jamais le droit d'affranchissement. Toutes ces mœurs se sont très adoucies. Peut-être trop.

— Et cet Esquibel ? Je ne vous cache pas qu'il

ne me plaît guère. Sous ses dehors doucereux, je le sens fourbe, cruel... Vous l'avez entendu, l'autre jour, tandis que vous me racontiez la catastrophe de Saint-Pierre?

M. Rousselot appela la servante :

— Un autre punch?

— Avec plaisir.

— N'en abusez pas, répéta le commissionnaire, qui donnait volontiers d'excellents conseils et ne les suivait jamais.

Lorsque la négrillonne eut apporté les nouveaux verres, il reprit d'un ton de confiance :

— Je suis un vieil ami de votre père, Gérard. Il y a quelque chose comme une trentaine d'années que nous nous connaissons. Je ne voudrais pas qu'il eût, plus tard, quoi que ce soit à me reprocher. A tort ou à raison — ce n'est pas facile de démêler le vrai du faux en semblable matière — Néron Esquibel passe pour appartenir au Vaudou.

— Encore ce Vaudou! — le jeune homme sursauta. — Et moi qui en ai parlé à Esquibel!

— Qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Il a beaucoup ri. Il prétend que c'est de l'histoire ancienne; que cela n'existe plus que dans l'imagination des romanciers.

M. Rousselot haussa ses larges épaules :

— C'est fort possible. Vous savez, reprit le commissionnaire, qui avait remarqué la figure angoissée du jeune homme, pour Néron, rien

que des « on dit ». Après tout il n'a aucun lien de sang avec Mlle de Myennes. Et ce n'est pas lui que vous épousez. D'ailleurs, ajouta-t-il, on a quelque peu exagéré, je crois, les méfaits des disciples du Vaudou. Entre nous, les bamboulas qui accompagnent leurs immolations d'animaux ne doivent pas être ce qui attire le moins les fidèles. Hé ! Hé ! ils ont le sang chaud, nos nègres...

Un affreux soupçon venait de naître dans l'esprit de Gérard Chantenay.

— Monsieur Rousselot, dit-il, en lui tendant le petit carré d'étoffe rouge qu'il avait involontairement arraché à la chemise de Valentine, pouvez-vous me dire ce que c'est que cette espèce d'amulette ?

Le gros homme eut un haut-le-corps :

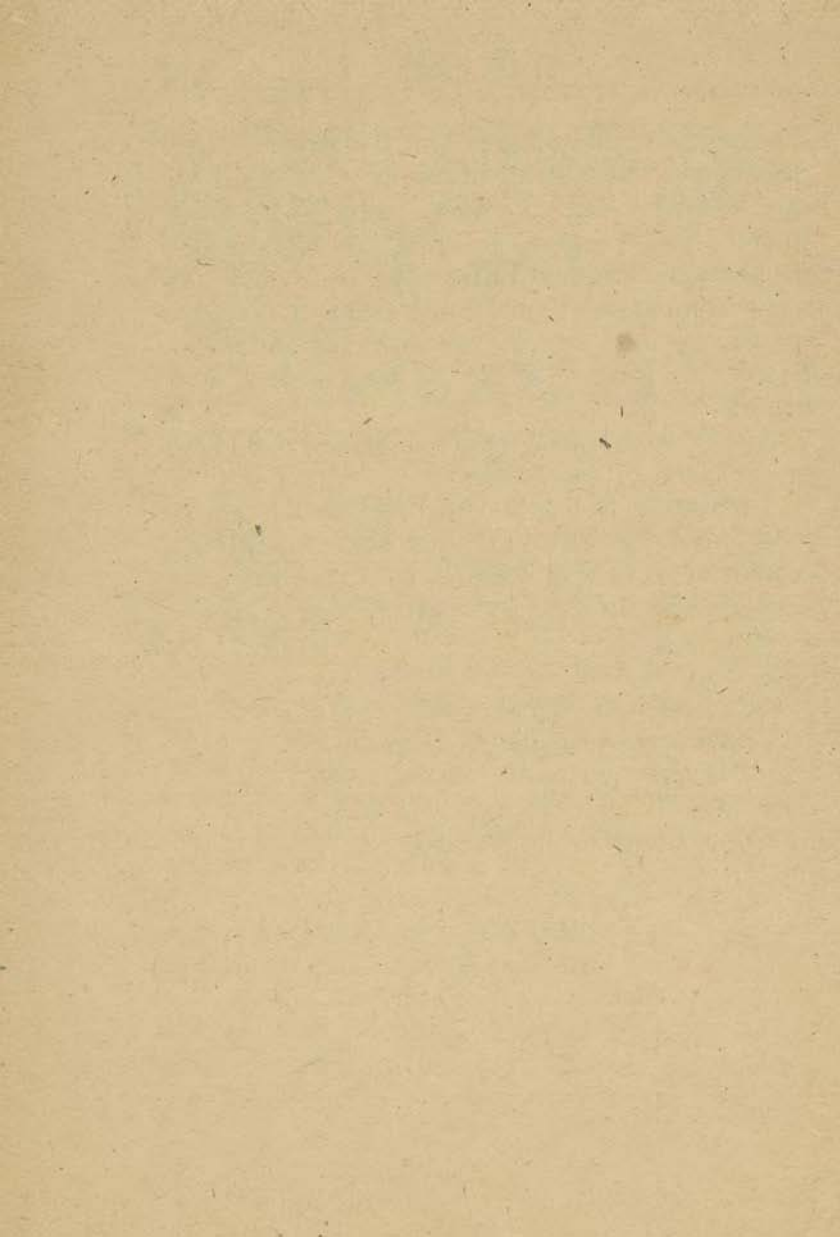
— Par exemple ! Où avez-vous trouvé ça ?

Gérard avait préparé sa réponse :

— Par terre, au bal de Saint-Joseph.

Le commissionnaire baissa la voix :

— C'est l'insigne du Vaudou.



TROISIÈME PARTIE

—

FUITE

La seule fuite, Iris, nous garantit :
C'est le parti le plus utile à prendre
contre l'amour.

Mme DESHOULIÈRES.

Il y avait près d'une semaine que Gérard n'avait pas reparu à la villa d'Absalon. Profitant du passage d'un cargo, le jeune négociant était parti pour la Guadeloupe. Voyage d'affaires, avait-il dit, entrepris sur une information de son agent et qui ne devait durer que quatre ou cinq jours.

Ce départ subit inquiéta d'abord davantage Mme Esquibel que sa sœur. L'idée de Valentine, c'est que son amant la fuyait par devoir. Elle avait eu, déjà, cette impression le jour du déjeuner Rousselot, lorsque Gérard n'avait pas voulu rester à la villa; cette longue absence ne faisait que la fortifier. Elle lui faisait craindre, aussi, pour leurs futures relations. Gérard devait être un loyal garçon; s'accommoderait-il d'une liaison clandestine avec sa belle-sœur? Maintenant, elle en doutait. Car, dans l'esprit de Valentine, il n'entrait point la pensée d'empêcher le

mariage d'Hortense, ni de divorcer pour épouser à sa place M. Chantenay.

Plusieurs raisons, dont la plus forte était la peur que lui inspirait son mari, lui interdisaient d'abandonner Néron. Très épris d'elle, au moins physiquement, et plus orgueilleux encore qu'amoureux, le nègre ne supporterait pas qu'elle le quittât pour suivre un Européen. Elle le savait capable de tout, même d'un crime. Mais, sans scrupule quand il s'agissait de son plaisir, la voluptueuse jeune femme envisageait très bien une sorte de ménage à trois où Gérard se partagerait entre sa femme et sa maîtresse.

Sa vie, ainsi, aurait été merveilleuse. Tantôt à la Martinique avec la présence du jeune ménage — c'est-à-dire du mari — tantôt en France, où Gérard la promènerait dans ce Paris qu'elle aspirait tant à connaître. L'excès de conscience de ce naïf Français menaçait de tout gâcher. Enfin, il allait revenir. Elle le reprendrait.

Hortense, elle, n'avait eu, les premiers jours, que le chagrin d'être privée de son amoureux. Une dépêche par laquelle M. Chantenay l'informait d'être obligé de retarder son retour, la consterna. Elle, aussi, commençait d'avoir des doutes sur la raison véritable de ce voyage.

La jeune fille n'avait d'autre confidente que sa sœur. Elle lui avoua ses craintes avec un désespoir qui impressionna Valentine. Ce n'était pas une mauvaise femme que Mme Esquibel,

L'ardeur de ses sens l'empêchait de leur résister; elle ne lui voilait pas totalement le sentiment de ses fautes. La douleur d'Hortense lui fit apparaître la gravité de la dernière. Toujours fidèle à ce qu'elle appelait son amour, et bien décidée à ne pas y renoncer, devant sa sœur accablée, elle cherchait des excuses à sa conduite.

Ces excuses, Valentine croyait les trouver dans ce qu'avait été sa vie depuis que la fatalité l'avait liée à Néron Esquibel. C'était le nègre qui l'avait pervertie et convaincue que les caprices de la chair ne sont que des besoins de notre nature et que nous serions bien sots de nous refuser à les satisfaire.

La jeune femme se remémorait le patient travail auquel s'était livré son mari pour faire d'elle la créature vouée à la luxure qu'elle était devenue. Cela avait commencé avant la nuit de nocces; à une fête de nuit au palais du gouverneur, où Néron, déjà implicitement agréé par M. de Myennes, lui avait avoué ses intentions matrimoniales.

Valentine était prévenue. Avec autant de confusion que de tristesse, le malheureux plaigneur avait confié à sa fille qu'il ne voyait que dans la générosité de ce futur gendre le moyen d'échapper à la ruine et au déshonneur.

Pour faire sa déclaration, Esquibel l'avait amenée dans le parc. Habilement, croyait-il, Néron fit luire aux yeux de Mlle de Myennes

l'existence dorée qu'il lui ferait. Puis, il en vint à sa race. La couleur de la peau des humains ne peut rien contre l'amour. M. de Myennes, lui-même, avait donné l'exemple. Valentine ne savait-elle pas que Souloune était sa demi-sœur? A cette révélation, le cœur de la jeune fille avait faibli. Une négresse était donc, déjà, entrée dans leur famille? Avait-elle encore le droit de se montrer intransigeante, alors que son sacrifice sauverait son père?

A peine venait-elle de prononcer un « oui » timide et voilé d'amertume, que le nègre lui violait la bouche d'un baiser. Valentine aperçut cette face noire penchée sur elle; rivés sur les siens, des yeux durs où brillait une lueur sadique. Elle se sentait défaillir; mais l'homme la tenait serrée contre lui et cette impétueuse étreinte, qui se prolongeait, lui procurait une sensation d'angoisse mêlée à une torturante volupté.

Enfin, Néron la relâcha. Ils firent quelques pas dans le parc. Alors qu'ils revenaient vers le palais, deux messieurs sortaient de la salle de bal, transportant dans leurs bras une femme évanouie. Valentine reconnut Mme Ossès, une créole célèbre dans toute l'île pour sa beauté.

Un attroupement s'était formé autour de la jeune femme qu'on allongeait sur la terrasse. Suivie de M. Esquibel, Valentine de Myennes s'approcha.

— Trop de champagne, dit Néron en souriant, et le quadrille a dû être échevelé!

Un médecin dégrafait le corsage de la danseuse. A la stupeur des assistants, il mit au jour, sous la chemise de Mme Ossès, une sorte de cilice en toile grossière, sur lequel était cousu un insigne rouge¹.

— Vaudou!... Vaudou!..,

Le mot fatidique courait sur toutes les bouches.

— Quelle horreur! fit Mlle de Myennes, frissonnante. Comment peut-on appartenir à cette odieuse secte?

Néron l'entraîna.

— Il ne faut pas médire du Vaudou, dit-il d'une voix âpre; il nous fait connaître des plaisirs que nous ignorerions toujours sans lui.

— Que dites-vous là? s'écria la jeune fille en reculant vivement.

Elle était plus surprise encore qu'effrayée.

— Rien, rien, répliqua l'autre, soudain radouci. Ce ne sont pas là choses pour vous, petite fille.

1. Cette triste aventure fut le thème d'un sermon fulgurant du père Béranger, prêtre catholique de Port-au-Prince, qui, après avoir dénoncé le scandale, s'adressa à ses paroissiennes en ces termes : « Vous êtes vêtues de soie et chaussées de souliers à talons hauts; mais ce que vous portez par-dessous, Dieu seul le sait... Vous, des dames? Allons donc! De superstitieuses sauvagesses, oui! qui ne brillent que par le dehors, des idolâtres, des païennes, adoratrices du serpent! »

Le souvenir pénible et ambigu de cette soirée, voilà ce qui revint, d'abord, à la mémoire de Valentine, lorsque, le lendemain, M. de Myennes lui fit part de la demande en mariage faite par M. Esquibel. Sans oser lui raconter les péripéties de sa promenade dans le parc, la jeune fille dit à son père que Néron s'était montré un peu trop galant.

— C'est qu'il t'adore, répliqua M. de Myennes. Tu es un ange, ma chérie; tu ne connais, Dieu merci, rien à l'amour des hommes. Il ne faut pas te plaindre d'être trop aimée. Tu auras le mari le plus empressé, le plus désireux de te rendre heureuse.

Valentine se rappelait les mains agrippées à sa gorge, le corps dur pressé contre le sien et ces lèvres happeuses qui avaient englouti sa bouche...

— Puisque vous le voulez, murmura-t-elle.

— Je ne veux que si tu le veux toi-même, mon enfant.

— Je consens.

Le mariage fut l'un des plus fastueux que l'on vit jamais à Fort-de-France. La robe de nocces venait de Paris et Valentine, certes, était la plus belle des mariées que l'on aperçut sortir de l'église de la capitale. Puis, le ménage partit s'installer dans la riche habitation du planteur.

Que se passait-il, là-bas, dans ce coin retiré de

la montagne ? Rien, sans doute, que la douce éclosion du bonheur. De temps en temps, on apercevait le couple dans les restaurants à la mode, aux soirées des clubs; à tous les bals de Fort-de-France.

— Que devient donc Mme Ossès ? demanda, un jour, Mme Esquibel à son mari. On ne la voit nulle part.

— Je n'en sais rien, répondit-il. Tu voudrais la revoir ?

— Pauvre femme ! Elle est si délaissée...

— Tu la reverras peut-être un jour.

— Pas à une réunion du Vaudou, en tout cas, dit Valentine en plaisantant.

Le visage du planteur s'altéra; une ride barra le front noir; dans ses yeux s'alluma cette lueur satanique qui avait tant effrayé la jeune femme la nuit du bal.

— Qu'est-ce que vous avez ? fit-elle faiblement; vous me faites peur.

Il se rapprocha, lui prit les poignets.

— Petite fille, dit-il, tu ne connais rien et ne veux rien apprendre. Nos caresses ne sont que jeux d'enfants auprès de celles que Mme Ossès paie de ce qu'on raconte être l'honneur.

Elle s'effondra en pleurant. Ce fut leur première querelle; la première alarme de Valentine. Il y en eut d'autres; car, maintenant, Néron Esquibel s'ingéniait à effrayer sa femme. On eût dit qu'il prenait plaisir lorsqu'il la voyait angois-

sée, tremblante. C'est à ces moments-là, surtout, que le désir lui venait de son épouse.

Elle, sensuelle mais chaste, ces émotions la glaçaient. Pour stimuler les sens de sa femme, le planteur la mena à ces bals de village où la frénésie des noirs avait gagné jusqu'à Gérard Chantenay. Tardive, étrange et répugnante l'une de miel; ce fut pendant ces mois d'orgies que Néron se montra le plus amoureux. Bientôt, il eut à sa merci son corps avide.

Mais cela ne suffisait pas au nègre; il voulait l'âme. C'est alors qu'intervint Jioule et ses sortilèges. Par quels philtres mystérieux le sorcier réussit-il à gagner à son culte sauvage la sensible créature qui se sauvait, jadis, à Grande-Anse, lorsque la cuisinière saignait un poulet? Valentine, elle-même, n'eût pu le dire. Au début, Néron ne lui faisait approcher du lieu du sacrifice que lorsque celui-ci était accompli, que la saturnale battait son plein. Ce fut au cours de l'une d'entre elles que Valentine aperçut Mme Ossès, blancheur immaculée parmi les négresses aux torsos nus, les cheveux dénoués, la taille ceinte par deux bras noirs...

Valentine frémissait encore en se rappelant la cérémonie où elle était devenue membre de la secte. Tout s'était passé comme dans un rêve, un cauchemar horrifiant et voluptueux. On l'avait grisée et, après l'eau-de-vie, elle avait, avec les autres, bu le sang d'un taureau égorgé. Et, de-

puis, elle portait, comme Mme Ossès, le rouge emblème du Vaudou.

Au fait, qu'était-il devenu, son insigne? Il se décousait; il devait être tombé le soir du bal Congo. Au souvenir de cette nuit de délices, une chaleur envahissait le corps de l'ardente jeune femme. Elle remettrait le gri-gri pour ne pas donner l'éveil à son mari; mais, maintenant qu'elle avait Gérard, elle était bien résolue à ne plus suivre Néron dans ces orgies.



Ni Mme Esquibel, ni Mlle de Myennes ne s'étaient trompées en considérant comme un prétexte le prétendu « voyage d'affaires » de M. Chantenay. Gérard voulait les fuir toutes les deux : Valentine, car elle était le vivant témoignage d'une trahison qu'il se jurait de ne pas renouveler; Hortense, parce qu'il voulait réfléchir, hors de sa présence, aux dangers qu'offrait son mariage avec la jeune fille.

Deux d'entre eux étaient particulièrement graves : la famille dans laquelle il voulait entrer appartenait à une secte infamante; l'autre, plus lourd encore de conséquences : celui d'avoir

d'Hortense un enfant noir. S'ajoutant aux révélations de Mme Flavinien, celles du docteur Leparoux ne cessaient de hanter la mémoire du jeune homme. Le médecin avait été formel : si peu qu'elle ait de sang noir dans les veines, si lointaine que soit cette hérédité, une créole mariée à un Européen peut avoir un bébé qui reproduise le type ancestral.

A l'idée qu'un jour, à Nantes, pourrait naître de lui un petit être de cette race, le rouge montait au front de M. Chantenay. Il se représentait la consternation de son père, qui avait pour les noirs autant d'horreur que de dégoût; celle de sa maman elle-même, pourtant si bonne, si indulgente. Et toute la ville, toute la contrée qui en feraient des gorges chaudes...

Mais ce n'était pas seulement la peur du courroux paternel et du ridicule qui retenait Gérard. Si ce n'eût été que cela, il aimait assez Hortense pour accepter de vivre, loin des siens, à la Martinique. Mais son sang, à lui, se trouverait mêlé — mêlé une fois de plus — à celui de la maudite engeance. Un enfant aux cheveux crépus, à la peau de couleur de suie l'appellerait papa.

Papa !... Il ne pourrait l'entendre, ce doux nom, sans frémir, venant d'un tel fils. Et cela durerait toute sa vie !

Il se préparait à rentrer directement en France, lorsque le souvenir d'Hortense revint, plus impérieux, à sa mémoire. Séparé d'elle, les

charmes de la jeune fille paraissaient encore plus vifs. Jamais — il en était sûr, avec l'impétuosité de la jeunesse — il ne retrouverait fiancée aussi aimante, aussi jolie.

La beauté d'Hortense, il la revoyait, désormais, à travers le corps de Valentine. Voluptueux comme on l'est à cet âge, Gérard songeait aux joies promises. Allait-il s'en priver pour une hypothèse qui avait mille chances contre une de ne jamais se réaliser? Cela méritait de réfléchir.

C'est alors qu'il ajourna son retour.

Pendant les quelques journées qu'il passa encore à la Guadeloupe, le jeune Nantais ne cessa de peser le pour et le contre. Journées désespérément longues et que ses occupations commerciales — celles qu'il s'était volontairement créées, car Rousselot avait été, à ce sujet, très circonspect — ne suffisaient pas à remplir.

Le charme de cette île était, maintenant, sans attrait pour lui. Un aperçu qu'il eut de ses mœurs le déçut, même, quelque peu. Comme il cheminait dans une petite rue, deux volumineuses matrones à peau d'ébène s'invectivaient de porte à porte. Bientôt, elles furent au milieu de la chaussée, criant à tue-tête, comme si elles désiraient attirer tout un public à leur dispute. Gérard ne comprenait rien, naturellement, aux insultes qu'elles échangeaient; mais celles-ci devaient être savoureuses; car une foule de femmes, d'en-

fants et même d'hommes, rangée en cercle autour des querelleuses, s'esclaffait avec des rires énormes.

On eût dit que les deux négresses exécutaient une sorte de ballet, comme à l'Opéra-Comique, lorsqu'il s'agit de mimer un combat. Relevant de mains baguées de verroterie leurs jupes traînantes, elles se précipitaient, l'une avançant, l'autre reculant, et réciproquement, poussant des hurlements, le poing tendu et tapant du plat de leurs paumes sur leurs croupes mafflues.

Elles ne se frappaient pas ; mais les mots s'échappaient de leurs bouches avec une telle rapidité et si rageusement que, parfois, le souffle leur manquait. Alors, elles rentraient dans leurs cases ; mais pour en ressortir aussitôt, le verbe encore plus vigoureux, joignant des gestes obscènes à leurs injures et prenant à témoin les passants de la laideur et de la méchanceté de l'adversaire. La querelle s'acheva dans une rixe où des mèches de cheveux grasseyés restèrent accrochées aux bagues des deux mégères.

Se pourrait-il qu'Hortense de Myennes eût, dans la colère, un rappel de la violence de sa race ? Non ; c'était impossible. Sa douce fiancée ne ressemblerait jamais à ces furies.

Cette scène, cependant, raviva son angoisse ; mais telle était la force de son amour, que c'est ce dernier qui prévalait, lorsqu'il reprit le bateau pour Fort-de-France. Accoudé à la ram-

barde de la plage arrière, il regardait le sillage du cargo argenté par la lune. C'est à cette même place que, sur un autre navire, quelques semaines auparavant, il s'était penché sur la nuque de Thérèse.

A cette réminiscence, ce n'est pas l'odeur de la jolie blonde qui montait à ses narines; mais celle de Valentine; la même que celle d'Hortense, avec une saveur plus violente, musquée par le désir.

Un frémissement parcourut le corps du jeune homme. Il allait retrouver pareilles délices. Mais, cette fois, avec sa fiancée; car il se montrerait, désormais, moins réservé. Hortense n'avait-elle pas savouré leur unique baiser sur la bouche, avec le même abandon que sa sœur?

A cet instant, une nouvelle crainte vint s'ajouter aux autres. Il venait de se le dire : les deux sœurs avaient le même tempérament; celui de M. de Myennes qui engrossait ses servantes. Même si l'hérédité nègre était abolie dans le sang de cette famille, l'impétuosité du sang paternel restait vivace, indestructible. Il s'en était réjoui, dans son appétit des étreintes futures; il aurait dû en être inquiet.

Valentine était prête à tous les égarements des sens. Leur aventure, hélas ! en était la preuve. Mais il y avait pire : ce Vaudou dont — Roussetot ne le lui avait pas caché — les rites se déroulaient dans les plus basses orgies. Qui sait

si Hortense, lorsque ses sens auraient été éveillés, ne deviendrait pas semblable à sa sœur? Allons, c'était l'évidence! Comment ne s'était-elle pas imposée plus tôt à lui?

Gérard Chantenay passa toute la nuit sur le pont. Il n'aurait pu trouver le sommeil. Dans sa mémoire tourmentée, les deux sœurs se confondaient dans la même image; celle d'une bacchante, belle et attirante comme Vénus et, comme elle, à « sa proie attachée ».

Le jour était venu. Le jour sans aube des tropiques. Le soleil avait surgi, énorme et déjà fulgurant, sur les cimes embrasées des montagnes. De la terre proche arrivait, maintenant, une brise forestière chargée des senteurs de la sève exubérante des fleurs et des fruits. Sucrée et musquée à la fois, elle rappelait au jeune homme l'odeur de Valentine.

Gérard secoua le front comme pour se débarrasser de l'entêtant parfum. Il se précipita dans sa cabine, se doucha et rédigea un câblogramme pour son père où il lui annonçait son retour. Le cœur déchiré, mais la tête froide — comme lavée, elle aussi, de toute cette boue qui l'entourait — M. Chantenay était décidé à rompre ses fiançailles avec Hortense de Myennes.



Un rayon de soleil filtra à travers le volet de la case de Zéline, vint caresser le visage de la jolie négresse, étendue sur une claie de bambous. La case était un véritable dortoir; en plus de la sienne, deux autres claies, que se partageaient Souloune et ses frères et le berceau du petit câpre.

Zéline se frotta les yeux, les ouvrit, bâilla, regarda la grosse montre d'acier qui pendait à son chevet et sauta prestement de sa couche.

Son chien vint lécher ses pieds nus. Elle rit :
— Finis, Caporal, tu me chatouilles, fit-elle à voix basse : et elle se mit à préparer son café sur un petit réchaud à charbon de bois.

De temps en temps, tandis qu'il coulait, la jeune femme venait en respirer l'arome et ses larges narines s'enflaient encore de plaisir. La boisson avalée, elle se pencha sur un « tray » posé à même le sol, y prit une noix de coco, la perça et fit gouter dans sa bouche l'eau laiteuse qui sortait du fruit.

A pas légers, pour ne pas réveiller la marmaille endormie, Zéline fouilla, un peu partout, dans la case ; ramassant, çà et là, des culottes, un tablier, des couches ; le linge sale de la semaine. De son lit, elle arracha une couver-

ture de coton, l'examina, hocha la tête, l'étala à terre. Cela servirait à porter le linge, et la couverture commençait à être crasseuse, elle aussi.

Puis Zéline enfila la blouse qui lui servait de robe, se regarda dans un miroir cassé, passa la main dans ses cheveux, se tira la langue, se sourit, soupira. Elle revint à la couverture, en noua les coins deux par deux sur les nippes, posa le ballot en équilibre sur sa tête, ouvrit doucement la porte.

Le soleil entra à flots, illuminant d'un seul coup toute la case. Il réveilla à son tour Souloune. La petite sauta du lit, courut embrasser sa mère.

— Tu t'occuperas de tes frères, murmura Zéline; je n'en ai pas pour longtemps.

Et, droite, malgré sa charge, un gros savon dans la main, elle se hâta vers la rivière. Il n'y avait encore personne à cette heure matinale. Zéline se débarrassa de sa blouse, tâta l'eau du pied. Elle était si fraîche que la négresse ferma les yeux. Peu à peu, elle s'habitua, sourit encore, entra dans le courant. Toutes les sensations de l'ardente créature étaient prétexte à aiguïser son plaisir; qu'elle savourât un breuvage ou rafraîchît ses pieds lassés, chacun des gestes de Zéline trahissait un instinct voluptueux qui ne demandait qu'à se satisfaire.

Au milieu du torrent, la grosse roche plate qui lui servait habituellement de lavoir avait

disparu. Elle en chercha une autre, pénétra dans l'eau profonde qui lui montait maintenant à mi-cuisse. Enfin, elle avait trouvé une pierre! Elle la transporta au bord de la rive et se mit au travail.

Elle besognait durement, en chantonnant, s'envoyait sur la figure et sur la gorge des flocons de mousse, ce qui la faisait rire aux éclats. Elle crut, un instant, avoir entendu un écho à son rire. Elle scruta les alentours : personne. C'était quelque oiseau.

Bientôt, elle n'eut plus à laver que la couverture; le gros morceau de la lessive. Elle la saisit, l'enroula autour de son poignet, la fit flotter quelques minutes dans le courant et, d'un geste fort et brusque, l'aplatit sur la pierre.

Les épaules de Zéline étaient maintenant toutes marbrées de savon. Le soleil se jouait sur la chair nue, y faisait luire, dans l'écume, des bulles irisées.

De la rive, caché dans un buisson, un homme — un mulâtre — contemplait depuis un bon moment cette femme dont la chemise trempée moulait jusqu'aux reins les formes puissantes. A pas de loup, il arriva derrière la lavandière, saisit à pleines mains la gorge lourde. Zéline allait crier; mais le mulâtre la bâillonna de ses doigts durs, l'attira vers lui. Et ce fut, au milieu du courant, un baiser rapide, comme l'eau vive qui chatouillait leurs mollets.

L'œil noyé de cette voluptueuse langueur qu'elle avait eue en respirant le café, Zéline regardait celui dont elle venait de subir le brusque assaut. Elle ne le connaissait pas. Il n'était pas du village. Probablement un de ces portefaix-mariniers qui débarquent au Lorrain, sans qu'on sache d'où ils viennent. Elle allait le questionner; mais l'homme lui ferma la bouche d'un second baiser.

Amollie, vacillante dans le torrent, dont l'eau semblait soudain s'être attiédie, la négresse lui rendit son baiser.

Quelques minutes plus tard, Zéline revenait, seule, à la rivière. Sa lessive terminée, l'œil aux aguets — le plaisir satisfait la rendait pudique — elle se baigna. Autour du cou cuivré, la chemise s'étalait, ronde et blanche, comme la corolle d'un nénuphar.

Enfin, Zéline sortit de l'onde. Sa besogne était accomplie. Elle sourit à tout ce qu'avait été cette besogne ce matin-là. Mais l'amour lui avait donné soif. Elle se dirigea vers un cerisier qui, au haut du ravin, tendait ses petites boules rouges. La saveur attendue des cerises lui mettait l'eau à la bouche, comme tout à l'heure, le fruit défendu.

Troussant son mince vêtement, légère, elle grimpa vers l'arbre. Elle allait l'atteindre; soudain, dans l'herbe haute qu'elle foulait de ses

pieds nus, une sorte de long cordage d'un gris jaunâtre se déroula, se dressa, se balança, se détendit..

Le choc n'avait pas fait plus de mal à Zéline qu'une piqûre d'aiguille; cependant la négresse poussa un cri terrible. Un froid mortel, que sa frayeur accentuait, envahit peu à peu ses membres. C'est à peine si elle se sentait la force d'aller jusqu'à sa maison.

Sur la chemise encore humide, des gouttes de sang marquaient la place où le « fer de lance » avait frappé.

La morsure de la vipère jaune de la Martinique ne pardonne pas. Lorsque Mme Esquibel et sa sœur arrivèrent à Grande-Anse, la pauvre Zéline était morte. Valentine, seule, put suivre l'enterrement; il fallut qu'Hortense restât pour garder Souloune qu'agitait un furieux désespoir.

— Je veux aller rejoindre maman au cimetière, criait-elle; je veux qu'on m'enterre avec elle !

Emue jusqu'au tréfonds de son être, la sensible Hortense demanda elle-même — malgré sa hantise d'inquiéter son fiancé — de ramener la petite à la villa d'Absalon.

Mme Esquibel était fataliste :

— Comme tu voudras, fit-elle, en haussant les épaules.



Gérard Chantenay n'avait prévenu que M. Rousselot de la date de son retour à Fort-de-France. Au débarcadère, il eut le douloureux étonnement d'apercevoir Valentine et Hortense aux côtés de son agent.

— Vous vouliez nous faire la surprise, hein? lança de loin Mme Esquibel. Et c'est vous, gros malin, qui êtes attrapé.

Mlle de Myennes ne disait rien; son visage mat était tout rose de bonheur.

— Pourquoi êtes-vous resté si longtemps? dit-elle seulement, lorsque Valentine, bonne fille, eut entraîné le commissionnaire pour laisser seuls les deux fiancés.

La jeune fille le regardait d'un œil si confiant, que Gérard comprit combien il lui serait pénible de détromper cette âme pure.

— Vous savez, dit-il, dans les affaires... on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

— Vous serez obligé de me quitter souvent, si nous nous marions ?

M. Chantenay voyait bien qu'il n'aurait pas le courage de parler ce jour-là.

— Quelquefois seulement, fit-il d'un ton de taquinerie. Juste assez pour que vous me regrettiez.

— Ah ! oui, Gérard, murmura Hortense avec ferveur, je vous regretterais ! Vous ne pouvez pas savoir comme je vous attendais. Vous vous êtes bien amusé, l'autre soir, au bal de Saint-Joseph ? ajouta-t-elle en fixant Gérard de ses yeux inquiets.

M. Chantenay répondit d'un ton détaché :

— C'est un spectacle amusant, en effet, mais un peu écœurant, tout de même.

— N'est-ce pas ?

Une moue durcit le tendre visage de la jeune fille :

— Ma sœur adore ces bals. Elle y trouve je ne sais quelle excitation mauvaise. Néron l'y entraîne souvent. Il la pervertit, ajouta-t-elle tout bas,

Gérard se sentit, à ce moment-là, encore plus honteux de son aventure. Sans doute, cette exaspération des sens qui avait poussé Valentine dans ses bras, l'ardente jeune femme l'avait déjà éprouvée en maintes et semblables fêtes nocturnes. Le luxurieux Haïtien en profitait ; lui, n'avait été qu'un instrument occasionnel.

M. Chantenay regardait sa fiancée. Il recherchait avec angoisse la tare originelle dans le léger élargissement des narines de la jeune fille, dans la cambrure de ses reins, dans l'élastique langueur de ses gestes, jusque dans sa belle voix chaude et grave : la voix aux sonorités de violoncelle des métisses.

— Un seizième de sang noir, avait dit Rousselot.

Ce mot l'obsédait en même temps que revenaient à sa mémoire la musique aphrodisiaque du bal nègre, les danses lascives, l'audace de Mme Esquibel. Ces noirs paraissaient si doux, si paisibles, sur la plantation, dans leurs villages! Un roulement de tambour et ils étaient déchainés.

Un long silence s'écoula, entrecoupé par les appels des dockers. Ce fut Hortense qui le rompit.

— Vous paraissez fatigué ? dit-elle.

— Un peu, oui, avoua-t-il. Le climat, sans doute.

Elle hésita, puis, bravement, dévoila la pensée qui ne la quittait plus :

— Nous habiterons la France lorsque nous serons mariés ?

— Certainement, répondit-il.

Jérôme Rousselot avait été très étonné du voyage à la Guadeloupe de M. Chantenay. L'expression, presque imperceptible, de confusion qu'avait montrée son patron au débarquement le convainquit que celui-ci s'était volontairement éloigné de la famille Esquibel et que lui-même avait été indiscret et mal avisé en informant Valentine de l'arrivée du cargo.

Il se décida à interrompre le dialogue des amoureux.

— Vous avez trouvé là-bas ce que vous vouliez savoir, monsieur Chantonay ? fit-il en revenant vers le couple.

Cette simple question, qui n'avait qu'un sens commercial, frappa Gérard comme un funeste présage. Hélas ! oui, il avait appris, dans sa solitude, le triste destin qui menaçait son amour.

— En effet, répondit-il avec une amertume qui n'échappa, cette fois, à personne. Vous aviez raison, Rousselot, ce n'est pas très intéressant.

— Eh bien ! lança Valentine, un peu amère, elle aussi, vous auriez bien dû nous épargner ce voyage. Car vous nous manquiez, vous savez ? Jusqu'à Néron qui s'inquiétait ! Nous vous ramenons dîner à la maison ?

— Non, dit Gérard. Excusez-moi. Je suis fourbu.

La contrariété crispait ses traits. Valentine le remarqua :

— C'est vrai qu'il a l'air éreinté. Laissons-le, Hortense. Mais à demain, n'est-ce pas ?

Gérard serra les mains tendues. Il n'eut pas la force de sourire à sa fiancée. Il se sentait triste, infiniment, écœuré du rôle qu'il jouait avec les deux femmes qui s'éloignèrent enfin !

Lorsqu'il prit, le lendemain, le chemin de la

villa d'Absalon, Gérard n'avait pas changé d'avis. La nuit, dit-on, porte conseil; celle qu'il venait de passer, coupée de cauchemars et d'insomnies, pires encore, l'avait fortifié dans son intention d'avertir Mlle de Myennes que le projet qu'ils avaient imprudemment formé ne pouvait se réaliser. Hortense l'aimait, il en était sûr, hélas ! mais chaque jour, chacune de leurs rencontres aggraveraient cet amour. Il ne fallait pas que cette innocente enfant vive dans une espérance qui serait de plus en plus pénible à décevoir.

On eût dit que le hasard favorisait l'entretien : Mlle de Myennes l'attendait, seule, dans le jardin. Avant que le jeune homme eût pu placer un mot, Hortense l'attira vers elle, joue contre joue, cherchant sa bouche.

Gérard se détourna légèrement.

— Quoi ? fit-elle, moqueuse, vous n'osez plus m'embrasser, maintenant ?

— Hortense..., commença M. Chantenay.

Il n'en put dire davantage, le son de sa voix avait frappé la jeune fille. Elle restait devant lui, interdite, les bras encore tendus. Désespéré, mais résolu, M. Chantenay allait parler. A cet instant, Mme Esquibel vint à eux. Valentine avait réussi, la veille, à masquer sa joie de revoir son amant, à réfréner son impatience, mais il ne fallait pas tout de même que Gérard crût qu'elle l'oubliait. Elle était persuadée qu'en in-

terrompant le tête-à-tête des fiancés elle comblerait les vœux de Gérard. La jeune femme ne se doutait certes pas pourquoi celui-ci eut, en effet, l'air soulagé par sa venue.

— Alors, dit-elle, reposé, mon grand ami?

— Non, répondit-il. J'ai très mal dormi.

— Moi aussi, répliqua la jeune femme, en lui décochant une œillade énamourée; c'est de la télépathie. Et je pense qu'Hortense n'a pas dû très bien dormir, elle non plus. Sans vous, Gérard, maintenant nous nous ennuyons ici, mortellement. Moi, ajouta-t-elle, espiègle, ce n'est pas l'amour, c'est le tennis. Nous faisons un set? Ça vous fatiguera encore, mais de la bonne fatigue. Et, après le déjeuner, nous ferons tous une longue sieste.

Elle avait pris le bras du jeune homme et l'entraînait vers la villa.

— Pas ensemble, hélas! soupira-t-elle moqueusement en le pinçant légèrement.

Hortense rougit. Sa sœur la montra du doigt.

— Hypocrite! reprit-elle. Tu crois que je ne t'ai pas vu l'embrasser? Vous avez raison, mes enfants. La vie sans l'amour... Embrasse-le encore, ajouta-t-elle en les poussant vers la tonnelle.

Confuse, mais ravie, la jeune fille se penchait déjà vers Gérard. Celui-ci déposa un baiser sur le front de sa fiancée. Si rapide que fût cette caresse, elle combla de joie Mlle de Myennes.

Elle regardait Gérard avec des yeux noyés de tendresse. M. Chantenay sentit qu'il ne parlerait encore pas ce jour-là.

La joie de Mme Esquibel se traduisait par une allégresse physique qui doublait son adresse. Elle surclassait M. Chantenay qui, d'ailleurs — on le devine — ne s'intéressait que médiocrement à la partie.

— Décidément, vous êtes très fatigué, Gérard, fit-elle, tandis que les hasards du jeu les avaient amenés tous deux au filet. Vous avez dû nous tromper allègrement à Pointe-à-Pitre.

La jeune femme avait dit « nous », mais son regard témoignait qu'elle ne pensait qu'à elle-même.

Valentine avait parlé à mi-voix. Hortense devina plutôt qu'elle n'entendit ces paroles. Elle pâlit. Gérard s'en aperçut.

— Je pense bien, répondit-il en riant, les négresses de la Guadeloupe sont encore plus jolies que celles de la Martinique.

Le hasard a de ces miracles, au même instant Souloune traversait le jardin. L'orpheline accourut et se jeta dans les bras d'Hortense, navrée.

— Eh ! fit M. Chantenay pour être aimable, voilà une Martiniquaise qui me fait mentir.

Mme Esquibel était mécontente. Pas plus que

sa sœur, elle ne désirait que Gérard s'aperçût de sa ressemblance avec Souloune.

— Va ! cria-t-elle à l'enfant, on a besoin de toi à la maison.

Hortense partit avec Souloune, il lui semblait que Valentine désirait s'entretenir seule à seul avec son fiancé. Sans doute lui demanderait-elle la vraie raison de ce voyage qui paraissait avoir assombri Gérard ; peut-être ainsi apprendrait-elle quelque chose pour leurs fiançailles.

— Ma sœur a compris que je voulais te parler, dit Mme Esquibel, lorsque les jeunes filles se furent éloignées. Elle n'est pas si sottte qu'on pourrait le croire.

— Mais je ne crois pas qu'Hortense soit sottte, répliqua vivement Gérard.

— Naïve, quoi. Oh ! Mais je ne pensais pas te blesser, riposta la jeune femme.

— Vous ne me blessez pas. Il ajouta, très ému : Moi aussi, il faut que je vous parle, Valentine...

— Tais-toi, voilà mon mari. Nous ne pourrons jamais être tranquilles, aujourd'hui. Reviens demain, vers quatre heures. J'irai à ta rencontre.

En complet de tussor crème, une régates d'un rouge vif barrant sa chemise de sport, M. Esqui-

bel avançait, son éternel sourire gouailleur aux lèvres.

— Bonjour, monsieur Chantenay, fit-il. Alors, fructueux, ce voyage ? Je parie que vous êtes allé chercher des clients à la Guadeloupe ? Vous voulez nous faire des infidélités. Tu as vu Souloune ? ajouta-t-il en se tournant vers sa femme ; elle avait quelque chose à te demander. Elle sera jolie, cette petite, comme sa mère. Car elle était ravissante, cette pauvre Zéline. Il paraît, d'ailleurs — Tine, ne te fâche pas — que c'était, jadis, l'opinion de M. de Myennes.

Néron ne manquait jamais une occasion d'humilier un Européen, tant pis si c'était sa femme.

Mme Esquibel se mordit les lèvres.

— Tous les goûts sont dans la nature, répliqua-t-elle ; il y a des Français qui aiment les nègresses ; des nègres qui ne détestent pas les blanches. Mais si cela n'avait été toi, mon cher Néron, je n'aurais jamais eu l'idée d'épouser un noir.

Et elle partit sur cette insolence.

Tout concourait, décidément, pour faire cette journée plus pénible encore. Après le déjeuner, déclinant l'invitation qui lui était offerte de faire une sieste réparatrice à la villa, le jeune homme prétextait un rendez-vous et prit congé de ses hôtes.

— A demain après-midi, dit Valentine en lui serrant la main d'une manière significative.

Hortense était désespérée du départ de son fiancé. C'était la deuxième fois qu'il l'abandonnait ainsi et, ce jour-là, après une longue absence. Il y avait quelque chose de mauvais dans l'air pour son amour. Maintenant, des indices lui revenaient à la mémoire : les hésitations de Gérard, la façon dont aujourd'hui il l'avait embrassée... Elle se reprochait l'autre baiser, celui qu'elle s'était si docilement laissé prendre; qu'elle avait si ardemment rendu... Son fiancé la jugeait peut-être dévergondée? Et cette pauvre Souloune qui était venue se montrer... Gérard l'avait longuement regardée; se douterait-il?

Une chose qu'elle ignorait, mais qu'elle voulait savoir, éloignait d'elle son fiancé. Humiliée d'avoir à avouer son tourment à sa sœur, la jeune fille ne pouvait cependant trouver d'alliée qu'auprès d'elle. Sans plus réfléchir, elle courut retrouver Valentine dans sa chambre.

Nue, allongée sur un lit de repos, Mme Esquibel pensait à son rendez-vous. Elle quitterait Absalon dès le déjeuner, irait à l'hôtel de Gérard et ce serait une sieste comme elle le comprenait entre amants.

La venue de sa sœur la surprit désagréablement. Hortense avait la figure défaite. La douleur, l'angoisse torturaient le gracieux visage, lui faisaient perdre jusqu'à sa jeunesse. Valentine comparait son corps puissant aux maigres

formes de sa sœur. Que Gérard n'était-il présent pour la confrontation! Enfin, demain, à la même heure, il connaîtrait des charmes qu'il n'avait pu encore que deviner.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Hortense? fit-elle, maussade.

— Valentine, répondit Mlle de Myennes d'une voix entrecoupée, je crains que Gérard ne m'aime plus; qu'il m'aime moins, se reprit-elle, peureuse de prononcer les mots fatidiques qui peuvent attirer le mauvais sort.

Mme Esquibel eut du mal à cacher sa joie. Hortense venait de lui fournir la preuve de ce qu'elle souhaitait. Si Gérard n'aimait plus sa fiancée, ce ne pouvait être que parce qu'une autre femme — elle, sans aucun doute — avait pris sa place dans le cœur du jeune homme.

— Tu te fais des idées, petite fille, dit-elle d'un ton lassé. Gérard a sans doute des soucis. On ne peut espérer garder un homme constamment à ses genoux. Laisse-le un peu en paix; il te reviendra.

— Tu crois? questionna la pauvre enfant, qui voulait tant croire à son bonheur.

— Mais oui.

Soudain, une idée vint à Mme Esquibel, qui légitimerait son rendez-vous:

— Ecoute, reprit-elle, j'irai le voir demain après-midi, je lui parlerai. Vos fiançailles, qui n'en sont pas, ont assez duré. Je t'avais promis

qu'il reviendrait à la villa; il est revenu. Je te promets de le ramener.

— Que tu es bonne ! Autant que tu es belle, Valentine. Quand on te voit, comment peut-on aimer une autre femme que toi ?

— Sotte, tiens !

Honteuse de la confiance de sa sœur, flattée aussi de ce compliment si sincère, l'épouse de Néron avait pitié de l'enfant misérable dont elle contrariait le destin.

— Viens dormir près de moi, dit-elle.

La jeunesse a des ressources infinies. Quelques minutes plus tard, Hortense dormait d'un sommeil paisible. Les yeux grands ouverts, Valentine rêvait au lendemain merveilleux qui l'attendait.



Cette nuit-là encore, Gérard Chantenay avait très mal dormi. Il appréhendait l'inévitable entretien qu'il aurait avec Valentine et, bien davantage, celui qui suivrait, avec Hortense. L'heure allait sonner où le châtiment viendrait pour sa double faute.

Après le déjeuner, il monta dans sa chambre et sombra dans un sommeil de plomb. Trêve bienheureuse, la sieste apportait, enfin, quelque repos au pauvre être désemparé.

La trêve fut courte. Une demi-heure plus tard, des coups frappés à sa porte réveillaient M. Chantenay. Le jeune homme se dressa, ahuri.

— Qu'y a-t-il ? Qui est-ce ?

— C'est moi...

Il reconnut la voix de Mme Esquibel, jeta un peignoir sur ses épaules, alla ouvrir.

Valentine se précipita dans ses bras.

— Mon chéri ! Enfin...

Dans sa somnolence, il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Comment Mme Esquibel avait-elle osé venir à son hôtel, dans sa chambre ?

Rieuse, la jeune femme ôtait son chapeau, passait les mains dans ses cheveux, dégrafait sa robe :

— Ouf ! Quelle chaleur ! Il faut aimer pour se risquer dehors à une heure pareille.

Elle alla à la porte, ferma le verrou.

— Pauvre chou ! Il dort encore ! fit-elle en lui tapotant les joues. Mais je ne pouvais plus attendre. Et se voir, sur la route... Nous serons mieux ici, n'est-ce pas, mon chéri ?

Elle se collait à lui, les bras rivés à son cou. De ses aisselles moites montait le parfum musqué dont elle connaissait l'empire sur les hommes. Mais Gérard y paraissait, à cet instant, insensible. Inerte, le regard figé, il subissait les caresses sans les rendre.

— Qu'est-ce qui se passe, Gérard ? fit la jeune femme, soudain inquiète. Tu ne m'aimes pas, aujourd'hui ?

Elle l'entraînait vers le sofa, le forçait à s'étendre à son côté. M. Chantenay, maintenant, avait repris sa lucidité. Jamais il n'aurait pensé que l'explication eût lieu ainsi, dans les bras de cette femme demi-nue. Mais l'heure redoutée avait sonné.

— Valentine, dit-il, en la repoussant légèrement, je vous demande pardon de ce que j'ai fait.

— Tu peux me tutoyer. Au point où nous en sommes... Alors, quoi ? reprit-elle après un silence, tu as peur, ou tu as des scrupules ?

Il ne la regardait pas, la figure fermée, hostile.

— Explique-toi, continua-t-elle. J'ai tout de même droit...

Elle lui avait pris le bras, le secouait rudement. Il se décida :

— Oui, je sais que tu aurais le droit. J'ai des devoirs aussi, Valentine.

Mme Esquibel eut une moue :

— Tu vas me faire de la morale, maintenant ? Il est bien temps !

— La faute que j'ai commise, Valentine, je la regrette plus que tu ne peux le croire. Et...

Elle l'interrompit :

— N'exagérons rien. Mais, mon petit, ces

choses-là arrivent tous les jours. Tu m'as désirée. Je me suis laissé prendre. Et après ? Moi, je n'ai pas de remords, parce que je t'aime. Tu entends, Gérard ? Je t'aime. Et toi, m'aimes-tu ?

Comme il ne répondait pas, elle reprit âprement :

— C'est Hortense que tu aimes ? Ah ! Gérard ! Gérard !... que je suis malheureuse !

Elle éclata en sanglots, abattit sa tête sur l'épaule du jeune homme ; lui ne trouvait à dire que ce seul mot :

— Pardon !

Valentine se redressa, farouche :

— Je n'en veux pas, de ton pardon.

Gérard continuait, machinalement, à passer lentement la main sur les cheveux de la jeune femme, comme l'on fait à un enfant que l'on console. Cette chaste caresse — la seule qu'elle eût reçue depuis qu'elle était auprès de lui — suffit à embraser le feu qui couvait dans le corps de Valentine. Soumise à ses sens, elle était prête à tout pour conserver son amant. Elle se jeta aux pieds du jeune homme, leva vers lui un regard d'esclave.

— C'est toi que je veux, murmura-t-elle, même pas ton amour ; seulement toi ! Je ne te demande pas de me sacrifier Hortense, mais que tu me restes, que je te garde...

La sombre chevelure roulait en grappes lourdes sur les épaules découvertes jusqu'aux seins

ronds et polis. Une odeur entêtante montait de cette chair échauffée par la luxure. Déjà, la jeune femme recommençait ses invites; telle devait-elle être, superbe et déchaînée, dans les saturnales du Vaudou. M. Chantenay se dégagea.

Mme Esquibel se releva, rajusta ses vêtements.

— C'est bien, lança-t-elle, le regard enflammé de colère. Epouse-la. Partez ! Vous êtes faits l'un pour l'autre : deux nigauds.

— Je n'épouserai pas Hortense, dit Gérard lentement.

Un cri de triomphe s'échappa de la bouche de la jeune femme :

— Enfin !

Elle revint à lui, l'entoura à nouveau de ses bras. Dans cette créature passionnée, la peine et le plaisir se succédaient comme des éclairs. Transfigurée, Valentine couvrait Gérard de baisers.

— Mon petit, murmurait-elle, mon petit...

Il la laissait faire, impuissant à calmer ce nouveau délire, navré de s'être fait si mal comprendre.

Dans son bonheur, des remords venaient à Mme Esquibel. Elle s'était reproché d'avoir troublé le doux temps des fiançailles de sa sœur; elle ne se pardonnerait pas d'empêcher son mariage.

— Pauvre Hortense, fit-elle, si j'avais su...

Malgré elle, venant du meilleur de cette âme tourmentée, l'aveu s'était échappé. Tardif regret et qui n'aurait sans doute rien changé aux desseins de la jeune femme. Il fit honte cependant à Gérard Chantenay. La peine qu'il allait causer était déjà assez profonde; il ne voulait pas ajouter à cette détresse un remords illusoire.

— Ne vous accusez pas de notre faute commune, répliqua-t-il vivement; elle n'a rien changé à mon amour pour Hortense.

Il avait parlé dans un tel élan de sincérité que la jeune femme fut convaincue de sa méprise. Dégrisée, elle imagina, soudain, une chose atroce et qui la priverait à jamais de revoir son bien-aimé.

— Gérard, dit-elle, en faisant des efforts pour se contenir, j'avais cru, je vous l'avoue sans fausse modestie, que c'était moi, maintenant, que vous aimiez. Oh ! je n'en avais aucune fierté. Je sais où s'abreuve le désir des hommes. Je pensais que vous aviez pris goût à... Elle hésita, lâcha le mot : à ma peau. Hortense, elle, n'avait pas été votre maîtresse... Mais si, Dieu merci ! ce n'est pas à cause de moi que vous l'abandonnez, pour qui est-ce donc ?

» Allons, reprit-elle âprement, comme il se taisait, parleras-tu, à la fin ? Il y a une autre femme ? Cette Mme Flavinien avec laquelle on t'a vu à Balata ?

Gérard Chantenay secoua la tête :

— Non, dit-il tristement. La personne dont vous parlez n'est rien pour moi. Le seul obstacle que je redoute à mon mariage avec Hortense, c'est mon père. Vous ne le connaissez pas, Valentine; poursuivit-il, c'est le meilleur des hommes, mais il est autoritaire. Et, son métier, où il faut toujours lutter, combattre, n'a fait que développer son tempérament. Il ne me pardonnerait pas de m'engager sans lui avoir demandé son avis.

Mme Esquibel haussa les épaules :

— Vous n'êtes plus un enfant. Vous avez l'âge de choisir vous-même votre épouse; au besoin, contre la volonté de vos parents.

Elle le vit rougir, craignit de l'avoir froissé et reprit plus doucement :

— Mais pourquoi M. Chantenay refuserait-il d'accueillir Hortense dans votre famille? La nôtre est honorable, noble même. Certes, ma sœur n'a pas de fortune.

M. Chantenay l'interrompit :

— Ce n'est pas une question d'argent, dit-il avec indignation, qui empêcherait mon père de me laisser épouser celle que j'aime.

Cette fois encore Mme Esquibel sentit qu'elle se fourvoyait. Une autre idée lui vint. Elle était sûre, maintenant, de ne pas se tromper.

— Gérard, dit-elle en le regardant fixement, il ne faudrait pas que vous craigniez de prendre pour épouse une femme facile. Il ne faut pas

juger Hortense d'après moi. Je ne me chercherai pas d'excuses. Tout ce que vous pouvez penser... Mais si, continua-t-elle, devant le geste du jeune homme, je sens si bien ce qui se passe en vous. On dit : « Telle mère, telle fille. » Comment ne pas le penser pour une sœur ? Mais Hortense ! C'est la pureté même. Vous n'êtes pas seulement pour elle un joli garçon, vous êtes le prince Charmant venu d'au delà des mers pour réveiller la Belle au bois dormant. Papa nous parlait si souvent de la France où il avait été élevé ; de ses mœurs, douces comme ses paysages... Vous représentez pour Hortense ce qu'elle avait rêvé ; ce qu'elle n'aurait jamais osé espérer. Ah ! pourquoi êtes-vous venu jusqu'à nous ?...

La jeune femme avait baissé la tête. Ce visage sensuel semblait refléter une nouvelle âme.

— Valentine, fit le jeune homme, encore plus touché par cette attitude qu'il ne l'avait été par les larmes, Valentine, si vous saviez...

Il avait pris les mains de la jeune femme dans les siennes ; elle le contempla avec une tristesse infinie. Pour Hortense, comme pour elle-même, tout était irrémédiablement perdu.

— Gérard, dit-elle lentement, vous allez passer à côté de votre bonheur ; et vous aurez fait, j'en suis certaine, hélas ! le malheur de ma pauvre petite sœur.



Le lendemain matin, comme M. Chantenay entrait dans le bureau de son agent, M. Boussetot lui dit :

— Si vous avez du courrier pour la France, dépêchez-vous. Un bateau vient d'arriver de Cristobal. Il repart ce soir pour Marseille. Peut-être pourriez-vous exposer à votre père ce projet pour la Guadeloupe. Je ne vous ai pas caché ma façon de penser; personnellement, je ne le crois pas intéressant. Mais votre papa est le patron. D'ailleurs...

Gérard n'écoutait déjà plus le commissionnaire. Une seule de ses phrases l'avait frappé : un bateau partait le soir même pour Marseille.

Son destin lui apparaissait soudain fixé; tracé comme sur cette carte qui décorait le bureau, l'itinéraire du paquebot; il allait rentrer en France immédiatement. Il prétexterait n'importe quoi : un câble de son père, par exemple, qui le rappellerait d'urgence. Peut-être même pourrait-il s'arranger pour ne plus revoir sa fiancée. Quelques heures seulement lui restaient avant l'embarquement. Il fallait préparer les bagages, donner les dernières instructions à son agent... Mais oui, il n'avait plus le temps matériel de se rendre à la villa d'Absalon...

En lui épargnant une douloureuse explication avec Hortense, ce départ brusqué servait admirablement ses desseins. Il laisserait une lettre à Rousselot, qui expliquerait. Ce n'était pas poli; pire, c'était lâche. Mais il le fallait, s'il voulait rompre les liens qui l'attachaient ici.

— Mon cher Rousselot, dit-il, je n'ai pas de lettre à écrire, car mon projet, je l'exposerai à mon père de vive voix; je vais prendre ce bateau. A quelle heure part-il ?

De saisissement, le commissionnaire laissa tomber la cendre de son cigare :

— Vous partez ? Mais vous ne m'aviez pas prévenu. Nous devons même...

M. Chantenay l'interrompit :

— A vous, mon ami, je ne veux pas mentir; c'est une décision que je viens de prendre. J'ai un service à vous demander, poursuivit-il d'une voix moins assurée. Je voudrais que vous essayiez de légitimer mon départ le mieux que vous le pourrez auprès de...

Il s'arrêta. Le nom de Mlle de Myennes ne pouvait pas sortir de sa gorge.

Il y eut un silence.

— Auprès de la famille Esquibel ? finit par dire le commissionnaire.

— Oui.

— Parce que vous ne comptez pas revenir de sitôt à la Martinique ? poursuivit M. Rousselot.

— Je le crains, répondit faiblement Gérard.

L'honnête visage du commissionnaire exprimait une telle réprobation que le jeune homme ne put s'empêcher de se disculper.

— Monsieur Rousselot, dit-il, vous avez été l'ami de papa, vous savez quelle horreur il a des noirs. S'il apprenait que j'ai ce Néron pour beau-frère... Et puis...

Il baissa la tête; l'aveu s'échappa malgré lui de ses lèvres :

— Et puis, la mère de Mlle de Myennes...

Le silence retomba, plus pesant. Les yeux fixés au parquet ciré du bureau, Gérard Chantenay voyait luire les petites flammes dansantes qu'y allumait le soleil. Était-ce elles qui l'incommodèrent ainsi ? Il eut un éblouissement, releva le front. Rousselot vit ce visage couvert de sueur.

Le commissionnaire se leva :

— Eh bien ! dit-il, je ferai votre commission. Vous avez la lettre ?

Gérard secoua la tête :

— Elle n'est pas faite. Vous la remettrez, je vous prie, après mon départ. Adieu, Rousselot, je vous remercie, mon ami.

— J'irai à l'embarcadère vous sounaiter bon voyage, répondit le commissionnaire d'un ton glacial.

Le départ d'un paquebot est toujours une grande distraction pour les Antillais. Il y avait foule sur le port. Parents et amis des voya-

geurs encombraient déjà l'embarcadère lorsque M. Chantenay arriva.

La première personne qu'aperçut Gérard fut Mme Flavinien. Il se buta presque à elle :

— Tiens ! fit Thérèse, vous nous quittez, mon bon ami ? Première et désolante nouvelle ; mais le *Commissaire-Ramel* vous mène à Marseille. Vous n'avez pas voulu attendre le bateau de Saint-Nazaire ?

La jeune femme était accompagnée du docteur Lesparoux qui parut, lui aussi, assez surpris.

— Excusez-moi de ne pas être allé vous faire mes adieux, répondit Gérard. Mon départ n'a été décidé qu'aujourd'hui même, à midi. J'ai reçu une dépêche de mon père qui me rappelle d'urgence, ajouta-t-il, non sans quelque gêne.

Hélas ! d'autres curieux, et combien plus fâcheux ! se trouvaient là. A côté de son agent, Mme Esquibel et sa sœur épiaient l'arrivée des passagers.

— Je viens d'apprendre votre départ par M. Rousselot, dit Valentine. J'aurais pensé, Gérard, que vous l'annonceriez vous-même à Hortense.

La jeune fille ne disait rien : pâle comme le fichu de soie blanche qui voilait sa gorge frêle, Mlle de Myennes refoulait difficilement ses larmes.

Gérard répéta avec plus d'embarras encore

les explications qu'il venait de donner à Mme Flavinien. Malheureusement pour Mme Esquibel et pour Hortense, ces excuses ne valaient évidemment plus rien. Toutes ses paroles sonnaient si faux que Valentine abrégéa cette scène pénible.

— Le chef de cabinet du gouverneur s'en va, lui aussi, dit-elle, en feignant d'apercevoir seulement un grand jeune homme, très élégant, qu'entouraient de jolies épouses de fonctionnaires. C'est à lui que nous venions faire nos adieux. Sans cette coïncidence, cher ami, nous n'aurions pas eu la chance de vous revoir. Vous venez, monsieur Rousselot ?

Resté seul avec Hortense, Gérard Chantenay ne trouvait rien à lui dire. Appuyée sur son ombrelle, le regard au sol, l'infortunée attendait une phrase, un mot d'espoir qui ne venaient pas.

— Gérard, fit-elle doucement, est-ce que vous savez à quel point je vous aime ?

Elle avait posé sa main sur celle du jeune homme et le fixait de ses yeux purs. Il sentit cette main brûlante.

— Moi aussi, je vous aime, répondit-il, mais il faut que je parle à mon père...

Elle l'interrompt :

— Il ne s'agit pas de la volonté de votre père, mais vous, Gérard, êtes-vous décidé ? Dois-je me considérer encore comme votre fiancée ?

Il hésitait à broyer ce cœur angoissé. Il le

savait, ce cœur, si ardemment, si totalement à lui... A cet instant suprême, ce qu'il allait perdre lui apparut avec une force incomparable. Il était temps encore. Le bonheur était là, sous sa main...

Soudain, derrière la fiancée éplorée, il entrevit la silhouette du docteur Lesparoux. Non, il ne laisserait pas à ses enfants l'héritage du sang noir.

— Hortense, dit-il, il ne faut pas que votre vie reste suspendue à un événement que nous ne pouvons prévoir.

— Bien, fit-elle; allons rejoindre ma sœur.

Mais elle était incapable de se mouvoir; les mains agrippées à un ballot de bagages, elle se cramponnait pour ne pas tomber.

— Hortense ! murmura-t-il.

Il voulut la soutenir. Elle le repoussa. La cloche du départ, enfin, les sépara.

QUATRIÈME PARTIE

—

VAUDOU

Sans cesse, à mes côtés, s'agite le Démon.

Les Fleurs du Mal.

Jules et Gérard Chantenay étaient assis, face à face, dans leur bureau des docks, lorsque la standardiste appela M. Chantenay père à l'appareil.

— On vous demande de Saint-Nazaire, monsieur, dit-elle.

— Qui ?

— Madame Flavinien.

— Connais pas.

Il allait raccrocher, hésita :

— Donnez-moi la communication.

Une voix jeune et gaie sortit du récepteur :

— Bonjour, Gérard. Comment va ?

— Qui est à l'appareil ? demanda sèchement le négociant.

— Madame Flavinien. Je débarque, à l'instant, de Fort-de-France.

— Attendez, madame, répondit Jules Chantenay en passant l'appareil à son fils : c'est à toi que l'on a affaire.

— Allô ! Qui est là ? demanda le jeune homme.

— Ah ! cette fois, je reconnais ta voix. C'est Thérèse, mon petit.

— Vous êtes en France ? Comment se fait-il ?

— Je t'expliquerai tout ça. Je suis à Saint-Nazaire. Je prends le rapide dans quelques minutes, je serai à Nantes à 18 h. 32, juste à temps pour l'apéritif. Nous dînerons ensemble ?

— Mais..., volontiers.

— Bon. Alors, à ce soir.

M. Chantenay père jeta, par-dessus ses lunettes, un regard ironique à son fils.

— Si j'ai bien compris, c'est une de tes bonnes amies de Fort-de-France qui te tombe dessus sans crier gare. Nous ne t'attendrons pas pour dîner, n'est-ce pas ?

Depuis dix-huit mois qu'il avait quitté, qu'il avait fui la Martinique, pas un seul jour ne s'était écoulé sans que la délicate image de Mlle de Myennes ne reparût, mélancolique et résignée, à la mémoire de Gérard Chantenay.

Lorsque, le bateau ayant gagné le large, l'île avait fini par se fondre, petite tache bleuâtre, dans le bleu moins sombre de la mer et celui, plus pâle encore, du ciel, Gérard avait espéré que cette douloureuse image disparaîtrait, elle aussi, peu à peu, de son souvenir. Il n'en avait rien été. Au contraire, si la douce figure d'Hor-

tense s'était légèrement estompée, si le parfum de la jeune fille s'était adouci pour n'être plus qu'un évanescent arôme; si, en un mot, le souvenir charnel de la créole était allé en s'amenuisant, celui de son âme, qu'il avait meurtrie, le hantait, le harcelait de remords toujours aussi vifs.

Dix fois, vingt fois, il avait été sur le point d'avouer à son père ses fiançailles imprudentes. Il n'avait pas osé; pas plus qu'il n'avait jamais osé écrire à Hortense. Et, dans ses lettres, assez fréquentes, à Jérôme Rousselot, où d'amicales réminiscences accompagnaient les exposés commerciaux, jamais, non plus, il n'avait été question de la famille Esquibel. Le commissionnaire imitait prudemment sa réserve. Gérard ne savait plus rien de sa fiancée. Mais le mal qu'il avait fait, s'il ne pouvait l'oublier, il le gardait en lui, secrètement, comme on cache une honteuse maladie. Et voilà qu'un des témoins de sa vilénie réapparaissait, brusquement.

Un témoin, Thérèse Flavinié ? Davantage ! la cause initiale de la rupture de ses fiançailles si lâchement rompues. Mais, de cela, Gérard ne pouvait en vouloir à la jeune femme. C'était une maîtresse délaissée qui se défendait contre une rivale. Elle n'avait pas menti. Oui ou non Mlle de Myennes était-elle la fille d'une quarteronne ? Hélas ! le fait était rigoureusement démontré, officiellement inscrit sur le registre de l'état-civil du Lorrain.

Maintenant, à distance, la tare originelle d'Hortense apparaissait à Gérard beaucoup moins grave. Un seizième seulement de sang noir ! Et, qu'à moins d'être ethnologue, il était impossible de déceler.

La crainte que la jeune fille, devenue femme, ne fût emportée, à son tour, par le tempérament impétueux de sa sœur, s'évanouissait. Loin de l'atmosphère énervante des Antilles, Hortense, qui l'adorait, eût été une irréprochable épouse.

Restait l'indésirable beau-frère; mais Néron Esquibel n'avait jamais quitté la Martinique. Pas de raison pour qu'il changeât ses habitudes. On ne l'aurait plus revu.

Gérard regrettait amèrement sa décision et de ne point s'être honnêtement confié à son père. Jules Chantenay, peut-être, aurait surmonté ses préjugés; accepté, au moins, avant de signifier son refus, que son fils lui présentât la jeune fille. Et, lorsqu'il aurait connu Mlle de Myennes, comment ne pas être conquis par sa beauté, par sa grâce, sa pureté ?

Ah ! Thérèse ! Quel vilain rôle elle lui avait fait jouer ! Un instant, Gérard se reprocha d'avoir accepté le rendez-vous; mais il voulait avoir des nouvelles de là-bas, il voulait savoir...

Et puis, il valait mieux, de toute façon, avoir en Thérèse une alliée qu'une ennemie.

Le rapide de Saint-Nazaire avait du retard. En attendant Mme Flavinien, Gérard, entièrement revenu, en esprit, aux Antilles, relisait une petite note qu'il avait copiée à la Bibliothèque nationale. L'année précédente, en effet, de passage à Paris, le jeune homme, qui avait affaire place de Louvois, se trouva, son rendez-vous remis à deux heures plus tard, devant la grande et austère maison de la rue de Richelieu. Il eut l'idée d'y aller compulsier cette fameuse étude de Moreau de Saint-Méry, que le directeur de l'enseignement primaire tenait en si haute estime.

Rien n'échappe, dans le monde des livres, à notre Bibliothèque nationale; même ceux édités à Philadelphie en 1797 ! Bientôt, les deux gros in-quarto constituant la *Description topographique, physique, civile, etc...*, de la partie française de l'île de Saint-Domingue, étaient à nouveau sous les yeux du jeune Nantais.

Il y retrouva la description de la cérémonie Vaudou, mais aussi — et c'est ce passage qu'il avait copié et était en train de relire à la lueur tremblotante d'une lanterne du quai — un engageant portrait de la créole antillaise.

« C'est dans les yeux spirituels des créoles, écrivait Moreau de Saint-Méry, qu'on trouve le contraste heureux d'une douce langueur et d'une vivacité piquante.

» Vêtues avec une légèreté que le climat exige, elles ne paraissent que plus libres dans

tous leurs mouvements et mieux faites pour réveiller l'idée d'une volupté d'autant plus séduisante que la nonchalance caractérise tous leurs mouvements.

» L'amour, ce besoin, ou plutôt ce tyran des âmes sensibles, règne sur celle des créoles. Aimables par leur propre sensibilité, et par des moyens qu'elles ne tiennent que de la nature, sans imposture, sans artifices, elles suivent leur penchant qui, pour rendre parfait le bonheur de ceux qui en sont l'objet, aurait peut-être besoin de dépendre davantage du sentiment.

» Heureuse la créole pour qui les serments de l'hymen ont été les vœux de l'amour! Chérissant son amant dans son époux, sa fidélité, plus communément encore le fruit de sa nonchalante sagesse que de la vertu qui suppose des combats et une victoire, assurera leur tranquillité commune. »

Cette dernière phrase avait encore augmenté les regrets de Gérard; la suivante le rassura, du moins, sur l'avenir de la fiancée abandonnée. En effet :

« Toutes ces dispositions aimantes, assurait le psychologue antillais, font que la perte de celui auquel elles étaient liées, amène presque aussitôt un nouvel engagement. Il n'est point de veuve créole qui n'efface bientôt, par un nouveau mariage, le nom et le souvenir d'un homme dont elle paraissait éperdument éprise.

L'on a vu, à Saint-Domingue, des femmes qui ont eu jusqu'à sept maris. »

Sept maris ! Gérard souriait à sa nouvelle lecture, lorsque le train de Saint-Nazaire entra en gare. D'un wagon de première descendit une grande jeune femme que, sous son voile noir qui lui obscurcissait le visage, M. Chantenay ne reconnut pas immédiatement; mais déjà M^{me} Flaviniën courait à lui :

— Eh oui ! Gérard, c'est bien moi. J'ai donc tellement changé ?

Non, Thérèse n'avait pas beaucoup changé. Elle était seulement bouffie et pâlie. Le fard sanglant de sa bouche détonnait dans le crêpe.

— Vous êtes en deuil ? dit-il.

— Mon mari est mort, il y a un mois. Dans un asile de fous. Oui, mon petit Gérard. C'est affreux... Je te raconterai ça. Mon train allait directement à Paris, mais je ne voulais pas traverser ta ville sans te voir. Je partirai demain matin. Tu peux me donner ta soirée, j'espère ? J'ai, d'ailleurs, des choses graves à t'apprendre, qui te concernent.

— Des choses graves ? demanda-t-il.

— Enfin, pénibles. A quel hôtel me mènes-tu ?

Elle avait pris le bras du jeune homme, faisant signe au porteur de les suivre avec les valises ; et, malgré les nouvelles annoncées, tout à la joie de respirer l'air de France.

Pendant qu'elle installait ses bagages, tandis

qu'ils prenaient l'apéritif dans un bar, et même au cours du dîner, M. Chantenay essaya vainement de savoir quelles étaient les choses graves dont Thérèse lui avait parlé.

— Nous avons le temps, disait-elle, laisse-moi goûter le plaisir de te revoir, mon petit Gérard. Il ne faut pas gâcher les bonnes heures en évoquant inutilement les mauvaises.

En revanche, car la mort de M. Flavinien ne paraissait décidément pas l'avoir beaucoup émue, la jeune veuve lui raconta en détail les circonstances qui avaient entouré la folie, puis le décès de son mari.

— Tu te rappelles, disait-elle, que Calixte s'intéressait aux quimboiseurs?... Bon. Des sorciers nègres, il était passé aux nègres tout court. Il était devenu l'ami intime, notamment, du maître d'école de Sainte-Anne et de toute la famille.

» Les deux filles aînées de l'instituteur, des gosses de douze et treize ans, vinrent goûter plusieurs fois à la maison. Cela ne me plaisait guère, mais Calixte y tenait. Il disait que c'était bon pour sa popularité, pour son avenir...

» Des blagues ! Il avait le béguin pour les petites. Pour la plus grande, au moins : Mélise. Et, un jour, en les ramenant en auto à Sainte-Anne, il fit arrêter la voiture chez une bistrote de Rivière-Pilote, une boîte mal famée qui possédait un piano mécanique. C'est aux accents de

cet instrument que Calixte fit danser les négresses et, bien entendu, sans che...

— Thérèse ! interrompit M. Chantenay, qui apercevait, à une table voisine, des figures de connaissance.

Mais son récit réveillait en la jeune femme de longues rancunes, de récents affronts ; baissant la voix, elle poursuivit avec âpreté :

— Oui, mon cher, c'est comme je te le dis, toutes nues. Et l'enquête a prouvé...

— Elles se sont plaintes ?

— Non. Elles étaient, peut-être, enchantées, les coquines ; mais la cadette a raconté la petite séance à ses copines ; celles-ci ont bavardé. Bref, la police a été prévenue et elle a appris que Calixte n'en était pas à son coup d'essai ; la tenancière non plus, d'ailleurs. C'est elle qui fournissait les négrillonnes ; pas celles de l'instituteur, d'autres... Enfin, un joli scandale ! Calixte fut invité à se tenir à la disposition de la justice et je ne sais pas trop ce qui serait arrivé si Lesparoux — tu te souviens, le médecin-chef de l'hôpital avec lequel tu as dîné chez nous ? — si Lesparoux, donc, ne lui avait opportunément découvert des...

— Des symptômes.

— Non, ce n'était pas tout à fait ce mot-là. Attends... Ah ! j'y suis : des prodromes.

— Des prodromes de quoi ?

— De paralysie générale. Oui, mon petit,

Calixte était à la veille de devenir fou. Sa folie, c'était l'amour, voilà tout.

— L'érotomanie ?

— Si tu veux. Dans la circonstance, c'étaient les négrillonnes et le piano mécanique. Enfin, Lesparoux ne se trompait pas, puisque trois mois après son hospitalisation dans une maison de santé, le pauvre Flavinien rendait son âme à Dieu. Et il ne croyait ni à l'une, ni à l'autre, ajouta-t-elle, pas fâchée de sa conclusion.

Gérard revoyait les soirées à la direction de l'enseignement primaire; le bar d'acajou avec ses fioles et ses gobelets; le directeur, congestionné, lisant des relations fantastiques. Toute la Martinique revenait à ses yeux; le petit village de Rivière-Pilote, avec ses maisons resserrées et ses fours à chaux; les thermes d'Absalon et la villa Esquibel; Grande-Anse... Grande-Anse surtout; et « sa chambre » qu'il ne connaissait pas, qu'il ne connaîtrait jamais !

Comme s'il y avait eu transmission de pensée, Thérèse disait, à cet instant, à Gérard :

— Maintenant, si tu y tiens, je peux te donner des nouvelles de Mlle de Myennes. Elles sont mauvaises, celles-là aussi, je te préviens.

— Elle est morte ? murmura Gérard, dont la voix s'étranglait.

— Cela vaudrait mieux. Elle est à moitié folle, comme Calixte. Oh ! ajouta-t-elle, devant le sursaut du jeune homme, je ne dis pas que ce

soit de l'érotomanie ! Une folie d'amour, quand même, paraît-il. Cela lui a pris dans la nuit qui a suivi ton embarquement.



Le lendemain matin, lorsque, à huit heures et demie précises, Gérard entra dans le bureau où Jules Chantenay était déjà installé, celui-ci fronça les sourcils. Son fils, absent de la table familiale, n'avait pas reparu depuis la veille à la maison paternelle.

Une pareille fugue était rare.

La main chaude et sèche de Gérard, ses traits tirés, amenèrent sur le sévère visage du négociant ce sourire méprisant qu'il avait pour les courtiers marrons. Quant à cette Thérèse qui, déjà, l'avait retenu si longtemps à Fort-de-France, elle apprendrait bientôt, si besoin était, que l'héritier de la maison Chantenay avait autre chose à faire que de perdre sa santé dans de folles nuits d'amour.

Une folle nuit ! Hélas ! ce n'était pas l'amour qui avait creusé les yeux de Gérard, qui le laissait en proie à une fièvre que le souffle matinal de l'estuaire n'arrivait pas à calmer. Cette maîtresse dont M. Chantenay père craignait les diverses exigences, si celui-ci avait pu la

voir, en cet instant, refaisant hâtivement ses valises, il aurait été rassuré.

Mme Flaviniën était d'une humeur de dogue. On la reprendrait à s'amouracher de jeunes imbéciles qui croient que tout leur est dû ! Elle s'était arrêtée, ici, gentiment, pensant que Gérard serait heureux de revoir une camarade avec laquelle, avant de se fiancer sottement, il avait passé de bons moments et, dès que cet innocent avait su la maladie d'Hortense de Myennes, il n'avait plus cessé de pleurer et de demander des détails.

Des détails ? Est-ce qu'elle en avait ? Elle se souciait bien de tous les métiers, de toutes les négresses de la Martinique !

Ma parole ! C'était à croire que l'air des Antilles rendait tous les hommes complètement fous !

Le malheur donne du courage aux plus timides. Dès que le courrier fut enregistré et examiné, Gérard aborda de front l'obstacle.

— Mon père, fit-il, d'une voix sourde, j'ai quelque chose de grave à vous dire.

— Ne te fatigue pas, répondit Jules Chantenay, sarcastique ; tu l'es déjà assez comme ça. J'ai compris.

Un doute envahit le cœur du jeune homme. Jérôme Rousselot aurait-il écrit ?

— Qu'est-ce que vous avez compris, père ?

Le négociant haussa les épaules :

— Les enfants ont tendance à oublier que leurs parents sont nés avant eux. Cette dame qui t'a téléphoné, tu lui avais sans doute fait des promesses à Fort-de-France ? Elle est venue te relancer. Ce n'est pas ça ?

Des larmes jaillirent des yeux de Gérard. M. Chantenay n'en fut pas ému, mais alarmé.

— Est-ce que, par hasard... ? fit-il. Voyons, tu as quitté la Martinique il y a dix-huit mois. Cette personne aurait-elle eu un enfant ? Un enfant qu'elle prétend de toi ?

— Non, mon père.

M. Chantenay respira :

— Alors ? Une promesse de mariage ?

— Je suis fiancé, mais pas avec Thérèse... pas avec la personne qui est venue me voir. Ma fiancée est une jeune fille, une vraie jeune fille, mon père.

— De Fort-de-France ?

— Oui.

— Son nom ?

— Hortense de Myennes. Sa famille est d'origine française. Avant la Révolution, les marquis de Myennes...

M. Chantenay l'interrompt :

— De Myennes ? Ce nom me dit quelque chose. Le père n'est-il pas planteur ?

— Oui, père. A Grande-Anse. Il est mort depuis huit ans.

— C'est ça. Un de mes anciens fournisseurs. Occasionnel. Un hurluberlu.

— Un honnête homme, père.

— Il avait des enfants, ce grand fou ?

Ce dernier mot, après ce qu'il venait d'apprendre, frappa Gérard comme un soufflet.

— Mlle de Myennes est un être exquis, une...

Jules Chantenay l'interrompit à nouveau :

— Parbleu ! Tu l'aimes... Elle est la plus belle ; elle a toutes les qualités. Ce qui m'étonne, poursuivit-il, c'est que tu ne m'en parles qu'aujourd'hui. Et après une nuit passée avec une autre femme ! Si cette jeune fille t'a dépêché cette Thérèse Savinien pour se rappeler à ton bon souvenir, elle a choisi une messagère qui a de singulières façons d'exécuter sa mission.

La remarque de son père — bien naturelle, dans l'ignorance où se trouvait le négociant — insultait à la fois les deux femmes. Gérard se révolta.

— Père, répliqua-t-il, un peu pâle, Mme Flavien n'était chargée pour moi d'aucune mission. Hortense de Myennes eût été trop fière pour se plaindre.

Eût été ? Ce verbe, au passé, étonna Jules Chantenay.

— Elle est morte ? demanda-t-il plus doucement.

— Elle est très..., très malade.

Ce ne fut pas son père, cette fois, qui l'inter-

rompit : des sanglots étouffaient la voix de Gérard.

— Tu as été son amant ?

La façon dont le regarda son fils convainquit Jules Chantenay de sa méprise.

— Mais pourquoi, repartit le négociant, dont la colère se chargeait de méfiance, pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ?

— J'avais peur, articula péniblement Gérard, que vous ne soyez fâché que je me sois engagé sans votre consentement.

Jules Chantenay regardait son fils effondré. Disait-il vrai ? Le négociant put mesurer, à cet instant, la crainte qu'il inspirait à son entourage et jusqu'à ses enfants. C'est lui qui l'avait voulu, dans son instinct de domination, dans sa conscience d'être le chef. Il le regrettait aujourd'hui. Il eût souhaité que son fils fût un homme, son despotisme en avait fait un pantin.

— Rentre à la maison, Gérard, fit-il. Nous reprendrons cette conversation lorsque tu seras en état de me répondre.

Lorsque le jeune homme passa devant la gare, l'express de Paris s'ébranlait. Le convoi roulait, lentement, sur la voie qui longe la rue. Il semblait au fiancé de Mlle de Myennes que le train emportait le dernier maillon de la chaîne — et quel lien misérable — qui l'attachait encore à la Martinique.

Cette journée, qui devait être un repos, fut pour Gérard un supplice. Après une nuit d'insomnie, il aurait pu espérer la trêve du sommeil. Le remords et l'angoisse de l'attente l'empêchèrent de s'assoupir un seul instant.

Il s'était réfugié dans sa chambre. Sa mère vint l'y rejoindre. Elle s'assit sur le divan où il était allongé, l'entoura de ses bras, le retint sur sa poitrine comme lorsqu'il était petit. La chaleur du sein maternel, cette affection toujours inquiète, des regards qui pardonnaient d'avance, firent avouer à Gérard le secret qui le torturait. Il apprit à sa mère ses fiançailles avec Mlle de Myennes et tout ce qui concernait la jeune fille, sauf — par une précaution où se retrouvait la prudence paternelle — l'aïeule quarteronne et le beau-frère noir. En terminant, il lui fit part des craintes qu'il avait, désormais, pour la raison, pour la vie même d'Hortense.

— Elle guérira, dit Mme Chantenay, en posant sa douce main sur le front brûlant de son fils.

Telle était la force persuasive de cette voix qui apaisait, jadis, ses chagrins d'enfant, que Gérard était déjà convaincu. Soudain, il pensa à la phrase de Moreau de Saint-Méry : aux sept maris de ces veuves créoles trop consolables.

— Mais je veux l'épouser, maman ! s'écria-t-il.
La tendre créature, humblement soumise au

despotique époux, baissa les yeux. Elle n'espérait guère que son mari laissât Gérard prendre pour femme cette jeune fille à moitié folle; une inconnue, en tout cas, et qui, malgré ses origines françaises — mais si lointaines — devait avoir une façon de vivre, d'autres mœurs que les héritières bretonnes déjà envisagées par Jules Chantenay pour lui donner des petits-fils.

Deux jours s'écoulèrent sans que le négociant parût se souvenir de sa promesse. Il n'était pas dans les habitudes de la maison Chantenay de rappeler au chef de famille celles qu'il avait faites. Pourtant, dans la soirée du troisième jour, comme son père allait regagner sa chambre — se levant tôt, celui-ci se couchait également de bonne heure et sa femme l'avait déjà précédé dans sa retraite — Gérard le retint.

— Père, dit-il d'une voix aussi ferme qu'il le put, voulez-vous que nous reparlions de ce qui me tient tant au cœur ?

Jules Chantenay s'arrêta; il ne s'assit pas.

— Ta mère m'a tout raconté, dit-il. C'est une épouse comme elle que je veux pour toi. Une femme de chez nous qui ait les mêmes goûts, les mêmes habitudes, les mêmes croyances...

— Hortense de Myennes est catholique, répliqua le jeune homme.

— Il ne s'agit pas de cela ! J'ai réfléchi — je ne suis pas un butor, comme tu le penses

peut-être — et j'ai tenté de rafraîchir mes souvenirs. J'ai fouillé dans mes paperasses. Ce que c'est que d'avoir de l'ordre ! Si tu y tiens, je te ferai lire deux lettres de M. de Myennes. Jamais je n'ai rencontré un planteur aussi insouciant, aussi maladroit en affaires. Un honnête homme, prétends-tu. Soit. C'est nécessaire; ce n'est pas suffisant. Je m'étonnerais qu'il ait fait fortune. Tu dois savoir ça ?

— M. de Myennes s'est ruiné en remboursant, de son plein gré, les amis qu'il avait entraînés dans une mauvaise entreprise, dit Gérard.

Le négociant eut un ricanement :

— Je m'en doutais ! Tu as choisi une fiancée sans le sou; mais créole. C'est bien dans les goûts de mon poète de fils ! Au fait, continuait-il, en s'échauffant, de quoi vit-elle ? Elle donne des leçons de piano ?

— Hortense vit avec sa sœur.

— Celle-ci est donc riche ?

— Elle a épousé un planteur qui l'est.

— Tiens ! Mais nous sommes en plein dans les affaires de la maison. C'est peut-être un de nos fournisseurs ? Son nom, je te prie.

Gérard était pris de court. D'ailleurs, il n'y avait plus à reculer.

— M. Esquibel.

Jules Chantenay éclata :

— Un nègre ! Par exemple ! Ah ! Celui-ci, je le connais ! On ne peut pas l'oublier. Tu

voulais introduire un nègre dans ma famille ? Tu n'as pas honte ?

La colère de son père eut, sur le jeune homme, un effet contraire à celui qu'on attendait. Il souleva le furieux regard et répliqua posément :

— C'est bien, mon père, je ne vous parlerai plus de Mlle de Myennes. Mais je ne veux pas vous cacher mes intentions. Je vais partir pour Fort-de-France. J'y soignerai de mon mieux ma fiancée; si elle guérit, je l'épouserai.

Jules Chantenay contemplait maintenant son fils d'un autre œil. Ce calme, cette décision subite, bien dans sa manière à lui, l'irritaient en le flattant. C'était son propre tempérament qu'il retrouvait dans son fils pour le combattre. Il se cala dans un fauteuil et s'apprêta à la lutte.

— En somme, tu veux te marier sans mon consentement, contre ma volonté. Ton ingratitude, voilà la récompense de nos soins, de notre affection à ta mère et à moi. Laisse-moi parler, je te prie, poursuivit le négociant devant le geste de son fils. Donc, tu vas nous abandonner; abandonner aussi la maison Chantenay, père et fils, avec ta part dans les bénéfices. Tu veux partir pour la Martinique ? Joli voyage, un peu coûteux cependant. Et, là-bas, tu vivras comment ? Employé du nègre ?

L'insulte atteignit Gérard sans lui enlever sa maîtrise de soi.

— Tante Octavie, dit-il, m'a laissé quelque argent. Il est placé dans la maison Chantenay. C'est une très bonne affaire; vous me pardonnerez cependant de l'en retirer. Vous l'avez dit vous-même : il ne faut pas que je devienne l'employé du nègre. Soyez sans crainte, je ne serai pas, non plus, son associé.

— A ta guise, mon petit. Mais, tu le sais, nous n'avons pas beaucoup de disponibilités en ce moment. Sans doute, quatre cent mille francs, ce n'est pas une très grosse somme...

— Trois cent mille, dit Gérard.

— C'était trois cent vingt mille à la mort de ta tante, mais ils ont fructifié; car, sans te le dire, je ne te donnais pas la totalité de ce qui t'étais dû. Il n'est pas bon que les jeunes gens aient trop d'argent de poche. Ils font assez de bêtises sans cela... Je t'ai fait faire des économies malgré toi.

— Merci, père

Jules Chantenay sortit un calepin de sa poche, y jeta un coup d'œil.

— Le prochain départ pour Fort-de-France est dans trois jours, dit-il. C'est le bateau qui nous a amené cette excellente dame Savinien ou Flavinien. Je n'aurai pas liquidé à cette date le montant du legs de ta tante. Le départ suivant est le 24. Tu as attendu dix-huit mois, tu peux, peut-être, attendre encore dix-huit jours ?

— Certainement, père, répondit le jeune

homme. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'une aussi forte somme pour partir. Vous me ferez virer le reliquat à mon compte.

— Entendu, alors. Bonsoir, Gérard.

— Bonsoir, mon père.

Le même soir, le jeune Chantenay écrivit deux lettres à Fort-de-France. Dans l'une, adressée à Jérôme Rousselot, il n'était question, cette fois, ni de sucre, ni de rhum. La seconde était pour Valentine Esquibel. Elle se terminait par ces mots :

« Dites à Hortense que je viens auprès d'elle et pour toujours. »

Les semaines qui devaient précéder l'embarquement du jeune Chantenay commencèrent, à l'hôtel de la place Grassin, sous les plus défavorables auspices. La pensée que son fils si passionnément chéri l'abandonnait, minait Mme Chantenay comme une de ces maladies intérieures qui ne pardonnent pas. Le négociant, lui, était en proie à une rage qui éclatait à chaque occasion dans les bureaux. Les employés étaient terrorisés. Le service en souffrait. Le vieux caissier, déjà dans la maison du temps du grand-père de Gérard, n'avoua qu'au petit-fils une erreur de mille francs.

— Je n'ose pas en parler à votre papa, lui dit-il; il est tellement terrible ces jours-ci !

Le jeune homme, seul, gardait tout son calme. Maîtrisant son impatience, il continuait sa besogne avec une régularité, un zèle exemplaires.

— Il veut se faire regretter, pensait le négociant.

Mais ne le regrettait-il pas déjà ? C'était bien un Chantenay de race, ce garçon-là ; de ceux qui, leur décision prise, ne reculent devant aucun obstacle. Il se souvenait de ses querelles avec son père, moins graves, certes ; mais le vieux Gérard Chantenay, le parrain de ce gamin devenu subitement un homme dans le feu de l'amour, n'était pas commode, lui non plus. Et l'ancêtre, le marin — le négrier — avait fait, paraît-il, le désespoir de sa famille avant de devenir l'artisan de sa fortune.

Jamais, pourtant, à la table de famille, pas plus qu'aux docks, le négociant ne faisait allusion au départ prochain. Mme Chantenay, elle non plus, n'en soufflait mot. Aux repas, l'on parlait de choses et d'autres, si loin des pensées de tous, qu'il en résultait une gêne et de perpétuels silences ponctuant les plus indifférentes remarques. Mais la vie de la maison se perpétuait selon l'ordre immuable.

Le seul changement à cette existence si bien réglée, ce fut la suppression de la partie d'échecs, presque quotidienne auparavant, du père et du fils. Jules Chantenay était de bonne force à ce jeu difficile. Il l'avait appris à Gérard qui

s'était montré un excellent élève; mais le maître battait encore le disciple, neuf fois sur dix.

Deux jours avant le départ du paquebot, après un dîner où Mme Chantenay avait montré plus de nervosité, d'impatiences en une demi-heure qu'en vingt-six années de vie conjugale, le négociant dit à son fils :

— Nous faisons un échec, Gérard ?

Le jeune homme gagna deux parties successives avec une facilité telle qu'il crut, un instant, que les étourderies de son père étaient voulues. Il n'en était rien.

— Je suis distrait, ce soir, dit le négociant dépité.

Mais malgré cette légère contrariété, son fils lui sentait cette allégresse intérieure que Jules Chantenay irradiait d'habitude avant d'annoncer une bonne nouvelle.

Il attendit vainement celle-ci. Mme Chantenay embrassa tristement son fils et monta dans sa chambre sans que son mari eût parlé.

— Il m'est venu une idée, Gérard, fit soudain le négociant. Sans cette pénible aventure, l'un de nous deux aurait, quand même, dû aller dans six mois à la Martinique. Pourquoi me priverais-je du représentant le plus au courant de mes affaires? Tu ne veux pas être au service de M. Esquibel? Parfait; mais aurais-tu honte d'être au mien? La tournée sera en avance, voilà tout.

La tournure commerciale de cette proposition inattendue, inespérée, ne trompa pas Gérard une seconde. Il se précipita dans les bras de son père.

— Va annoncer ça toi-même à ta mère, dit Jules Chantenay, très ému. Par exemple, tu vas me jurer que tu n'épouseras pas Mlle de Myennes sans que je la voie. Tu n'as pas sa photo ?

Les mains encore tremblantes, le jeune homme fouilla dans son portefeuille. Il tendit à son père une photographie qu'il avait prise à la villa de Grande-Anse. Accoudées à la balustrade de la véranda, les deux sœurs souriaient à l'opérateur qui devait être tout près. A côté du buste épanoui de Valentine, celui de la cadette se détachait sur le feuillage sombre.

— C'est la plus mince ? demanda Jules Chantenay.

Il regardait la masse lourde des longs cheveux, le délicat modelé du visage, les yeux immenses.

— Evidemment..., murmura-t-il.

*
**

On ne devrait jamais refaire les voyages qui vous ont laissé de merveilleux souvenirs. Sa

première traversée avait été, pour Gérard, un enchantement; celle-ci ne fut qu'une longue déception.

Rien, à bord, ne l'intéressait plus; ni la vie laborieuse de l'équipage, ni les jeux des passagers. C'était la mauvaise saison. Le temps, dans l'Atlantique nord, fut déplorable. Sans doute, il s'améliora comme le navire arrivait sous les tropiques, mais ni le soleil, ni l'azur du ciel et des eaux ne réussissaient à arracher le jeune homme à son incurable tristesse.

La nuit, les battements de l'hélice le tenaient éveillé, comme le tic-tac d'une pendule énerve et entretient les insomnies d'un malade. Il ne vivait que dans l'attente de l'arrivée au port. Le dernier jour de la traversée, pour tromper son impatience, il prit un livre à la bibliothèque du paquebot. C'était *Mademoiselle Jauffre*.

« Je t'ai vaincu, disait au Temps le héros du roman — qui allait, lui aussi, rejoindre une fiancée abandonnée — car je te reprends le passé. Voici qu'à dix ans de distance, je revis des heures mortes et les meilleures de celles que tu m'avais prises...

» Exquise douceur des retours — écrivait Marcel Prévost — charme poignant des existances revécues, rançon de la mélancolie des départs... »

Hélas ! Gérard Chantenay ne goûtait pas cette douceur. Il n'y avait pas dix ans, lui, qu'il était

parti et les heures exquises des fiançailles étaient autrement vivaces dans son cœur que dans celui de l'amoureux de Mlle Jauffre ; mais ce n'était pas ces heures qu'il revivait ; c'était le douloureux événement qui les avait interrompues.

Sa confusion, sa honte de se retrouver devant Hortense, après la façon dont il s'était conduit, disparaissaient devant son angoisse de l'état où il allait retrouver la jeune fille.

A moitié folle, avait dit Mme Flaviniën.

Une démente ! La délicate créature qui était restée dans sa mémoire comme un chef-d'œuvre de grâce et de beauté, se pourrait-il qu'elle fût devenue semblable à ces malheureuses qu'on enferme dans les asiles ? A cette pensée, Gérard regrettait presque d'être venu. Mais la phrase consolatrice de sa mère lui revint à l'esprit. Les mamans ont comme une divination pour tout ce qui touche à leur fils. Oui, il la guérirait. Il en était sûr. Il le fallait.

— Comment va Mlle de Myennes ?

Tels furent les premiers mots de Gérard à son agent qui l'attendait au débarcadère.

— Son état n'a pas empiré, répondit le commissionnaire avec froideur.

— Mon père ne voulait pas que je me marie si jeune, crut devoir expliquer M. Chantenay.

M. Rousselot ne répondit pas, mais comme le

jeune homme demandait s'il avait retenu une chambre à l'hôtel où il était descendu à son premier voyage :

— Oui, fit-il avec quelque embarras; mais, si vous voulez bien, nous irons tout de suite à mon bureau. Mme Esquibel nous attend.

— Seule ? s'enquit Gérard.

Le commissionnaire baissa la tête :

— Elle a beaucoup insisté pour vous parler dès votre arrivée. Je n'ai pas cru devoir refuser.

— Vous avez bien fait, Rousselot.

Le jeune homme sentait son cœur se serrer :

— Mon pauvre ami ! ajouta-t-il, en pressant dans les siennes les mains du vieillard.

La voix de Jérôme Rousselot se fit moins sévère.

— Le docteur Lesparoux espère encore, dit-il.

Enhardi, M. Chantenay lui posait, maintenant, des questions hâtives, désordonnées.

— Mme Esquibel vous expliquera, se borna-t-il à répondre.

Valentine était debout lorsque les deux hommes pénétrèrent dans le bureau.

— Gérard, dit-elle, sans préambule, Hortense est gravement malade, à cause de vous.

La douleur avait ravagé ce beau visage passionné.

Le jeune homme était atterré.

— Est-ce qu'elle parle de moi ? demanda-t-il timidement.

Mme Esquibel éclata en sanglots.

— Elle ne vous reconnaîtra pas.

Lorsqu'elle se fut un peu calmée, Valentine fit le récit des douloureux événements qui avaient suivi le départ de Gérard. Le soir même, dès leur retour du port, Hortense avait été prise d'une fièvre intense. Dans la nuit, elle avait eu le délire. Le docteur Lesparoux avait diagnostiqué une fièvre cérébrale.

Pendant plusieurs semaines, elle n'avait cessé de divaguer. Hébétée, le regard fixe, elle était agitée de perpétuels soubresauts.

Puis, elle était restée comme paralysée. Enfin, elle était tombée dans le coma. Le docteur la jugeait perdue; alors, Néron avait fait appel au sorcier.

— Jioule l'a ressuscitée, dit Mme Esquibel avec une sorte d'effroi.

— Et... maintenant ? demanda Gérard.

— Maintenant, elle vit, si l'on peut appeler cela vivre. Elle mange, elle marche, mais elle ne parle pas. Elle ne nous reconnaît même plus ! Je me demande si je ne préférerais pas qu'elle fût morte ! ajouta la jeune femme, fondant de nouveau en larmes.

— Vous auriez dû m'avertir, dit M. Chantenay.

Valentine releva la tête. Une indicible ex-

pression de haine luisait dans son regard. Elle jeta les yeux sur Rousselot qui baissa la tête.

— Personne, ici, dit-elle sèchement, n'espérait plus vous revoir.

Il y eut un silence.

— Je vous ai écrit ce que je comptais faire, fit humblement le jeune homme.

— Gérard, dit Mme Esquibel, un seul espoir nous reste. J'ai parlé à Lesparoux ce matin. Il m'a dit que, peut-être, votre présence ferait du bien à Hortense. Allez le voir.

Et elle partit sans le saluer.

Avant même de se rendre à l'hôtel, Gérard téléphona au docteur. Celui-ci accepta de recevoir immédiatement M. Chantenay à l'hôpital.

M. Lesparoux devait être au courant de bien des choses; il ne parut pas étonné de la venue du jeune homme.

— Le cas de Mlle de Myennes, dit-il, est l'un des plus curieux que, dans ma longue carrière, il m'ait été donné d'étudier. Il semble bien que nous nous trouvions en présence d'un de ces phénomènes de suggestion, de magie — oui ! il faut dire le mot — devant lesquels les incrédules sont obligés de s'incliner. Voilà qui aurait intéressé ce pauvre Flavinien. A propos, fit le médecin-chef, vous savez ce qui lui est arrivé ?

— J'ai rencontré Mme Flavinien à Saint-Nazaire, répondit Gérard, gêné.

M. Lesparoux lança au jeune homme un curieux regard.

— Revenons à Mlle de Myennes, reprit-il. Vous avez vu, sans doute, Mme Esquibel. Que vous a-t-elle dit ?

— Que sa sœur ne la reconnaissait plus, répondit Gérard d'une voix altérée.

— C'est exact. A Paris, on penserait qu'elle est folle. Ici, on reste convaincu que c'est une zombie. Les noirs, poursuivit le médecin-chef, croient que leurs sorciers ont le pouvoir de ressusciter les morts. Non pas d'une résurrection totale, mais d'animer le cadavre, de lui donner une apparence de vie. Ce sont ces morts-vivants qu'ils appellent des zombis. Inutile de vous dire, se hâta d'ajouter Lesparoux, que je ne crois pas à cette histoire; les morts en question étaient seulement en léthargie. Quoi qu'il en soit, les quimboiseurs qui sortent ces patients de leur mauvais pas, conservent sur eux une influence extraordinaire. Positivement, ces malheureux leur appartiennent corps et âme !

— Comment ! s'écria M. Chantenay, vous croyez...

Le docteur Lesparoux l'arrêta d'un geste :

— Ne me faites pas dire ce que je ne pense pas. Je suis sûr que Mlle de Myennes n'est pas la maîtresse de Jioule. Car c'est ce noir qui l'a sauvée; vous le savez aussi, sans doute ?

— Mme Esquibel m'a dit, en effet...

— Bon. Mais la jeune fille lui appartient quand même en esprit. Elle ne reconnaît que lui, n'obéit qu'à lui. Elle ne fait rien sans son ordre. Croyez-vous que sa sœur est obligée de l'habiller, de la laver de force ?

M. Chatenay était effondré. Il n'aurait jamais imaginé pareille disgrâce.

— Généralement, continua le médecin, qui n'était pas fâché de montrer ses connaissances des sciences occultes du pays, le sorcier ne se sert du zombi que comme domestique. Il lui fait cultiver son champ, porter ses fardeaux... Bref, c'est un serviteur qu'il ne paie pas et qui ne se montre pas exigeant sur la nourriture. Quelquefois — toujours d'après les nègres — le quimboiseur en fait l'instrument de ses crimes. Oh ! ajouta-t-il, devant l'effroi du jeune homme, je suis persuadé que Jioule n'a pas d'aussi épouvantables desseins. Il traite Mlle de Myennes en infirmier dévoué et respectueux ; mais il est fier de son œuvre, le bougre ! Il n'y a vraiment pas de quoi, ajouta-t-il, entre ses dents.

— Mme Esquibel, fit Gérard, m'a laissé espérer que sa sœur, en me voyant...

M. Lesparoux secoua la tête :

— Ne vous illusionnez pas, cher monsieur ; mais c'est à tenter. Je crois qu'il vaudrait mieux que je sois présent à votre première entrevue avec Mlle de Myennes, reprit-il. Qui sait quelles

seront les réactions de cette malheureuse personne encore si faible ?...

Le médecin cachait sous sa mansuétude l'intérêt qu'il prenait à ce cas exceptionnel.

— Bien entendu, dit M. Chantenay avec chaleur. Je m'en remets à vous pour décider lorsque cette entrevue sera possible.

— Nous allons organiser cela avec Mme Esquibel, répondit le docteur enchanté. Allons, mon ami, ajouta-t-il, ému tout de même par le chagrin du jeune homme, ne vous frappez pas ainsi. Il faut que Mlle de Myènnès vous revoie bien portant, gai; comme vous étiez lorsque nous nous sommes connus. L'amour et la nature font aussi des miracles, conclut le médecin avec un bon sourire. Il n'y a pas que les sorciers...

*
*
*

Gérard ne quittait plus M. Rousselot; sans cesse il l'interrogeait sur la maladie d'Hortense. Mais le commissionnaire ne savait pas autre chose que ce qu'avait dit Mme Esquibel. Il avait voulu, plusieurs fois, prévenir M. Chantenay. Valentine, aussi bien que son mari — blessé dans son orgueil — s'y étaient toujours formellement opposés.

— Et puis, ajouta Jérôme Rousselot, j'avais

l'impression que vous ne teniez pas à ce qu'on vous rappelle les souvenirs que vous aviez laissés ici.

A ce reproche si mérité, Gérard ne trouvait rien à répondre. Malgré qu'il lui en coutât de parler de cette sorcellerie qui avait détruit son bonheur, il raconta à son agent sa conversation avec le docteur. Le jeune Français ne pouvait pas croire aux zombis. Qu'en pensait Rousselot ? En avait-il vu ?

Le commissionnaire haussa les épaules :

— Comme tout le monde. J'ai vu de pauvres nègres qui errent comme des fous; sans jamais parler, effectivement; sans s'occuper des obstacles qui se trouvent sur leur chemin. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, il y en a un qui s'est fait écraser sur la Savane. Le conducteur de la voiture, un Européen, a déclaré à la police que sa victime était un zombi. Il a trouvé des tas de nègres pour témoigner dans le même sens.

» Car les noirs croient dur comme fer aux zombis, poursuit le commissionnaire. Ils prétendent en avoir reconnu de leurs familles, des parents décédés et bel et bien enterrés, que les sorciers étaient allés extirper de leurs tombes. On a même raconté qu'il s'en trouvait dans les plantations, qui travaillaient pour le compte du sorcier. »

M. Chantenay était atterré. Toutes ces his-

toires de magie, où le Vaudou réapparaisait dans son esprit avec les saturnales du bal Congo, lui faisaient prendre les Antilles en horreur. Ah ! en arracher Hortense ; la ramener en France ; la guérir du sortilège qui l'avait enchaînée ; rendre la raison, le bonheur à cette morte-vivante et bien-aimée...

Revenant à des choses plus tangibles, M. Rousselot parlait maintenant de Jioule. Le nègre avait pris une importance considérable chez les Esquibel. Néron en avait fait un « commandeur » — celui qui surveille et dirige les travailleurs dans la plantation. — Jioule devait s'acquitter assez peu de cette besogne, d'ailleurs, car il ne quittait guère Mlle de Myennes. Le commissionnaire confirmait les paroles de Valentine et du docteur Lesparoux : la jeune fille ne faisait rien sans les suggestions de son infirmier.

— Le plus curieux, poursuivit Rousselot, c'est que, maintenant, Mme Esquibel, Néron lui-même, paraissent le craindre. On a l'impression que c'est le serviteur qui commande. On dirait que quelque chose les lie au nègre.

— La reconnaissance, fit M. Chantenay. Jioule a sauvé Hortense.

Le commissionnaire haussa les épaules.

— Passe pour Mme Esquibel, mais son mari ? Il n'aimait tout de même pas à ce point sa belle-sœur ? Vous le connaissez : il n'est commode

pour personne. Pour ses domestiques, encore moins. Non, conclut Rousselot, il doit y avoir autre chose; quoi, par exemple? Je me suis souvent posé la question.

Le docteur ne fit pas attendre trop longtemps M. Chantenay. Trois jours après, la voiture de M. Rousselot le menait à la villa d'Absalon.

En arrivant, la première personne qu'aperçut Gérard fut Jioule, assis sur le perron, son couteau sur les genoux.

— Qu'est-ce que je vous avais dit? Il fait bonne garde, le nègre, dit le commissionnaire, qui avait tenu à conduire lui-même son patron.

— Il est armé, constata M. Chantenay.

— Oh! ce n'est pas à son couteau que je pense. Les noirs n'abandonnent jamais leur machete. C'est leur grand instrument de travail. Il leur sert de tout: de faux, de serpe, de hache... C'est une arme également, et qu'ils manient, malgré sa masse, son poids, avec autant d'habileté et de précision que vos escrimeurs une épée. Car ils s'en servent aussi quand ils se battent, quand ils se révoltent.

— Il y a encore des révoltes? demanda Gérard, surpris.

Pour oublier son angoisse, le jeune homme essayait de s'intéresser aux paroles de son compagnon.

— Les noirs, répliqua le commissionnaire,

n'oublient pas qu'ils ont été des esclaves; et les blancs, ajouta-t-il à mi-voix, se consolent difficilement de ne plus être les maîtres.

Jioule était rentré précipitamment dans la maison.

— M. de Myennes était pourtant un bon maître, reprit Rousselot. Jioule l'aimait bien. Je crois qu'il a une passion pour sa fille. Et il n'est pas peu fier de l'avoir ressuscitée ! Je me demande, continua-t-il, comme pour lui-même, s'il ne serait pas navré qu'elle recouvre la raison, qu'elle lui échappe.

Ils étaient entrés dans le vestibule. Le cœur battant, Gérard attendait derrière cette porte qui allait s'ouvrir.

Ce fut Valentine qui apparut.

— Nous attendrons le docteur Lesparoux, dit-elle; venez, il ne faut pas qu'Hortense vous voie avant qu'il soit là.

Mme Esquibel les fit entrer dans le salon de musique où, tant de fois, Gérard avait écouté sa fiancée. La harpe d'Hortense dressait, dans un angle, sa hampe dorée.

— Elle en joue encore ? demanda le jeune homme.

— Je vous ai dit qu'elle ne se rappelait rien de ce qu'avait été sa vie avant... avant l'accident, répondit Valentine d'un ton amer.

Le médecin-chef arrivait. Il exposa son plan. Mme Esquibel et lui conduiraient Mlle de

Myennes dans le jardin. M. Chantenay arriverait, seul, à sa rencontre.

Maintenant, le cœur de Gérard battait à tout rompre. C'est à peine si ses jambes pouvaient le porter tandis qu'il cheminait à travers les allées.

De loin, caché derrière un bosquet, il aperçut sa fiancée. Elle marchait comme une somnambule, escortée par sa sœur et le docteur qui la soutenaient entre leurs bras.

Jioule suivait à quelques pas.

M. Chantenay s'approcha. Quelques mètres seulement le séparaient d'Hortense. La jeune fille n'était plus que l'ombre d'elle-même. Sa robe blanche flottait autour de son corps amaigri. Plus que jamais, ses yeux semblaient regarder au delà de la vie; mais ils avaient perdu leur rayonnement. Toute intelligence était éteinte dans ce regard.

Gérard s'avança.

— Bonjour, Hortense, dit-il d'une voix faiblement enjouée. Je suis revenu. Me voilà, Hortense, répéta-t-il. Hortense ! voyons, ma bien-aimée ! C'est moi, Gérard, Gérard Chantenay, souvenez-vous !

Mlle de Myennes ne semblait même pas le voir. Elle l'avait dépassé et continuait à avancer d'un pas saccadé, comme la petite zombie qui les avait bousculés, jadis, sur la route.

— Hortense ! cria encore Gérard.

Mais la jeune fille ne se retourna pas. Arrivée au tournant de l'allée, elle poursuivit son chemin tout droit, entra dans un massif. Jioule se précipita, lui toucha l'épaule. Mlle de Myennes le suivit docilement.

Dans le salon, le docteur Lesparoux et Rouselot essayaient de calmer Mme Esquibel en proie à une crise de nerfs.

— Va-t'en ! cria-t-elle, en apercevant Gérard ; que je ne te revoie plus jamais ! Jamais !

Dans sa douleur furieuse, elle le tutoyait sans pudeur, avouant devant tous leurs coupables amours.



La fenêtre du cabinet du médecin-chef donnait sur le jardin de l'hôpital. Par la large baie on apercevait, transportant du linge, des appareils, les infirmières plus noires encore dans leurs blouses blanches, des malades européens et nègres, qui cheminaient, à pas lents, à travers les allées avec le même regard douloureux et résigné.

Au comble de l'agitation, Gérard Chantenay s'était précipité vers Lesparoux, lui serrant les mains de ses mains fiévreuses.

— Calmez-vous, dit le médecin. Si vous perdez, vous aussi, votre sang-froid, comment voulez-vous que nous arrivions à quelque chose ? Buvez ça, ajouta-t-il en tendant au jeune homme un verre d'eau où il avait laissé tomber quelques gouttes d'un petit flacon bleuté.

Gérard but le breuvage, s'épongea le front.

— Excusez-moi, dit-il; vous ne pouvez pas savoir ce qui se passe en moi; et, presque aussitôt, repris par son obstiné désir :

— Parlez à Mme Esquibel. Vous seul pouvez la fléchir, la convaincre. Je suis sûr que si je pouvais revoir Hortense, vivre quelque temps auprès d'elle, j'arriverais à lui rappeler...

Il s'arrêta. La sueur perlait de nouveau à son front.

M. Lesparoux n'avait plus aucun espoir; mais, à défaut de Mlle de Myennes, il devait, au moins, guérir cet insensé.

— Je verrai encore Mme Esquibel, dit-il, en se levant. Tout ce que je pourrai réaliser pour votre vœu, soyez sûr que je le ferai.

Attendre ! Encore attendre !...

Les journées que vécut Gérard en espérant l'appel du docteur furent les plus mauvaises de son existence. Chaque soir, il téléphonait à l'hôpital, pour obtenir, chaque fois, la même réponse : Mme Esquibel était prévenue. Il valait mieux ne pas la brusquer.

C'était aussi l'avis de Jérôme Rousselot que

M. Chantenay, désespéré de ne rien voir venir, voulait envoyer plaider sa cause à la villa d'Absalon.

Au bout d'une semaine, inquiet de l'état du jeune homme dont l'agitation avait fait place à un accablement qui laissait craindre pour sa santé, le commissionnaire se décida à une dernière démarche. Sa tentative était facilitée par l'absence de Néron, parti pour Haïti, la veille même de l'arrivée de Gérard.

Etant donné ce qu'il avait appris des relations de Valentine avec le fils de son patron, Jérôme Rousselot préférait avoir affaire à la jeune femme, sans que le mari outragé pût assister à l'entretien.

La mission était délicate.

Le vieillard dut s'en acquitter avec autant de diplomatie que de persuasion; car, le soir même, il pouvait annoncer à M. Chantenay que Mme Esquibel consentait, enfin, à le recevoir.

Le lendemain, après une nuit d'insomnie passée tout entière à rassembler les arguments avec lesquels il espérait convaincre Valentine — se faire pardonner aussi s'il le pouvait — M. Chantenay se présenta à la villa d'Absalon. Il fut reçu par une négresse joviale et bavarde qui, en le conduisant au salon, lui apprit l'absence du maître. Le jeune homme en fut soulagé d'un grand poids. Jioule ne se montra pas. Hortense, elle-même, restait invisible.

— Gérard, dit Mme Esquibel, souvenez-vous de notre entrevue à l'hôtel. Le croyez-vous, maintenant, que vous avez fait notre malheur à tous ?

La voix de la jeune femme ne traduisait plus qu'une infinie tristesse.

— Valentine, dit Gérard, ma vie tout entière, je la consacrerai à guérir Hortense.

— Hélas ! murmura-t-elle, il n'est plus temps...

— Mais si, répliqua le jeune homme avec feu. Ecoutez, voici ce que j'ai pensé.

M. Chantenay exposa le plan qu'il avait formé. Il consistait à installer Hortense à Grande-Anse, seule avec sa sœur et lui. Qui sait si, dans ce décor qui avait frappé ses premiers regards d'enfant, entourée des êtres qu'elle avait chéris...

— Nous referons la promenade que nous avons faite, tous les trois. Vous vous souvenez ? dit-il, à son tour.

Mme Esquibel baissa la tête. C'était à Grande-Anse qu'elle avait été séduite par le charme du jeune homme.

— C'est là-bas, reprit Gérard, sans oser regarder, lui non plus, celle qui avait été sa maîtresse, qu'Hortense et moi nous sommes fiancés.

Valentine s'était levée. Son regard brillait d'une animation singulière.

— Nous avons été de grands coupables, dit-elle d'une voix raffermie ; nous allons tâcher de réparer.

La voiture roulait sur la route. Gérard était à côté du chauffeur. Mme Esquibel et sa sœur sur la banquette arrière. Hortense s'était laissé conduire sans résistance.

En refaisant le chemin qu'il avait parcouru — avec quelle joie dans le cœur ! — dix-huit mois auparavant, le jeune homme songeait à ce qu'avait été cette excursion. Se retournant sur son siège, il interrogeait Valentine sur les lieux qu'ils traversaient, lui demandait de rappeler tous ces noms qu'elle lui avait appris. Mme Esquibel avait gardé de la promenade un souvenir aussi précis que son amant. A haute voix elle décrivait les villages, les rivières; en prononçant : Brin d'amour, son cœur se serra. Mais aucune évocation ne troublait le visage atone de la jeune fille. En arrivant à sa maison natale, Mlle de Myennes ne sortit pas de son indifférence.

Une semaine s'écoula pendant laquelle Gérard et Valentine promenèrent Hortense dans tous les lieux où s'était écoulée l'enfance de la jeune fille. Sa chambre, la fameuse chambre à laquelle elle faisait à chacune de ses venues à Grande-Anse une sorte de pèlerinage, Hortense la traversa sans émoi. Rien ne touchait plus cette morte-vivante. Cependant, bien qu'elle n'eût pas reconnu Souloune, la présence de celle-ci semblait lui faire du bien.

C'est par cette frêle main d'enfant qu'elle se

laissait le plus docilement conduire. Souloune ne la quittait plus. C'est elle, désormais, qui donnait tous les soins à la malade et avec une vigilance, une ferveur, qui touchèrent profondément Gérard. Il bénissait à ce moment le caprice que M. de Myennes avait eu pour la pauvre Zéline.

Jioule téléphonait chaque jour à la villa. Il offrait de revenir : Mademoiselle devait avoir besoin de lui. M. Chantenay était présent, un matin, lorsque le nègre demanda Mme Esquibel à l'appareil. Il fut stupéfait des précautions que prenait Valentine pour répondre.

— Jioule est très susceptible, expliqua-t-elle à Gérard, avec embarras. Il est si dévoué à Hortense...

Cependant, elle refusa.

Longues promenades, douloureuses comme un calvaire, dont les guides d'Hortense revenaient, chaque fois, plus navrés.

En traversant la savane, à travers les hautes herbes, Gérard, qui marchait à côté de sa fiancée, ne sentait plus sourdre du corps de la jeune fille cette suave senteur qui, jadis, le grisait : cette chair sans émoi avait perdu jusqu'à son parfum. Il regarda Hortense. Elle était toujours jolie, mais d'une beauté immatérielle, sans chaleur, sans vie. Honteux de penser, à cette heure, à ses anciennes lectures, M. Chantenay

se rappelait les vers du poète : « Un rêve de pierre » ; voilà ce qu'était devenue la plus délicate, la plus sensible des créatures. Sous l'azur éclatant du ciel des tropiques, elle trônait comme un sphinx immobile, telle la froide idole de Baudelaire. Hortense, elle non plus, ne pleurerait et ne rirait jamais plus... Le poème avait l'air d'être fait pour elle. Le jeune homme ne put retenir ses larmes. Souloune lui prit la main et la baisa tendrement.

Ils revenaient, ce jour-là, des Cases-à-Vent, où la famille de Myennes trouvait, autrefois, un refuge contre les cyclones. Ils étaient rentrés dans le jardin ; en arrivant devant le jet d'eau, qui lui rappelait un si déchirant souvenir, emporté, soudain, par une impulsion irrésistible, Gérard s'arrêta et saisit les bras de sa fiancée.

— Hortense, fit-il, d'une voix basse, mais ardente, en la regardant fixement, voulez-vous être ma femme ?

Il se pencha et, collé au maigre corps chancelant, scella ses lèvres à celles de la jeune fille dans une étreinte farouche et désespérée.

Hortense ferma les paupières. Un frisson la parcourut. Quelques secondes s'écoulèrent, qui parurent interminables. Enfin, les paupières s'entr'ouvrirent, un regard humain luisait dans ses yeux agrandis.

— Ah ! fit-elle faiblement, vous voilà, Gérard...

— Mon Dieu ! s'écria Valentine. Vous m'avez pardonné !

Mlle de Myennes ne l'entendit pas. Déjà, elle était retombée à sa torpeur.



Les semaines qui suivirent, Gérard les passa dans des transes perpétuelles où le découragement et l'espoir se succédaient alternativement. Lesparoux avait été appelé à Grande-Anse. Un peu dépité de n'avoir pas été l'inspirateur de la scène où Mlle de Myennes avait eu son premier éclair de lucidité, le docteur s'attacha, cependant, avec un zèle qui dépassait son activité professionnelle — une sorte de passion de savant — à en faire jaillir d'autres.

Hortense reconnut ainsi sa sœur, puis Soulioune. Au début, il fallait qu'elle eût ces êtres chers devant les yeux pour qu'elle perçût leur existence. Le nom de Gérard lui-même n'évoquait rien dans ce cerveau comme vidé. Vainement, lorsqu'elle se trouvait seule avec elle, Mme Esquibel lui parlait de son prochain mariage.

— Comment est-il, mon fiancé ? demandait-elle. Quand viendra-t-il ?

Ces questions étaient un martyre pour Valen-

tine. Elle désespérait de voir sa sœur revenir à la raison. Mais, dès que Gérard apparaissait, le visage d'Hortense s'éclairait; elle parlait au jeune homme avec un plaisir naïf, sans jamais faire allusion cependant à ce qui avait été leur passé commun.

Ce fut Lesparoux qui réussit à réveiller cette mémoire en sommeil. Lorsqu'il jugea la jeune fille assez forte, il n'hésita pas à stimuler les sens de ce pauvre corps endolori. C'était l'amour qui l'avait rendue folle; ce serait encore l'amour, estimait le médecin, qui lui rendrait la raison.

L'atmosphère de tendresse dont elle était perpétuellement entourée, les baisers de Gérard provoquèrent, enfin, le miracle attendu. Un matin, Valentine arriva triomphante dans la chambre de M. Chantenay.

— Gérard ! cria-t-elle, Hortense t'a demandé.

Depuis lors, la convalescence se poursuivit, lente, mais sans arrêt.

— Il me semble, disait Mlle de Myennes, que je suis une noyée qui remonte du fond de la mer et que le soleil fait revivre.

La beauté de la jeune fille, son éclat, renaissent avec sa raison. Gérard n'avait pas besoin des conseils de Lesparoux pour ranimer la statue : il n'avait qu'à écouter son cœur.

Mme Esquibel assistait à ce renouveau des

accordailles de sa sœur et de son ancien amant avec un trouble où la joie de savoir Hortense guérie se voilait d'amertume. Elle croyait bien ne plus aimer Gérard; lorsqu'elle l'avait revu, pour la première fois, après sa longue absence, le mépris, l'hostilité qu'elle lui avait témoignés n'étaient pas feints. Mais à vivre auprès de lui, dans une intimité que les soins à donner à la malade rendaient encore plus étroite, son amour s'était ranimé.

Hélas ! la méthode du docteur Lesparoux n'avait pas réveillé que les sens assoupis de sa sœur; les siens aussi s'étaient ravivés. Lorsque Gérard se penchait à côté d'elle, au chevet d'Hortense; que, dans son anxiété, il s'emparait des mains de Valentine pour y puiser un fraternel réconfort, la jeune femme se sentait pénétrée d'une émotion que l'angoisse n'était pas seule à lui donner.

Elle était sûre, désormais, que l'amour qu'elle avait connu par lui serait celui de toute sa vie et que, quoi qu'il advînt, elle ne pourrait plus lui échapper. Mais ce qu'elle pouvait faire, c'était de le conserver secret en son cœur meurtri; que Gérard ne se doute pas, surtout, de la funeste passion qu'elle continuait à nourrir pour lui.

Maintenant, elle saurait résister à son désir. Il fallait qu'Hortense soit heureuse, et Gérard aussi; sans elle, mais non pas loin d'elle. Mon

Dieu ! si elle allait le perdre une seconde fois !

Les sentiments d'une femme amoureuse, si l'homme vers lequel ils tendent ne s'en aperçoit pas toujours, surtout — comme c'était le cas — lorsque celle-ci les cèle soigneusement, il est rare qu'ils échappent à une autre femme. Coulés du même métal, leurs nerfs vibrent aux mêmes résonances. Les regards de Mme Esquibel, le son de sa voix lorsqu'elle parlait à M. Chantenay, trahissaient, malgré elle, son coupable amour.

Une nuit, réveillant sa sœur auprès de qui elle couchait, Hortense lui dit à mi-voix :

— Je me demande, Valentine, si, toi aussi, tu n'as pas aimé Gérard.

Sans doute l'annonce de la guérison de sa belle-sœur hâta-t-elle le retour du planteur, car quelques jours après, celui-ci débarquait à Fort-de-France.

Mais Néron ne montra pas la joie qu'on eût pu croire. Même la satisfaction que son orgueil pouvait trouver à l'humiliation de M. Chantenay, ne réussissait pas à assouvir sa rancune envers le jeune Français. Il restait réticent, gêné. Il exigea que sa femme regagnât immédiatement le foyer conjugal et, prétextant les convenances, qu'Hortense ne restât pas à Grande-Anse auprès de son fiancé. Tout ce que Valentine put obtenir, ce fut que Gérard serait autorisé à venir de temps en temps à la villa — aux heures où je

serai là, avait précisé M. Esquibel — en attendant que lui parvienne la demande officielle en mariage.

En arrivant à Absalon, Mlle de Myennes avait sauté au cou de son infirmier.

— Tu m'as sauvée, mon bon Jioule, lui dit-elle en l'embrassant; Gérard et moi ne l'oublions pas.

La face du nègre, qui resplendissait de fierté sous la caresse, s'obscurcit lorsqu'il entendit prononcer le nom de M. Chantenay. Il baissa la tête, sans répondre.

Encore qu'elle n'eût plus besoin de son aide, désormais, il s'obstina toute la journée à suivre la jeune fille comme un chien fidèle et jaloux. Et, le lendemain, Hortense eut une rechute.

Comme aux mauvaises heures de Grande-Anse, elle ne se rappelait plus ce qu'elle avait fait la veille. Il fallut la présence de Gérard pour que la mémoire lui revînt.

Les rechutes se multiplièrent. Chaque fois qu'elle se trouvait devant Jioule, Mlle de Myennes reprenait cette expression d'hébétude et de soumission qui ne la quittait pas pendant sa maladie. Même lorsque le nègre l'avait quittée, elle gardait quelque temps cet air accablé.

La demande en mariage arriva. M. Esquibel la reçut avec une visible contrariété.

— Tu vois bien qu'Hortense n'est pas com-

plètement guérie, dit-il à sa femme; ce serait être aussi fou qu'elle de la laisser se marier dans son état.

— Elle achèvera de se remettre en France, répliqua la jeune femme. Gérard, d'accord avec ses parents, voudrait que la noce ait lieu chez lui. Hortense en est ravie, ajouta-t-elle.

— Et toi ? fit Néron. Tu les accompagnerais, bien entendu.

— Si tu n'y vois pas d'empêchement.

M. Esquibel eut un ricanement :

— En somme, c'est le traitement du psychiâtre qui continue. Pour remettre d'aplomb cette vierge déséquilibrée, il lui faut une ambiance d'amour. Et, dame ! entre M. Chantenay et toi...

Valentine l'interrompt :

— Néron, répliqua-t-elle, le rouge au front, tu sais aussi bien que moi pourquoi Hortense guérira mieux en France qu'ici.

Son mari lui lança un mauvais regard.

— Je regrette de ne pouvoir réaliser tes espérances, répondit-il sèchement; mais il est impossible que tu t'absentes en ce moment. Et comme Hortense ne peut guère voyager sans toi... Nous avons une réunion dans quelques jours, ajouta-t-il, je pense que tu comprends de quoi il s'agit ?

— Néron, dit Mme Esquibel, ne compte pas sur moi pour cette cérémonie; je n'appartiens plus au Vaudou.

La surprise et l'effroi du nègre furent encore plus vifs que sa colère de sentir sa femme lui échapper. Il lui semblait qu'en répudiant la croyance de ses ancêtres, Valentine l'outrageait personnellement : et il avait peur que le dieu se vengeât aussi de lui.

— Tu sais ce que tu risques ? répliqua-t-il, interloqué.

Valentine haussa les épaules :

— Mon testament est fait, répondit-elle, je l'ai déposé chez un notaire. Il contient des secrets que tu n'aurais pas intérêt à laisser dévoiler.

Le nègre bondit, saisit sa femme aux épaules :

— Tais-toi ! Il ne te suffit pas d'avoir pris le fiancé de ta sœur ?

Mme Esquibel ne baissa pas les yeux :

— C'est pour cela, dit-elle, que je suis prête à donner ma vie en réparation du mal que j'ai fait.

La jeune femme s'était dégagée ; comme son mari s'avancait, le poing levé, elle lui lança le défi :

— Tu me menaces des sorciers, crains les gendarmes, Néron !

Cette scène, la plus violente de celles qui l'eût jamais dressée contre son mari, impressionna profondément Mme Esquibel. La tension nerveuse dans laquelle elle vivait depuis la maladie de sa sœur — et plus encore, depuis le

retour de Gérard — aggravait les craintes qu'elle avait des machinations de Néron.

Non pas qu'elle craignît pour elle-même les représailles de l'époux outragé; exhaussée dans sa soif de rédemption au-dessus du souci de sa propre sécurité, elle n'avait pas menti en disant qu'elle avait fait le sacrifice de son existence. Mais elle se demandait avec angoisse si le nègre ne se vengerait pas sur Gérard ou sur sa sœur.

Contre l'amant de sa femme, Néron n'aurait pas eu besoin d'attendre pour agir. Les prétextes ne lui manquaient pas pour provoquer le jeune homme. Or il laissait M. Chantenay revenir en France, lui échapper; mais l'obstination qu'il mettait à empêcher le départ d'Hortense était singulière autant que suspecte. Ce départ, qui le débarrasserait en même temps d'un rival détesté, aurait dû combler ses vœux. Pourquoi s'acharnait-il à s'y opposer ?

Soudain, une idée lui vint, qui la remplit d'épouvante : Néron et l'infâme Jioule auraient-ils formé le projet d'enchaîner à son tour Hortense au Vaudou ? Une vierge blanche, quel sacrifice à offrir au dieu noir ! Et quelles délices !

Son mari n'avait pas plutôt quitté Absalon pour aller à son bureau, que Valentine sautait en voiture et, le soir même, le docteur Lesparoux se présentait à la villa.

— Je viens d'examiner Mlle de Myennes, dit-il

à M. Esquibel. L'air de la Martinique ne lui vaut rien. Surtout celui d'Absalon. J'estime qu'il est nécessaire, qu'il est urgent, que son fiancé, qui est seul capable d'assurer sa guérison, l'emène en France.

A la surprise du médecin, le planteur acquiesça immédiatement :

— Puisque vous le jugez préférable, docteur..

— Indispensable, répliqua le médecin avec force.

— Eh bien ! le prochain paquebot quitte Fort-de-France dans huit jours... C'est entendu? Vous êtes satisfait, j'espère ?

M. Esquibel se levait; Lesparoux le retint :

— Une deuxième chose est nécessaire, dit-il. Quel que soit le dévouement de son ancien infirmier, il m'est apparu que la compagnie de celui-ci était actuellement néfaste pour Mlle de Myennes. En attendant le départ de votre belle-sœur, je vous demanderai — j'y insiste — que vous éloigniez ledit infirmier de votre maison.

— Quoi ! fit le planteur, ce pauvre Jioule ? C'est pourtant grâce à lui, excusez-moi de vous le rappeler, docteur, que ma belle-sœur est encore de ce monde.

— Je ne l'oublie pas, monsieur Esquibel, riposta le médecin, piqué au vif; il y a des toxiques qui, à certains moments, sauvent les malades. Après quoi, ils redeviennent des poisons.



Il y eut un léger grattement à la porte du bureau de M. Esquibel. Le planteur, en costume de cheval, était assis devant un secrétaire couvert de paperasses; il jeta un coup d'œil à la pendule.

— Viens ! commanda-t-il à mi-voix.

Jioule entra. Il était pieds nus, le torse serré dans un vieux chandail noir. Il se jeta aux genoux de Néron et lui baisa la main.

— Les chevaux sont sellés ? demanda M. Esquibel.

Jioule inclina sa tête grisonnante.

Le planteur rangea ses dossiers, se leva, quitta la pièce. Jioule le suivait, ombre silencieuse, à travers les couloirs et le jardin. M. Esquibel, lui-même, marchait à pas lents et feutrés.

A l'écurie, deux chevaux, déjà bridés, piaffaient devant leurs râteliers vides. Jioule tint l'étrier, tandis que Néron montait l'une des bêtes, et sauta en selle à son tour. Ils partirent.

Les chevaux s'ébrouaient dans la fraîcheur de l'air nocturne. Parfois, le sabot ferré de l'un d'eux arrachait une étincelle aux silex de la route et la fugitive lueur éclairait un petit mur défendant le bord du ravin. Le bruit du torrent

montait de l'abîme, plus sonore dans le silence de la nuit.

Puis ils abandonnèrent la chaussée pour un sentier à peine visible. Là, les chevaux ne pouvaient avancer que de front. Jioule, qui était un peu en retrait, respectueusement, derrière Néron, passa en tête, sans ordre.

— Viens, dit à son tour, impérieusement, le serviteur à son maître.

Le sentier montait, en lacets, à travers la montagne toisonnée de plantes grimpantes qui enchaînaient les troncs tordus des balatas. Les hautes fougères caressaient le visage des cavaliers comme les plumes rudes d'un gigantesque éventail. Sur le sentier tapissé de mousses, les pas des chevaux ne faisaient aucun bruit. On eût dit une chevauchée de fantômes.

Le sentier montait toujours. Les arbres étaient moins serrés. Crevée en maints endroits, la voûte du feuillage laissait, parfois, apercevoir la pâle lueur des étoiles. Soudain, le piton du Carbet surgit de l'ombre, masse énorme, telle un donjon de féodaux géants.

Jioule fit un signe, arrêta sa monture. Au crissement des insectes s'ajoutait, maintenant, une moutonnante rumeur : celle d'une foule invisible, cachée dans la forêt. D'un fourré surgit un jeune nègre qui prit les guides, en commençant par le cheval de Jioule. Celui-ci partit rapidement sans s'inquiéter d'Esquibel.

Une à une, des torches s'allumaient, ponctuant la nuit de flammes et de fumée. Elles se rassemblèrent, éclairant un espace dénudé où avait été élevé une sorte d'autel.

Montée sur pilotis, couverte d'une paillote, c'était une estrade de planches encore inoccupée. Autour d'elle, rangés en cercle, plusieurs centaines de nègres des deux sexes, parmi lesquels Néron prit modestement sa place. Du fond de la clairière arrivait le sourd ronflement des tambours. Puis, le silence se fit brusquement. Jioule venait d'entrer dans le cercle. La foule entière n'avait plus d'yeux que pour le grand-prêtre du dieu Vaudou. Sanglé dans une tunique écarlate qui lui descendait jusqu'aux pieds, le nègre gigantesque paraissait encore grandi. Dans sa lente ascension vers l'autel, il s'appuyait sur une haute canne enguirlandée de cadavres de serpents. Jioule prit place sur l'estrade; un cortège de femmes, drapées dans des voiles blancs, s'avança. Les femmes s'allongèrent devant l'autel, ensevelies sous leurs suaires, puis, elles se mirent à chanter. Assourdis par le voile, leurs voix suppliantes allèrent crescendo, jusqu'au moment où le prêtre de ce culte étrange prononça les paroles magiques. Les chants s'éteignirent; le temps du sacrifice était venu.

Alors s'amena une cohorte de nègres escortant un taureau noir recouvert d'une cape pourpre.

La bête renâclait, se faisait tirer. Ou eût dit des toréadors entraînant dans l'arène un taureau qui refuse le combat. Enfin, l'animal fut hissé sur l'autel.

Les chanteuses s'étaient levées et formaient, autour de la bête, une guirlande blanche qui ondulait au vent. Elles avaient repris leurs chœurs; mais l'obsédant cantique était devenu un chant d'allégresse qu'accompagnait le sourd ronflement des tambours.

Pliant sous leur faix, deux nègres pénétrèrent dans l'enceinte, portant un tronc d'arbre creusé qu'ils déposèrent aux pieds du taureau. Un éphèbe nu s'avança, une épée tendue horizontalement sur ses bras maigres. Les torches faisaient de l'arme comme le glaive flamboyant d'un démon exterminateur. Jioule saisit l'épée et l'enfonça d'un seul coup au cœur du taureau.

Caché dans la foule, Néron tomba à genoux. Une sueur visqueuse perlait sur la face crispée du planteur.

Sur l'estrade, du poitrail de l'animal poignardé, le sang jaillissait, en cascades, jusque dans le tronc-abreuvoir.

Le grand-prêtre y but le premier, puis les chanteuses, puis chacun des assistants.

— C'est fait, murmura Jioule, lorsque Néron s'approcha à son tour.

Les tambours résonnèrent de plus en plus fort. Les tambouyés n'avaient pas de baguettes; ils ne se servaient que de leurs doigts. Sous la rude friction de leurs mains dures de coupeurs de cannes, la peau de bœuf de leurs instruments exhalait des sons à la fois puissants et plaintifs qui semblaient les beuglements mêmes de la bête.

Jioule continuait à verser dans une écuelle le sang du taureau. Lorsque tous les assistants eurent eu leur part du breuvage, le grand-prêtre en baptisa ses fidèles.

Puis, de ses mains devenues aussi rouges que son manteau, il fit le geste qui délivre de l'exercice du culte. Une immense clameur lui répondit. Les vêtements s'envolèrent; il n'y eut plus que des corps d'airain rougeoyant sous l'incendie multiplié des torches.

Maintenant, dans l'enceinte sacrée, une bamboula frénétique déroulait ses farandoles. Emporté par le même délire, Néron s'était mêlé à la saturnale. Qui eût pu reconnaître Pélégant président du club de Fort-de-France, dans le sauvage déchaîné qui nouait son corps à celui d'une négresse en folie?

Dégouttantes encore du sang du sacrifice dont elles s'étaient mutuellement aspergées, les chanteuses, débarrassées de leur suaire, frottaient contre les torses des mâles leurs gorges ruisse-lantes. Quittant la ronde, des couples fuyaient

vers les fourrés voisins. La forêt entière retentissait de cris d'appels et de voluptueux gémissements.



Cette même nuit — la dernière de Mlle de Myennes à la Martinique, le paquebot quittant Fort-de-France le lendemain — Hortense, allongée sur un divan dans la chambre de sa sœur, reposait paisiblement.

Depuis l'énergique intervention du docteur, derrière laquelle Néron avait senti certaines révélations de sa femme, Jioule avait été relégué à la plantation et l'état de la malade s'était aussitôt très amélioré. Pendant cette semaine, Hortense avait même retrouvé sa gaieté. Toute la journée, elle avait fait ses préparatifs dans une fièvre joyeuse qui ravissait Gérard. Et le médecin n'était pas peu fier de ce qu'il appelait sa perspicacité.

Valentine, elle, ne dormait pas. Elle songeait à ce que serait, désormais, sa vie. Les semaines qu'elle venait de vivre l'avaient délivrée du Vaudou (l'amulette qui remplaçait celle qu'elle croyait avoir perdue, Mme Esquibel l'avait jetée au feu le jour où sa sœur recouvrait la raison); mais non pas Néron. Son mari, dont la fureur

s'était encore accentuée depuis la visite de Lesparoux, s'était formellement opposé à ce qu'elle accompagnât Hortense en France. Elle allait rester seule, accouplée à ce nègre dont elle subissait toujours les caresses avec une voluptueuse terreur. Il y avait pire : elle ne verrait plus Gérard.

Des larmes vinrent aux paupières de la jeune femme. Qu'avait-elle fait pour être sacrifiée ainsi ? Son père était le plus compatissant des hommes, il adorait ses filles. Pourquoi ne lui avait-elle pas confié son effroi de s'unir à Néron Esquibel ? Mais M. de Myennes avait aimé une noire. Il ne l'aurait sans doute pas comprise.

Et puis, la vérité que la jeune femme s'avouait avec une honte indicible, c'est que Néron aiguillait déjà l'appétit de ses sens maudits. Elle le détestait, mais en le désirant. Et, avec le temps, la domination de ce mâle impétueux était allée grandissant, comme la haine qu'elle avait pour lui. Ah ! comme ce nègre avait su jouer de la faiblesse de sa chair !

Valentine regarda sa sœur, Hortense s'agitait faiblement. Un rêve, sans doute, la poursuivait qui la faisait se retourner sur sa couche ; ses mains se crispaient aux draps ; sa tête roulait au bord du divan.

Une heure s'écoula, pendant laquelle l'agita-

tion de la jeune fille ne fit que s'accroître. Les yeux grands ouverts, les bras tendus dans un geste de défense, elle semblait repousser un ravisseur invisible. Tout d'un coup, elle se dressa sur son séant.

Valentine sauta de son lit; mais déjà Hortense avait abandonné le sien. Elle marchait à travers la chambre d'un pas saccadé, le regard fixe et plus égaré qu'il n'avait été dans les pires accès de son étrange maladie.

Mme Esquibel avait saisi sa sœur dans ses bras; elle essayait de la ramener vers le divan. Elle ne pouvait y parvenir. Une force singulière animait le corps délicat de la jeune fille; elle était comme un automate mû par une machinerie puissante, invincible.

Quelques instants s'écoulèrent, pendant lesquels Valentine s'épuisa en vains efforts. Il fallait appeler le médecin. La jeune femme lâcha sa sœur, courut au téléphone. Tandis qu'elle attendait la communication, Hortense avait repris sa marche hallucinée. Soudain, elle poussa un grand cri, porta la main à son cœur et s'écroula sur les genoux comme une bête égor-gée.

Mme Esquibel abandonna l'appareil, se précipita.

— Hortense, criait-elle, ma chérie!

Seule lui répondit, de l'autre bout de la chambre, sortant du petit rond d'ébonite loin-

taine, voilée comme un appel d'outre-tombe, la voix étonnée du docteur. Mais le médecin ni personne ne pouvaient plus rien pour Hortense de Myennes.

Machinalement, par un de ces réflexes absurdes que l'on a, parfois, aux moments tragiques, Valentine regarda la pendule. Elle marquait minuit dix.

C'était l'heure où Jioule retirait l'épée du sacrifice du corps inerte du taureau.

FIN

TABLE

Prologue I

PREMIÈRE PARTIE

IDYLLE 1

DEUXIÈME PARTIE

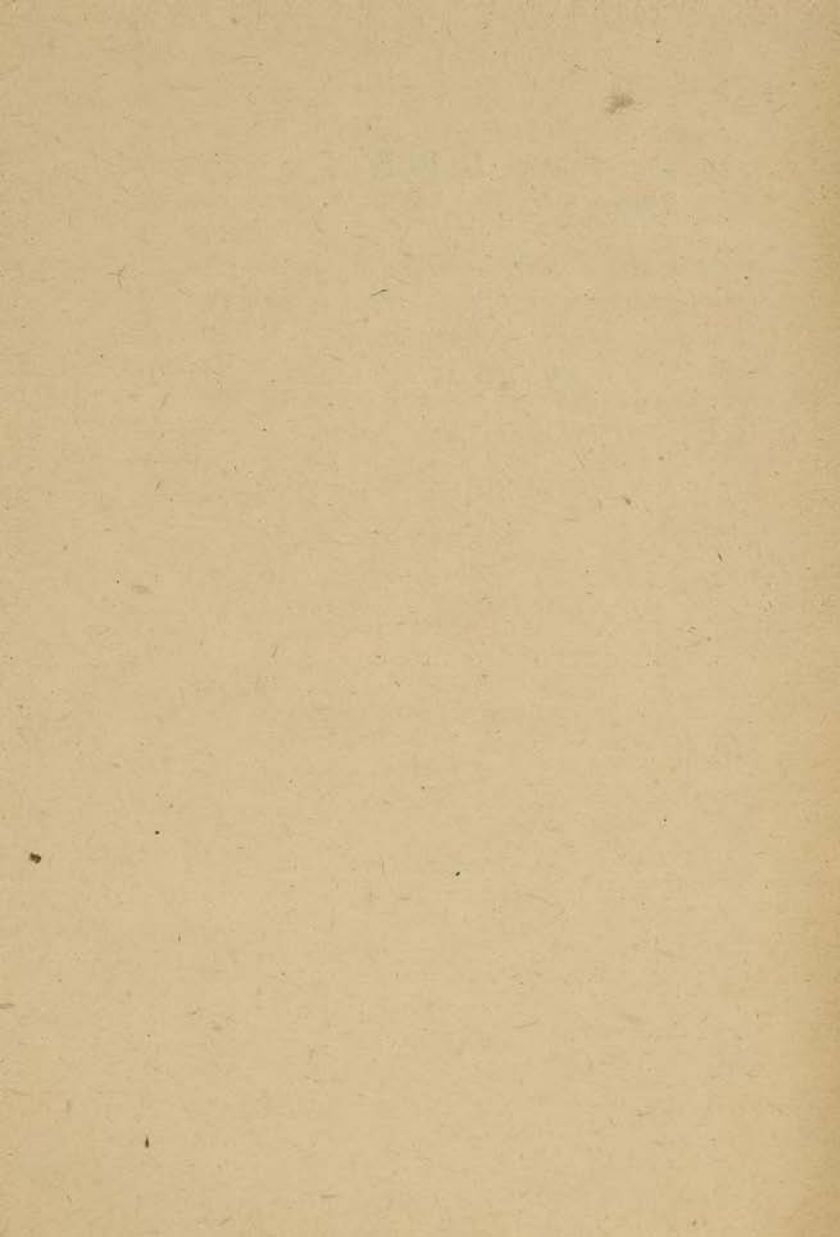
TORNADE 57

TROISIÈME PARTIE

FUITE 119

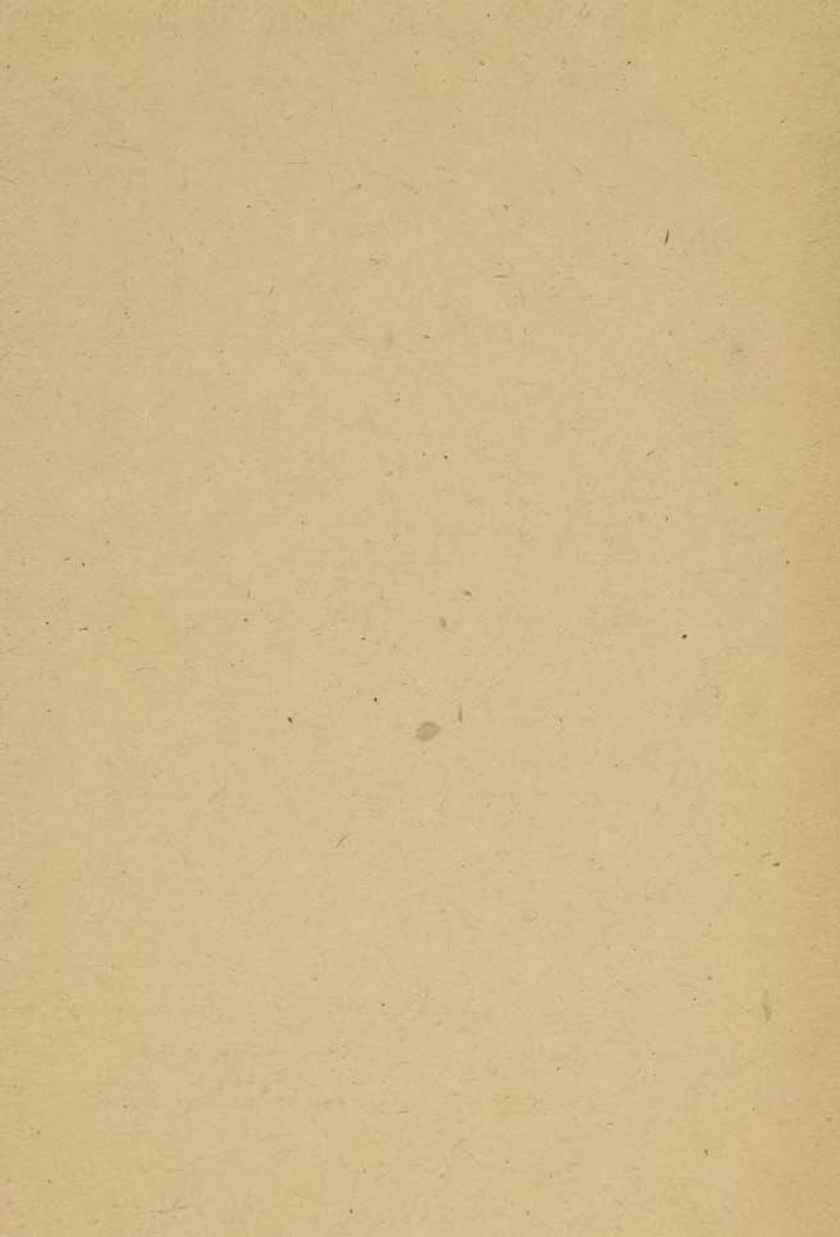
QUATRIÈME PARTIE

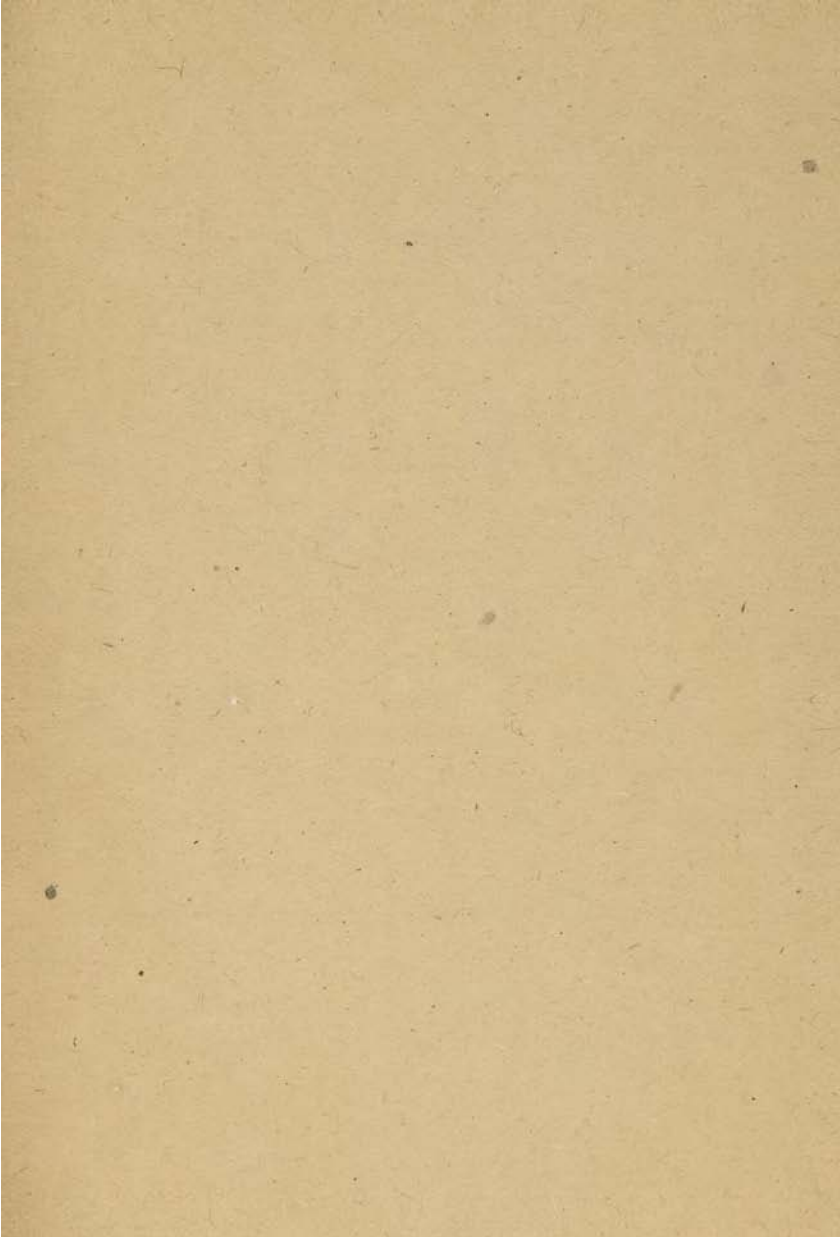
VAUDOU 165

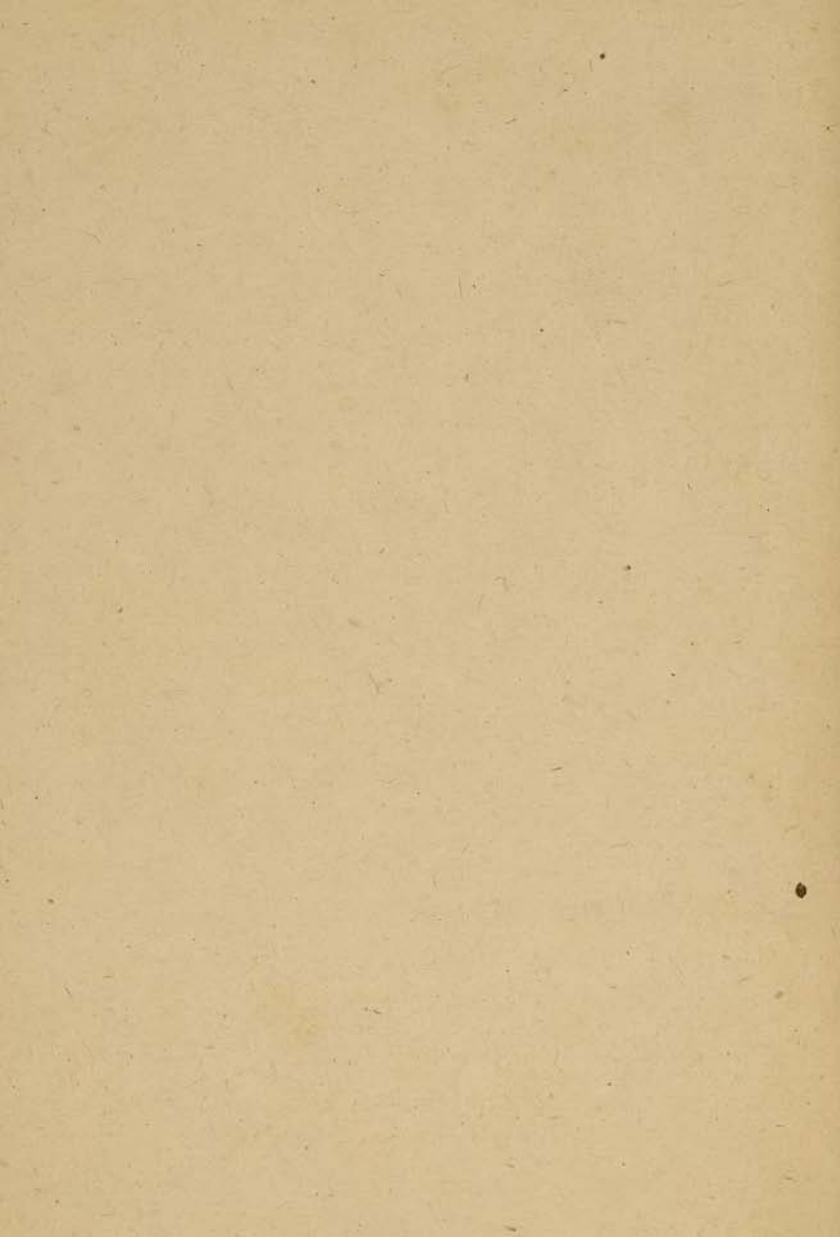


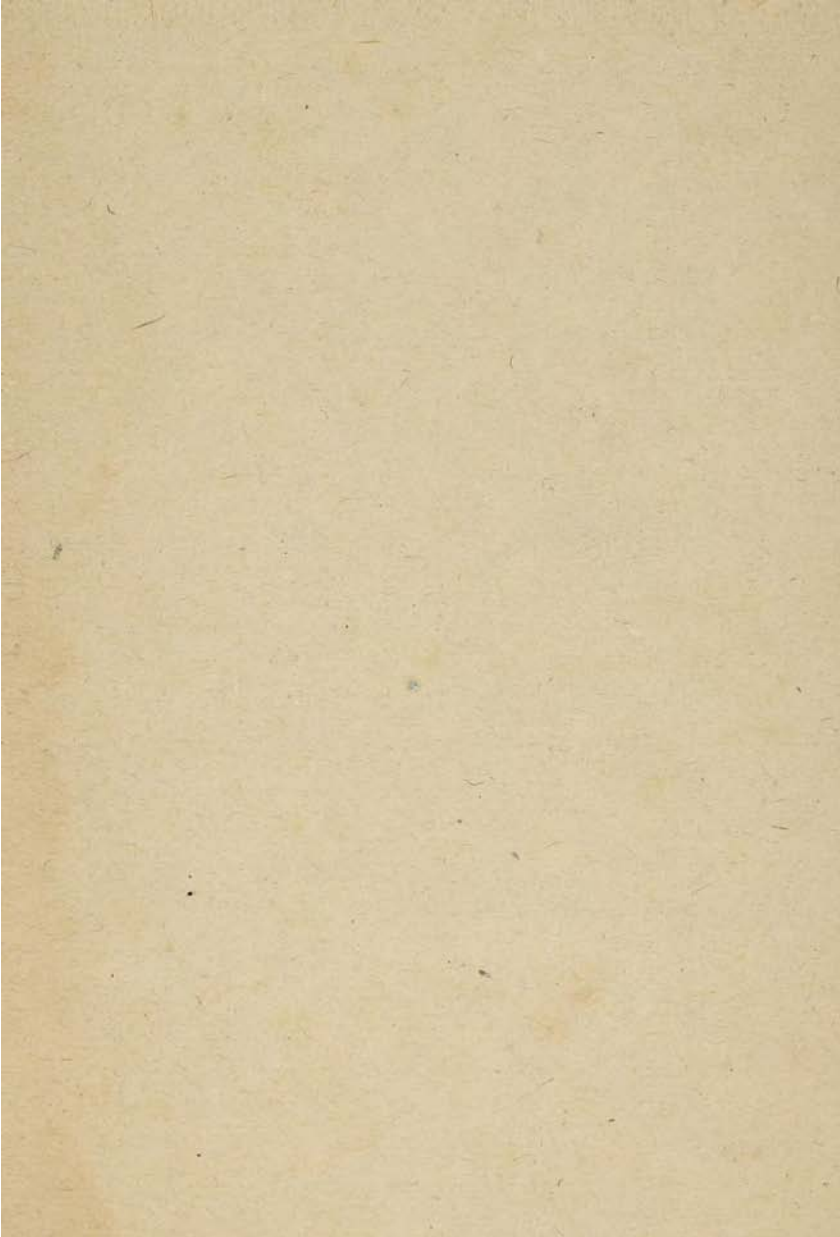
N° 85. LES EDITIONS DE PARIS
20, Avenue Rapp
O. P. L. 11.0123 — 6-1946

N° 200. Imp. E. PIGELET, PARIS
O. P. L. 31.1091
Dépôt légal 2^e trimestre 1946









FUNCK-BRENTANO, *Membre de l'Institut*
Féodalité et Chevalerie.

LUCIEN DESCAVES, *de l'Acad. Goncourt*
Souvenirs d'un Ours.

ROLAND DORGELES, *de l'Acad. Goncourt*
Sous le Casque blanc.

AUGUSTE BAILLY
Le Cardinal Dubois.

JULES BERTAUT
Madame Tallien.

CHAMPI
Histoires gauloises.

MAURICE DEKOBRA
La Bacchanale inachevée.
Les Tigres parfumés.

JEAN GALTIER-BOISSIÈRE
La Vie de Garçon, *roman*.

B. DE LA HERVERIE
Les plus belles Lettres d'Amour
françaises.

xxx
Histoires grivoises.

J. KESSEL
Le Coup de Grâce, *roman*.
Fortune carrée, *roman*.

ANDRÉ LANG
L'Homme libre, ce prisonnier.

GÉO LONDON et RENÉ FLORIOT
L'Art d'être Plaideur.

PROCÈS: Paquis, Bucard, Luchaire,
Brasillach.

L. - LÉON TREICH
L'Esprit français (1^{re} Série).
L'Esprit français contemporain.

SOMERSET MAUGHAM
Amours singulières.
L'Archipel aux Sirènes.
L'Envoûte, *roman*.
La Femme dans la Jungle.
Le Fugitif, *roman exotique*.
Mr. Ashenden, agent secret.
La Passe dangereuse, *roman*.
Servitude humaine, *roman*.
Le Sortilège malais.
Vacances de Noël, *roman*.

SARI DE MEGYERY
Un Voyage d'Amour, *roman*.

DUC DE LÉVIS MIREPOIX
COMTE FÉLIX DE VOGUÉ
La Politesse.

LOUIS-CHARLES ROYER
L'Amour au soleil.
Le Désir, *roman*.
Kham la Laotienne, *roman*.
La Maîtresse noire, *roman*.
Le Sérail, *roman*.
Vaudou, *roman de mœurs martiniquaises*.
Week-end au manoir, *roman*.

VALLE INCLAN
Amours étranges.

Collection « LES REINES DE FRANCE »

MAURICE DONNAY, *de l'Académie française*. La Reine Margot
RENÉ BENJAMIN, *de l'Académie Goncourt*. Marie-Antoinette
MAURICE BEDEL. Berthe au grand pied
MARCEL BRION Blanche de Castille
ROBERT BURNAND. Marie-Amélie
DUC DE LÉVIS MIREPOIX Les trois femmes de Philippe Auguste
ROGER RÉGIS Joséphine
LA VARENDE Anné d'Autriche

Collection « LES ROIS DE FRANCE »

JEAN-ALEXIS NÉRET. Charles VIII

Collection « LES GRANDES FAVORITES »

HENRY BORDEAUX, *de l'Académie française* Marie Mancini
AUGUSTE BAILLY Madame de Maintenon
ROGER RÉGIS Pauline Fourès, dite « Bellilote »

Collection « LES GRANDS MARINS »

HENRI MALO, *de l'Académie de Marine*. Jean Bart
LA VARENDE Le Maréchal de Tourville et son temps